

PROF. DR. DARCY CARVALHO. FEAUSP. SAO PAULO. BRAZIL 2016. HISTORIA DE HENRIQUE SETIMO REI DA INGLATERRA. HISTORIA REGNI HENRICI SEPTIMI REGIS ANGLIAE. PRINTED IN THE BRITISH ORTHOGRAPHY OF LATIN FOR THE USE OF MODERN LATINISTS. STUDIES IN MEDIEVAL AND MODERN LATIN. NEO-LATIN. LATINITAS BRITANNICA: FRANCIS BACON (1561-1626).

HISTORIA REGNI HENRICI SEPTIMI REGIS ANGLIAE BY FRANCIS BACON

DE VITA ET OPERA FRANCISCI BACONIS

Francis Bacon (1561–1626) was an English philosopher, statesman, scientist, lawyer, jurist, historian, and a leading figure in natural philosophy and scientific methodology. He wrote in Latin and English on questions of law, government, religion, and contemporary politics. He also speculated on ethics and on possible models of society. He remains a towering figure in the history of science and philosophy. his works, especially as philosophical advocate and practitioner of the scientific method during the scientific revolution. Francis Bacon opera omnia are on line. Among his Latin writings we can indicate the following: Temporis Partus Masculus (1603), De Interpretatione Naturae Prooemium (1603), Cogitationes de Natura Rerum (1604). Cogitationes de Scientia Humana (1604), Cogitata et Visa, (1607), De sapientia veterum liber (1609), Descriptio Globi Intellectus (1612), Novum Organum (1620), Historia Regni Henrici Septimi Regis Angliae (1622), Historia Naturalis et Experimentalis (1623), Nova Atlantis (1626), De Augmentis Scientiarium (1623), Redargutio Philosophiarum Sylva Sylvarum (1627), Scripta in naturali et universali philosophia (1653), Thema Coeli (1653), De Principiis atque Originibus (1653), Inquisitio Legitima de Motu (1653). **Francis Bacon is considered one of the fathers of modern science. He proposed, at his time, a great reformation of all process of knowledge for the advancement of learning divine and human After serving as Attorney General and Lord Chancellor of England, his political career ended in disgrace.**

INTRODUCTION

NOTA SOBRE A ORTOGRAFIA LATINA DESTE DOCUMENTO

NOTE ON THE ALTERNATIVE ORTHOGRAPHY OF LATIN IN THIS DOCUMENT

The orthography of this British historical document, as published below, differs from the so-called Ramist orthography, after the French humanist Pierre La Ramée, who was killed in 1572, just in that it does not employs the letter J instead of I in certain situations, such as, for instance, in the words iam, huius, eius, cuius that the French Ramist editors would write as jam, hujus, ejus, cujus, conserving the same pronunciation of I.

Both systems, the French and the British, distinguish between V and U and occasionally employ the letters K, Y and Z for Greek words. These two alternatives radically differ from the so called restituted orthography, used today in some Universities, and by some publishers, as Les Belles Lettres, that follow strictly the following 20 letters of the archaic Latin alphabet, with the additions made until the time of Cicero: A B C D E F H I K L M N O P Q R S T V X plus G, Y, Z .

Both the French Ramist and the British modern orthographies are easy to employ by present day latinists, the British one being the easiest, and the French one the most friendly for at sight understanding of the Latin words. Compare: justitia and iustitia. Modern latinists can also freely use the letter W that in medieval Germanic texts appears as double V, that is, VV. The modern Latinists' alphabet is, therefore, the basic Latin alphabet, as used in the English language, without any diacritics, and supporting majuscules and minuscules letters: A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z and a b c d e f g h i j k l m n o p q r s t u v w x y z.

It is worth mentioning that most of the languages of the world that use the Latin alphabet, and all of the Romance languages, cannot be written without introducing modifications or heavy additions of diacritics to the this basic alphabet.

On the site http://www.trigofacile.com/jardins/chronica/curiosite/1001-ramiste.htm we read further informations on the Latin alphabet and its evolution. The excerpt of Quintillianus used as a reference there by the author is written in the so-called restituted orthography.

"L'alphabet latin est une adaptation de l'alphabet étrusque, qui provient de l'alphabet grec chalcidien, lui-même issu de l'alphabet phénicien. Il se compose de 23 lettres : les mêmes que les lettres de l'alphabet français privé de la lettre « w », emprunté aux langues germaniques, et des deux lettres d'adaptation tardive « j » et « v ». Une première différenciation entre les deux lettes « i » et « j » fut amorcée par les Romains ipsi en utilisant un caractère de plus haute taille que les autres pour noter le « i » long, équivalent du « j ».

À l'initiative pédagogique du savant Petrus Ramus au XVIe siècle (1515-1572), les deux lettres « j » et « v » sont utilisées pour faire la distinction graphique entre les valeurs consonnantique et vocalique de « i » et « u ». La lettre « i / I » est donc ambivalente : elle peut se comporter entre deux consonnes comme une voyelle [i] ou, à l'initiale d'une syllabe, comme une consonne [j]. La lettre « u / v » se comporte entre deux consonnes comme une voyelle [u] ou, à l'initiale d'une syllabe, comme une consonne [w]. Tandis que le « j » est une pure invention moderne, le « u » et le « V » existent tous deux en latin, mais dans des écritures de type différent – cursive et capitale – et toujours pour noter à la fois la consonne labiovélaire [w] et la voyelle [u] prononcée /ou/.

Les lettres ramistes « j » et « v » notent en conséquence la valeur consonantique de « i » et « u ». Remarquons au passage la modification de l'utilisation de la majuscule « V » étant donné que les couples de lettres deviennent « i / I », « j / J », « u / U » et « v / V ». Quintilien écrivit à ce propos, dans son Institution Oratoire (I, 4, 10) :

[X] Atque etiam in ipsis uocalibus grammatici est uidere, an aliquas pro consonantibus usus acceperit, quia « iam » sicut « etiam » scribitur et « quos » ut « tuos ». At quae ut uocales iunguntur, aut unam longam faciunt, ut ueteres scripserunt, qui geminatione earum uelut apice utebantur, aut diphthongum ; iungimus autem non plures quam duas : nisi quis putat etiam ex tribus uocalibus syllabam fieri, si non aliquae officio consonantium fungantur. [XI] Quaeret hoc etiam, quo modo duabus demum uocalibus in se ipsas coeundi natura sit, cum consonantium nulla nisi alteram frangat. Atqui littera « i » sibi insidit « coniicit » enim est ab

illo « iacit » et « u », quo modo nunc scribitur « uulgus » et « seruus ». Sciat etiam Ciceroni placuisse « aiio Maiiamque » geminata « i » scribere : quod si est, etiam iungetur ut consonans.

[10] Relativement aux voyelles, le grammairien examinera encore si l'usage n'a point donné à quelques-unes force de consonne, puisque « iam » est écrit comme « etiam », et « quos » comme « tuos ». Il aura aussi à remarquer comment on les joint ensemble car, par le moyen de cette jonction, tantôt on en fait une diphtongue, à la manière des anciens, chez qui ce redoublement tenait lieu d'accent ; et tantôt on les fait longues toutes deux, ce qui ne peut aller plus loin, à moins qu'on ne s'imagine pouvoir faire une syllabe de trois voyelles : mais cela ne saurait jamais être, si l'une de ces voyelles ne fait l'office de consonne.

[11] Il recherchera comment deux voyelles semblables ont seules la propriété de se confondre, tandis qu'aucune consonne ne peut s'unir à une seconde sans l'affaiblir. Cependant la lettre « i » s'appuie sur elle-même dans « coniicit » formé de « iacit », et la lettre « u » dans « uulgus » et « seruus », comme on les écrit à présent. Il remarquera à ce sujet que Cicéron aimait le redoublement de la lettre « i » dans « aiio et Maiia » et que dans ce cas l'un des deux « i » devient consonne. Il suffit de comparer la graphie antique iuuenis et la graphie moderne et « pédagogique » de Pierre de la Ramée juvenis pour remarquer la clarté supplémentaire que celle-ci apporte. En faisant porter ses recherches dans tous les domaines du langage parlé et écrit, cet humaniste français affirma l'interdépendance entre une réforme de l'entendement et une réforme de la langue ; aussi réforma-t-il la grammaire et l'orthographe, explicita-t-il la prononciation exacte ou pratiqua-t-il les vers métriques" (End of Quote).

NOTA SOBRE A ORTOGRAFIA ALTERNATIVA MODERNA DESTE DOCUMENTO

A ortografia latina deste documento histórico britânico, tal como publicado abaixo, difere da assim chamada Ortografia Ramista do humanista francês Pierre La Ramée, morto em 1572, apenas em que não emprega a letra J em vez de I em certas situações tais como, por exemplo, nas palavras iam, huius, eius, cuius que os editores franceses Ramistas escreveriam como jam, hujus, ejus, cujus, conservando a mesma pronúncia do I.

Ambos os sistemas, o frances e o britânico, distinguem entre V e U e, ocasionalmente, empregam as letras K, Y e Z para palavras gregas. Estas duas alternativas diferem radicalmente da chamada ortografia restituída, hoje utilizada em algumas Universidades, e por alguns editores, como Les Belles Lettres, que seguem rigorosamente as seguintes 20 letras do alfabeto latino arcaico, com as adições feitas até a época de Cícero : ABCDEFHIKLMNOPQRSTVX mais G, Y, Z.

Ambas as ortografias modernas, a Ramista francêsa, quanto a britânica são fáceis de empregar pelos latinistas atuais, sendo o sistema britânico o mais fácil e o francês o mais amigável para entender à vista as palavras latinas. Compare: justitia e iustitia. Os latinistas modernos também podem usar livremente a letra W que nos textos germânicos medievais aparece como V duplo, ou seja, VV. O alfabeto latino dos latinistas modernos é, portanto, o alfabeto latino básico, como usado na língua inglesa atual, sem qualquer diacrítico, suportando letras maiúsculas e minúsculas: A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z e a b c d e f g h i j k lm n o p q r s t u v w x y z.

Vale ressaltar que a maioria das línguas do mundo que usam o alfabeto latino e todas as línguas românicas não podem ser escritas sem introduzir modificações ou adições pesadas de diacríticos a este alfabeto básico. Segue o texto em neolatim de Francisco Bacon Francis Bacon, 1°.

Visconde de Alban, também referido como Bacon de Verulâmio, político, filósofo, ensaísta inglês, barão de Verulam e visconde de Saint Alban, considerado como o fundador da ciência moderna.

HISTÓRIA DE HENRIQUE SÉTIMO REI DA INGLATERRA POR FRANCIS BACON.

HISTORIA REGNI HENRICI SEPTIMI REGIS ANGLIAE BY FRANCIS BACON (1561-1626). PRINTED IN 1638. Illustrissimo et Excellentissimo Principi Carolo, Principi Walliae, Duci Cornubiae, Comiti Cestriae et Excellentissime Princeps,

Ut in parte recognoscerem debitum infinitum quo celsitudini vestrae obstrictus sum, operam dedi ut honorem exhiberem memoriae regis illus Angliae qui ex progenitoribus regis patris vestri, et vestri ipsius, fuit postremus. Cui regi utraque unio quodammodo attribui possit, quandoquidem illa rosarum in ipso consummata fuit, illa vero regnorum fundata et inchoata. Quinetiam tempora eius celebrari merentur. Vir enim prudens fuit et rex egregius, tempora nihilominus sua turbida et mutationum et eventum rariorum plena. Etenim in temporibus idem usuvenit quod in viis, ut alia sint magis acclivia et declivia, alia vero pagis plana et aequabilia. Quorum alterum genus temporum viventibus commodius, alterum scribentibus gratius. Neutiquam eum assentatione colui, sed imaginem eius ad vivum excepi, quantum fieri potuit, stando tam procul et luce paulo obscuriore. Verum est celsitudinem vestram ante oculos habere exemplar incomparabile regis Iacobi patris vesti; attamen non abs re vobis fuerit unum ex antiquioribus etiam exemplaribus intueri. Deus optimus maximus celsitudinem vestram conservet incolumem. Celsitudinis vestrae servus humillimus et devotissimus, FR. S. ALBAN.

I. Postquam Richardus eius nominis Tertius, de facto rex sed titulo et regimine tyrannus, atque ita hucusque appellatus et habitus, ultione divina exulis expeditionem fortunante, in praelio apud Bosworth victus fuisset et interfectus, successit ei in regno comes Richmondiae, exinde rex Henricus Septimus appellatus. Rex, statim a victoria, ut qui sub matre admodum pia et devota, educatus fuisset, atque naturae suae ductu sacris operandis deditus esset, canticum Te Deum cantari solenniter iussit, toto exercitu praesente, in loco ipso ubi pugnatum fuerat. Ipse autem, magno applausu et laetis acclamationibus, militari quadam electione aut recognitione rex est salutatus. Interim corpus Richardi post multas iniurias et contumelias (quae pro commemorationibus funebribus et exequiis plebi versus tyrannos esse consueverunt) obscure sepultum est. Etsi enim rex ipse, qua fuit nobilitate, fratribus monasterii de Leicestriae mandasset ut honorifice humaretur, attamen religiosi ipsi (a vulgi affectibus haud immunes) hoc facere neglexerunt. Neque tamen propterea ullius reprehensionem aut censuram subierunt, cum nemo ullum ignominiae aut contumeliae genus in eum virum iniuriosum fuisse existimaret, qui propriis manis Henrici Sexti (principis innocentissimi) carnifex fuisset; qui necem etiam fratris sui Clarentiae ducis procurasset; qui nepotes suos primo iuventutis flore (quorum alter eo tempore rex eius erat legitimus, alter quoque in futuro, si aliquid fratri contigisset) occidisset; qui denique gravi infamia laborasset. quod uxorem suam veneno sustulisset ut ad incestuosas cum nepti sua nuptias lectum sterneret. Quanquam autem princeps fuisset in militari virtute probatus, atque honoris Anglici assertor strenuus, legislator item bonus, in levamen et solatium vulgi, tamen omnium opinione longe virtutibus et meritis eius praeponderabant patricidia et scelera. Quin et opinione prudentium ipsae illae virtutes habitae sunt potius pro rebus affectatis et fictis, ut ambitioni suae velificaret, quam pro dotibus naturae suae aut iudicio insitis. Itaque notatum est a viris perspicacioribus (qui priora gesta eius ad posteriora trahebant) eum, etiam tempore regni fratris sui Edwardi Quarti, in hoc calide et secreto incubuisse, ut fratris regimini invidiam et odium conflaret, cum expectaret et quasi divinaret regem propter luxum et intemperantiam diu non victurum, sed filios suos tenera adhuc aetate relicturum. Tum vero satis noverat quam facilis esset ascensus a fastigio protectoris et primi regii sanguinis principis ad

ipsam coronam. Atque ex hoc ambitionis profundae fontis promanasse quod, tam sub tractatum illum pacis et foederis inter Edwardum et Ludovicum Undecimum Galliae regem icti et colloquio utriusque regis apud Piqueneam firmati, quam alias, Richardus tunc Glocestriae dux pacem pro viribus impugnasset et a parte stetisset, existimationem suam in fratris contumeliam attollens, oculos omnium (praesertim nobilium et militum) a fratre in seipsum convertere cupiens, quasi rex vita sua luxuriosa et minus nobili coniugio effoeminatus factus esset, minusque honoris sensu et republicae cura quam regem deceret tangeretur. Quatenus vero ad leges illas salubres et politicas quae eius tempore introductae erant et sancitae, interpretabantur homines eas nihil aliud fuisse quam tyranni inescationes et lenocinia, quibus se populo ostentaret eorumque benevolentiam captaret, cum sibi ipsi conscius esset quod plane deesset sibi verum obedientiae subditorum vinculum, ius scilicet ad regnum legitimum. At Henrico, in introitu in regnum suum et in ipso momento quo corona ad ipsum delata est, occurrit res perplexa prorsus et nodosa, nec facile solubilis, quaequae posset regem vel prudentissimum, praesertim in regni sui novitate, perturbare et in diversas partes trahere, atque eo magis, quod erat huiusmodi res quae moram et deliberationem non pateretur, verum necesse foret de ea simul et deliberare et statuere. Evenit ut in eius persona tres tituli diversi, quibus regnum sibi vendicare posset, concurrerent. Primus erat titulus reginae suae Elizabethae, cui etiam accesserat pactum illud, quo se proceribus quorum auxiliis regnum adeptus est obstrinxerat, de nuptiis cum illa contrahendis. Quod illum in iure eius regnaturum haud obscure subinnuebat. Secundus, vetus ille, et tam iure quam armis disceptatus, titulus inter familias Lancastriae et Eboraci, quarum alteri, Lancastriae scilicet, ipse se pro haerede gerebat. Postremus erat titulus gladii et armorum, quod victoria sibi aditum fecisset, et quod rex qui in possessione regni fuit, in pugna fuit occisus. Horum titulorum primus maxime erat favorabilis, quique animos subditorum sibi potissimum conciliare posset, qui per spatium viginti duorum annorum quibus Edwardus Quartus regnarat, opinionem penitus imbiberat de iure rosae albae sive familiae Eboracensis, atque in eam stirpem propter benignum et gratiosum eiusdem Edwardi, praecipue posterioribus vitae suae annis, regimen propendebant. Attamen observabatur ei ante oculos cogitatio illa, quid si huic titulo inniteretur, precario fere rex futurus fuisset atque matrimoniii potius iure quam vere regio imperaturus, iure regni in persona reginae suae permanente. Quae si decessisset vel prole relicta vel sine liberis, necesse illi fuisset regno cedere et in fortunam privatam redigi. Et licet magna spes subesset quod comitiorum suffragiis regnum in persona sua, durante vita sua, continuare et stabilire posset, attamen reputabat secum rex prudentissimus haud parum interesse si quis actorum civilium auctoritate in regnum ascitus esset, et si quis regnum iure naturali et iure sanguinis obtineret. Neque defuerunt eo tempore rumores et susurri secreti (qui postea vires nacti sunt validas, et magnas perturbationes pepererunt) quod scilicet duo illi Edwardi Quarti filii (aut saltem ex illis alter) qui in turri Londinensi dicebantur esse sublati, revera mortui non essent, sed clanculum e custodia emissi et adhuc viverent. Quod si verum fuisset, actum esset de titulo uxoris suae Elixabethae. Ex altera parte, si iuri proprio et in persona sua inhaerenti tanquam haerede familiae Lancastrensis insisteret, satis sciebat titulum illum a comitiis parlamentariis iampridem damnatum fuisse, et totius populi praeiudicio exclusum. Quodque haec res ad exhaeredationem familiae Eboracensis, tunc pro indubitatis regni haeredibus habitae, manifesto tendebat. Animoque providebat fore ut, si nullos ex Elizabetha liberos progigneret in quibus iura utriusque familiae coalescerent, tunc veteres illae discordiarum et bellorum intestinorum flammae et incendia iterum redire et, redivivae factae, per omnia grassari possent. Quatenus vero ad ius victoriae et armorum, quamvis Guiliemus Stanelius post militum a praelio acclamationes coronam (non imperialem illam, sed quam ornamenti et ominis causa Richardus secum in bellum attulerat), tunc forte inter spolia repertam, capiti Henrici imposuisset, ac si iure belli regno potitus esset, haud tamen oblitus erat quibus pactis et legibus ad imperium vocatus esset,

quodque si iure armorum regnare se praedicasset, non minus suae factionis homines quam alios omnes in magnos metus coniecturus fuisset, utpote quod ei potestatem fecisset leges pro libitu suo abrogandi, et de fortunis ac opibus omnium statuendi, et caeterarum rerum quae absoluti sunt imperii. Quae res tam asperae et odiosae visae sunt ipsi Guilielmo Normanno Angliae regi (quem vulgo vocant Conquestorem) ut, licet victoris iura reipsa exerceret ad Normannos scilicet suos remunerandos, verbo tamen abstinuerit, neque hoc iure se regnum tenere unquam professus sit, sed illud titulari quodam praetextu velaverit in testamento et designatione Edwardi Confessoris fundato.

2. Verum rex pro animi sui magnitudine aleam statim iecit, et incommodis se ex omni parte prodentibus recte appensis, et satis gnarus interregnum aut tituli suspensionem leges regni non permittere, sive amori erga familiam suam reliqua posthabens, sive titulum illum praeoptans qui sese sisteret maxime liberum et independentem, quin et natura atque animi constitutione minime in longum prospicere solitus, sed veluti fortunam ut apud se per diem mereretur conducere, titulo Lancastriae tanquam principali niti decrevit, reliquis autem duobus (videlicet nuptiarum et armorum) pro adminiculis tantummodo uti, priore ad secretam invidiam leniendam, posteriore ad murmura et contradictiones apertas compescendas, minime oblitus ipsum illum titulum Lancastriae per tres continuas regum successiones valuisse atque plane perpetuari potuisse nisi per iudicii debilitatem in principe postremo regnante defecisset. Unde ipso praelii die, qui fuit Augusti vicesimus secundus, suo nomine, nulla facta uxoris mentione, regnum assumpsit. In quo consilio ad extremum usque perstitit, quod multarum ei seditionum et turbarum telam quandam texuit.

3. Rex, harum cogitationum plenus, ante suum a Leicestria discessum Robertum Willoughbeium equitem auratum ad castrum de Sherry Hutton in comitatu Eboracensi misit, ubi in salva custodia iussu Richardi detinebantur tam domina Elizabetha regis Edwardi filia, ad nuptias Henrici destinata, quam Edwardus Plantagenista, filius et haeres Georgii nuper Clarentiae ducis. Edwardus iste traditus fuit a castri praefecto per mandatum regis expressum in manus Roberti Willoughbeii, et per eum magna cura et diligentia turri Londinensi inclusus, ubi in arcta custodia servatus est. Quod factum regis (imperio mero, et politicis rationibus tantummodo subnixum) non ex eo proveniebat, quod rex alicuius momenti putarat esse fabulam illam quam Doctor Shawus ad crucem D. Pauli in concione publicavit de natalibus illegitimis liberorum regis Edwardi, in quo casu Edwardus iste proximus fuisset regni haeres (illa enim fabula iampridem explosa fuit), sed quod in animo fixum et constitututm apud se haberet personas quascunque eminentiores ex linea Eboracensi oriundas deprimere. In quo instituto rex perpetuo, sive ex affectus sui pertinacia, sive ex iudicii imbecillitate, potius se partibus addictum praebuit quam regii decoris memorem.

4. Quatenus autem ad sponsam suam Elizabetham, literas ad eam misit, ut quam primum Londinum se conferret, ibique cum regina vidua matre sua maneret. Quod paulo post illa praestitit, multis ex proceribus et foeminis nobilioribus comitata. Interea rex itineribus exiguis Londinum versus contendit, populi plausibus et acclamationibus eum ubique deducentibus, quae proculdubio fuerunt sincerae et minime simulatae, quod in eo cernere erat, quia tanta alacritate et impetu fundebantur. Recipiebant enim eum veluti principem coelitus demissum, qui inveteratis inter duas illas familias discordiis finem imponerent; quae, licet temporibus Henrici Quarti, Henrici Quinti, et aliquibus annis Henrici Sexti ex una parte, et Edwardi Quarti ex altera, lucidis intervallis et felicibus cessationibus gavisae essent, nihilominus perpetuo, veluti nubes procellosae, regno imminebant, novos motus et calamitates minantes. Et sicut ex victoria eius flexa sunt hominum genua, ita ex nuptiis Elizabethae destinatis etiam et corda.

5. Ipse interim pro summa sua prudentia (affectuum et metuum populi non ignarus) ut opinionem et terrorem de regno debellato dissiparet, praeceperat ut profectio sua nihil militaris simile haberet, sed potius itineris pacifici, quali reges animi causa provincias suas peragrantes uti solent.

6. Civitatem Londini die Saturni ingressus est, sicut et in die Saturni victoriam obtinuerat. Quem diem septimanae primum ex observatione eventuum, dein ex memoria et opinione, prae caeteris tanquam sibi faustum et prosperum subinde delegit.

7. Maior Londinensis comitatus fraternitatibus civitatus solenne pompa apud Shoreditch eum recepit. Ex quo loco, magna procerum et virorum primariorum caterva stipatusm urbem ingressus est. Ipse non equo aut aperta aliqua sella aut throno, sed curru clauso vectus est, utpote qui regni universi quondam hostis publicatus et proscriptus satius sibi duxit maiestatem suam tueri, et reverentiam sui populo incutere, quam favorem eius ullatenus aucupari.

8. Primum omnium templum D. Pauli adiit, ubi, minime volens populum citius quam oportebat oblivisci ipsum praelio regnum adeptum, vexillum suum in templo obtulit et reposuit, precibus pro more solennibus interfuit, hymnumque Te Deum iterum cantari fecit. Deinde ad palatium episcopi Londinensis, ubi hospitium ei paratum erat, se contulit, atque illic per aliquot dies mansit.

9. Dum ibi moraretur, sanctius concilium suum, adhibitis etiam aliis magnae dignitatis viris, convocavit, in quorum praesentia pactum suum de ineundo cum Elizabetha matrimonio renovavit. Quod ut faceret illud eum maxime impulit, quia sub discessum suum e Brittania spem nonnullam summo cum artificio iniecerat (prout tunc res suae postulabant) se, si in regno Angliae obtinendo sibi res feliciter cederent, Annam ducatus Britanniae haeredem (quae paulo post Carolo Octavo Franciae nupsit) in uxorem ducturum. Itaque suspicio nonnulla oborta est eum minus sincere aut minus constanter se gerere in tractatu matrimoniae cum Elizabetha, omnium votis vehementer expetitit. Quae etiam fama, licet sermonibus tantum hominum iactata, miseram Elizabetham miris modis afflixerat. Verum ille optima fide agebat. Quin et hoc ab omnibus credi expetebat (ut hoc modo invidiam et contradictiones ad ea quae animo revolvebat facilius restingueret), cum tamen apud se secreto statuisset ad consummationem matrimonii non procedere donec solennis sua inauguratio et comitia parliamentaria celebrata essent. Quorum primo eo spectabat, ne coronatio sui ipsius et reginae coniunctim (ut par erat) facta speciem aliquam participationis in iure regni prae se ferret; alterum, ne in iure coronae stabiliendo in persona sua (id quod comitiorum authoritate se consecuturum confidebat) vota ordinum ullatenus in Elizabetham reflecterent.

10. Circa hoc tempus, in autumno versus finem Septembris, grassari coepit, tum in ipsa urbe Londini tum in aliis regni partibus, morbus quidam epidemicus tunc temporis novus. Cui ex natura et symptomatibus eius febris sudorificae nomen indiderunt. Morbus iste breves sortitus est periodos, tam in morbi ipsius crisi quam in tempore durationis ipsius. Quippe qui eodem correpti erant, si intra spacium viginti quatuor horarum non morerentur, securi fere et sine metu erant. At quad spatium temporis per quod malitia morbi duravit, incoepit quidem circa vicesimum primum Septembris diem, cessavit autem sub finem Octobris sequentis. Adeo ut festum regi coronationis, quod celebratum est ultimo Octobris, neutiquam procrastinaverit aut impediverit, neque itidem comitia parliamentaria, quae intra septem a coronatione dies successerunt. Fuit iste morbus febris pestilentis genus quoddam, neque tamen (ut videtur) in venis aut humoribus sedem occupans, cum non carbunculi, non pustulae, non purpureae aut lividae maculae sequerentur (massa scilicet corporis intacta). Tantum malignus quidam vapor et

aura ad cor advolavit, spiritusque vitales petebat et occupabat, unde natura excitabatur ad eundem per sudores emittendum et exhalandum. Patuit autem per experientiam quod morbus iste naturae potius insidiatrix erat, eamque imparatam opprimebat, quam adversus remedia obstinatus, si in tempore subventum foret. Etenim si aegrotus in aequalibri temperamento quoad vestes et focum detentus esset, tepidumque bibiset et cordialia etiam temperata sumpsisset, unde naturae ipsius opus neque calore irritaretur nec frigore repelleretur, plerunque sanitas sequebatur. Verum innumeri homines ex eo subito occubuerunt antequam curationis modus et regimen aegroti innotesceret. Opinio erat morbum istum neutiquam ex epidemicis sed a malignitate quadam in ipso aere, ex praedispositione tempestatum et mutationibus coeli crebris et insalubribus impressa, manasse, atque brevis eius mora hoc ipsum indicabat.

11. In vigilia Sanctorum Simonis et Iudae pransus est rex apud aedes Thomae Bourchieri Archiepiscopi Cantuariae et cardinalis. Et a Lambitha per prata profectus est (pontem transiens) ad turrim Londinensem, ubi die sequenti duodecem eques vexillarios (quos vocant banarettos) creavit. At creationes nobilium parca manu dispensavit. Etenim, licet praelium nuper commissum fuisset et coronationis celebritas prope instaret, tres tantum evexit. Iaspar comes Pembrochiae, regis avunculus, promotus est in ducem Bedfordia, Thomas baro Stanleius, regius socer, factus est comes Derbiae, Edwardus autem Courtneius, Devoniae, quamvis rex etiam tunc apud se statuisset tempore comitiorum in plures nobilitatis gradum conferre, ita rem distribuens ut civiliter admodum et decore huiusmodi magnificentiis partim festum coronationis suae, partim conventum comitiorum, ornaret.

12. Sequuta post biduum coronatio ipsa tricesidmo die Octobris anno salutis 1485. Quo tempore sedit Innocentius Octavus papa Romanus; Fredericus Tertius imperator Allameniae fuit; Maximilianus autem filius eius nuper electus in regem Romanorum; Carolus Octavus in Galliis regnavit; Ferdinandus et Isabella Hispaniis imperarunt; Iacobus Tertius Scotiae regnum tenuit. Inter quos omnes principes et regem pax et amicitia eo tempore intercessit. Quo insuper die (quasi corona capiti imposita formidines animo instillasset) instituit ad maiorem securitatem cohortem quinquaginta sagittariorum sub praefecti reminine qui corpus eius stiparent, per7 nomen satellitii inferiores. Vertuntamen, ut hoc se fecisse putaretur potius maiestatis suae augendae gratiae, atque imitatione moris illius quem in partibus transmarinis observaverat quam metu quasi rebus suis diffideret, ordinavit hoc pro instituto non temporaneo sed quod etiam apud successores suos retineretur.

13. Septimo Novembris rex comitia regni sui inchoavit, quae immediate post adventum suum Londinum summoneri fecit. Consilia eius et fines in comitiis tam propere convocandis fuerunt praecipue tres. Primus, ut regnum in persona suffragiis ordinum stabiliretur. Secundus, ut condemnationes et proscriptiones eorum qui a partibus suis steterant (quae fuerunt plurimae) rescinderentur, et facta quaecunque hostilia quae ab illis in causa eius fuerunt perpetrata a poena eximerentur, plenaque iis venia fierit, atque ex altera parte ut praecipui ex hostibus suis et potentissimi iudicio ordinum damnarentur. Tertius, ut inferioris conditionis homines qui Richardo adhaeserant (ne forte novis motibus materiam praeberet) remissionem generalem, qualis in fine comitiorum a rege emanare solet, consequerentur, haud immemor quantum regi periculi immineat a subditis suis, cum maxima pars eorum sibi conscia sit periculum sibi imminere a rege. Accedebat et alia caussa comitiorum non parva. Nimirum quod ipse tanquam princeps prudens et moderatus, secum reputabat rebus suis convenire ut, mora omissa, manifestum populo suo fieret sibi in animo esse ex norma legum suarum regnare, licet in ore gladii ingressus esset. Nec minus, ut assuefaceret subditos pro rege eum venerare et

recognoscere, quem modo pro hoste et exule ducebant. Quod ad stabilimentum coronae, praeterquam quod illud mordicus tenebat, ne sponsae suae ulla prorsus fieret mentio (imo nec quod minimum erat permittens ut liberi ex ea suscepti primi ante omnes succederent), alias magna prudentia et moderatione rem tractavit. Neque enim illud urgebat ut per viam declarationis aut recognitionis iuris sui statutum perscriberetur, sicut ex altera parte ut tanquam lex nova sanciretur mimine volebat, sed potius media via institit, simplicis scilicet stabilimenti idque verbis tectis et utrinque nutantibus, his scilicet, ut haereditas coronae resideret, remaneret, et continuaretur in rege etc. Quae verba in utrumque sensum trahi poterant, illud commune habentia, ut scilicet corona in eo stabiliretur, sed utrum hoc ex iure praeexistente (quod in dubium vocabatur) an quod de facto in possessione coronae erat (quod nemo negabat) in medio relinquebatur, ut utramlibet interpretationem reciperet. Quinetiam in propaginis, quae ad successionem admittebatur, limitatione, eam non ultra personam suam et haeredes ex corpore suo extendi volebat, omissa heredum generalium mentione, sed illud legis decisione, qualis ex verbis antedictis elici poterat, subiiciebat. Ita ut stabilimentum istud potius gratiam personalem sibi et liberis suis factam quam familiae Eboracensis exhaeredationem totalem saperet. Atque tali temperamento lex condita et sancita est. Quam legem bulla papali proximo anno muniri procuravit, mentione nihilominus facta, per viam recitationis, reliquorum titulorum tam sanguinis quam victoriae. Ita ut iam triplex ille titulus suus factus esset quintuplex, addita scilicet tribus illis quibus initio nitebatur auctoritate papali et parlamentaria.

14. In iisdem quoque comitia rex in rescindendis eorum qui a partibus eius steterant convictionibus, iisdem ab omnibus criminibus et poenis propter ea quae in sua causa commiserant, eximendis, quod voluit obtinuit, sancitaque sunt statuta in eam sententiam. Cum vero statutum illud esset sub incude, intervenit quaestio iuris satis subtilis. Dubitatum est enim utrum suffragia complurium in inferiori consessu tum existentium valida essent et legitima, eo quod proditionis tempore Richardi damnati fuissent, unde incapaces et inhabiles redditi essent in summo gradu. Incongruum enim quiddam videbatur ut illi leges conderent qui ipsi exleges essent. Sic autem se res habuit. Plurimi ex iis qui temporibus Richardi in regis Henrici partes maxime inclinarant pro equitibus et burgensibus parlamenti electi et delegati fuerunt, sive hoc rex secreto procuraverit, sive ex mero populi affectu processerit, quorum plerique temporibus Richardi damnati fuerant et proscripti. Rex quaestione ista nonnihil commotus est. Etsi enim gravi et specioso praetextui inniteretur, regis tamen partes haud obscure perstringebat. Sed prudenti admodum consilio se reprimens quaestioni illi satis aequum se praebuit, quasi nihil aliud esset quam controversia quaedam de apicibus iuris. Ideoque iudices de ea consulebant, qui in eum finem in scaccharii camera (ubi haberi solet iudicum concilium) convenerunt. Illi autem re maturius deliberata gravem et sobriam sententiam tulerunt ex legum norma et aequitate naturali temperatam. Pronunciarunt enim ut equites et burgenses illi damnati et proscripti a conventu parlamentario abstinerent donec perlata esset lex de convictionibus eorum revocandis.

15. Eodem quoque tempore mota forte erat quaestio inter iudices (dum de priore quaestione consultarent) quid fieri deberet circa regem ipsum, qui, ut caeteri, condemnationem subierat. Sed fuit unanimi iudicum consensu conclusum et firmatum, coronam ipsam omnes sanguinis oppilationes quae descensum coronae ullatenus impediunt deobstruere. Itaque a quo tempore rex coronam assumpserat fontem sanguinis fuisse expurgatum, omnesque sanguinis corruptiones et impuritates sublatas, ut regi opera parlamentaria non fuisset opus. Veruntamen honoris causa ab ordinibus regni tunc mandatum est ut quaecunque archiva et memoriae condemnationis regis aliquam facerent mentionem obliterarentur, cancellarentur, et penitus abolerentur.

16. Ex parte autem hostium regis, parlamento condemnati sunt nuper dux Glocestriae Richardum Tertium se appellans, dux Norfolciae, comes Surriae, vicecomes Lovellus, baro Ferrerius, baro Zouchus, Richardus Ratcliffus, Guilielmus Catesbeius, et alii complures eminentioris conditionis homines. In quibus statutis condemnatoriis complures insertae sunt clausulae iustae admodum et temperatae reservationis et limitationis liquido indicantes et praemonstrantes qualis esset prudentia regis, qualis temperantia et moderatio eius, quae spem etiam in futurum facere poterant imperii aequabilis et mansueti. Quatenus vero ad condonationem generalem, qua caeteris qui contra regem arma tulerant indulgere in animo habebat, rex secundis usus cogitationibus minus convenire putabat ut a parlamentaria auctoritate promanaret, sed potius, ut cum esset res gratiosa et honorifica, integram beneficii gratiam in seipsum transferret, usus tantum opportunitate consessus parlamenti quo melius in venas universi regni fama rei spargeretur. Itaque durante adhuc parlamento edictum regium promulgavit, veniam praeteritorum et restitutionem fortunarum impertiendo iis qui contra eum arma tulerant aut hostilia machinati erant, modo intra diem praefixum misericordiae suae se submitterent et iuramentum fidelitatis susciperent. Unde multi ex asylis emigrarunt, plures autem ex metu non minus nocentes quam ii qui intra septa asylorum se receperant.

17. Quod vero ad pecunias attinet, iudicavit rex tempestivum non esse et minus convenire ut ab ordinibus his comitiis aliquas postularet, tam quia in rebus tanti momenti subditi eius sibi gratificati erant, quam etiam quod eos remunerare nequiverat remissione generali (qualis in parlamentis concedi solet), quia hanc munificentiam sibi praeripuerat similis remissio quae sub coronationem eius paula de more exiit. Maxime autem quia ante oculos omnium observabatur quantus forisfacturas et confiscationes tunc temporis obtinuerat, quae thesauris suis replendis sufficerent, unde casualia illa coronae possent contributionibus subditorum parcere, tempore praesertim quo pacem cum omnibus principibus vicinis coleret. Paucae admodum leges in iis comitiis latae sunt, quasi pro forma tantum. Inter quas una fuit ut exteri, licet civitate omati, nihilominus vectigalia qualia imponi solent meris exteris solverent. Altera ut mulctae mercatorum Italorum propter pecunias quae proveniebant ex mercibus suis venundatis in nativas regni merces non impensas fisco regio applicarentur. Utraque lex ad pecunias corrogandas spectabat, cuius rei iam a principio regni sui rex immemor non erat, atque ad finem regni felicius ei cessiset si providentia ista matutina (quae ab indigentia omni, propter quam necesse haberet subditos suos gravare, eum muniebat) potuisset una ingenium eius in hac parte fraenare et temperare. Durante tempore comitiorum addidit et alias creationes nobilium, ut supra innuimus. Baro Chandos de Brittania factus est comes Bathoniae. Aegidius Daubeneius eques auratus factus est baro Danbeneius, et Robertus Willoughbeius eques itidem auratus baro Brookus.

18. Preaeterea rex summa cum magnanimitate et munificentia (quae virtutes adhuc per vices in eo valebant) Edwardum Staffordum (filium primogenitum Henrici ducis Buckingamiae tempore Richardi condemnati) restituit non solum honoribus et dignitatibus paternis, verum etiam fortunis et possessionibus quae amplissimae fuerunt. Ad quam rem summae certe liberalitatis et decoris inter caetera eum movit grati et generosi animi sensus quidam quod praefatus dux is fuisset qui primum lapidem contra tyrannidem Richardi moverat, et revera pontem regi ad regnum super ruinas proprias straverat. Atque his peractis comitia parlamentaria soluta sunt.

19. Solutis comitiis rex confestim pecunias misit ad marchionem Dorcestriae et Iohannem Bourchierum equitem auratum redimendos, quos pignorum loco Parisiis reliquerat pro pecuniis quas mutuo sumpserat cum expeditionem in Angliam susceperat. Atque hac occasione arrepta literas misit ad maiorem et cives Londinenses per manus domini thesaurarii et magistri Braii

(quem consiliarii loco habuit), quibus petebat ut ab iis mutuaretur summam quatuor mille librarum, cuius summae post varios sermones utrinque habitos dimidium tantum impetrare potuit. Quod tamen eorum responsum rex in bonam partem accepit, ut facere solent qui pecunias mutuantur antequam eos premat necessitas. Sub hoc tempus rex in concilium suum sanctius ascivit Iohannem Mortonum et Richardum Foxum, alterum Eliensem, alterum Exoniensem episcopum, homines exsomnes et multi silentii, quique una cum eo excubias quasdam agebant in alios omnes. Uterque negotiis suis admotus fuerat antequam ad regnum ascendisset, et fortunae illius adversae participes. Mortonum istum, paulo post diem suum obeunte Bourchiero, ad episcopatum Cantuariensem evexit. Foxum autem custodem privati sui sigilli constituit, et postea gradatim eum transtulit a sede Exoniensi ad Bathoniensem, dein ad Dunelmensem, et postremo ad Wintoniensem. Etsi enim rex ad negotia sua tractanda consueverat episcoporum opera uti, quia cum magnis reditibus gauderent praemia sua secum portabant, attamen per gradus hoc facere amabat, ut primitias episcopatuum sibi accumularet quae per hanc graduum seriem multiplicabantur, licet enim tunc temporis reditus ille ex primitiis reditibus regiis non fuisset annexus, sed tributo papali cesserat. Attamen ipse ita cum collectoribus papae se gerere solebat ut haud parvum inde commodum sibi redundaret.

20. Verum tandem aliquando, decimo octavo die Ianuarii, secutae sunt nuptiae tam diu expectatae et expetitae inter regem et dominam Elizabetham ei antea desponsatam. Qui quidem dies nuptiarum maiori populi favore et laetitia celebratus est quam fuerant aut regis in civitatem ingressus aut eiusdem coronatio, quod rex notavit potius quam probavit. Verissimum enim est quod per totam deinceps vitam suam quam diu regina in vivis esset (nam illa prior diem suum obiit) haudquaquam se pro marito nimis indulgente gessit, licet illa forma amabilis, obsequio facilis, et puerperiis

insignis fuisset. Verum pertinax illa sua familia Eboracensi animi abalienatio tantum apud eum poterat, ut locum reperiret non solum in bellis suis et consiliis, verumetiam in cubili et thoro.

21. Iam autem rex fiduciae plenus, ut princeps qui praelio victor fuisset, neque a comitiis suis ullam omnino repulsam tulisset, quemque adhuc acclamationes et plausus populi recentes circumstrepebant, imperium suum in futurum nihil aliud nisi ludum fore et regni tantummodo fruitionem sine molestiis pro certo sibi persuaserat. Nihilominus, ut princeps cautus et vigilans, constitutum apud se habebat nihil omittere eorum quae ad praesidium et securitatem suam pertinerent, cum ea tamen opinione quod in posterum administrationem regni sui potius cum voluptate et alacritate quam labore et anxietate exercere posset. Itaque indiciis certis edoctus partes regni sui septentrionales non tantum affectu in familiam Eboracensem propensas esse, sed etiam memoriae ipsius Richardi regis devotissimas, cogitabat aestatem proximam melius insumi non posse quam si provincias illas ipse perlustraret, praesentiaque sua, et maiestate simul et comitate, populi illarum partium animos sanaret. Verum rex in fortunae suae supputatione et calculis iudicio suo magnopere falsus est, qua per multos annos continuos variis fluctibus et tempestatibus agitata est et quassata. Quamprimum enim Lincolniam venit (ubi festum Paschatis celebravit) certior factus est baronem Lovellum, Humphredum et Thomam Staffordos (qui antea apud Colcestriam asyli privilegio se muniverant) ex asylo erepsisse, sed quem locum petiissent neminem scire. Quem nuncium rex aspernatus est, et Eboracum usque iter perrexit. Eboraci cum esset, recentior et certior accurrit nuncius baronem Lovellum cum copiis magnis prope abesse. Staffordos autem in comitatu Wignorniensi arma cepisse, et ad urbem Wigorniae prope accessisse, eamque oppugnare in animo habere. Rex, utpote princeps magni et profundi iudicii, non multum his nunciis commotus est. Putabat enim illas copias praelii apud Bosworthum reliquias quasdam esse, neque ad caussam familiae Eboracensis quicquam

pertinere. Magis autem sollicitum eum habuit copiarum delectus quibus resisteret rebellibus, quam ipsorum rebellium debellatio, cum in medio populi sibi suspecti veluti obsessus esset. Sed cum res moram non pateretur, magna celeritate copias coegit (quae contra Lovellum mitterentur) ad tria millia, male armatas sed bene animatis (paucis eorum ex ipsius aula et comitatu delectis, reliquis vero ex colonis et famulis illorum quos sibi fidos expertus est) sub ductu Bedfordiae ducis, et more pro suo, quo veniam et gratiam potius ante pugnam quam post impertire solebat, eidem duci potestatem dedit condonationem praeteritorum promulgandi iis qui statim arma deopnerent et se dederent. Quod dux, quamprimum ad castra Lovelli appropinquasset, praestitit. Nec regem fefellit expectatio sua. Heraldi enim pro tormentis bellicis erant. Siquidem baro Lovellus hac re perculsus et militibus suis diffisus comitatum Lancastriae fugam cepit, et ad tempus apud Thomam Broughtonum equitem auratum latitans in Flandriam ad ducissam Burgundiae Margaretam post traiecit. Milites autem eius a duce suo deserti confestim duci Bedfordiae se submiserunt. Staffordi quoque et quorum copiae, audito quo loco res Lovelli essent (in cuius successu spem maximam collocarant) etiam ipsi plane desperarunt, et fugam capisseverunt, fratribus duobus ad Colnhamiam, oppidulum prope Abingtoniam, in asylum se recipientibus. Sed inspecta eius loco charta privilegii per iudices de banco regis, atque ad proditores minime extendere iudicata, Humphredus apud patibulum de Tiburne supplicio affectus est; Thomae autem, utpote a fratre natu maiore allecto, ignotum est. Sicque rebellio haec, ut nubecula quaedam, transiit, atque rex, faecibus et fermento partium septentrionalium aliquantum expurgatis, quae prius in eum non bene animatae erant, Londinum rediit.

22. Septembri sequente regina filium suum primogenitum peperit; cui rex (in honorem stirpis veterum Britonum a qua ipse erat oriundus) Arthuri nomen indidit, praenomen secutus illius prisci regis Brittonum in cuius rebus gestis asserendis satis invenitur in historia vera et monumentis antiquis, quod illum demptis fabulis magna gloria regnasse testetur. Infans robustus erat et corpore validus, licet octavo mense editus eset, de quo medici et astrologi male ominantur.

II.

[..] hoc anno, qui erat regis secundus, mirum quoddam facinus et audacia plenum, quodque statum regis et regni vehementer perturbavit. De quo narrationes quas in manibus habemus adeo nudae sunt et ieiunae ut rem relinquant vix credibilem, non tam ob eventus naturam (eiusmodo enim accidentia in rerum memoria non raro reperiuntur), sed propter peculiares quasdam rei circumstantias, praesertim sub initiis. Iudicium igitur faciemus de hoc negotio ex rebus ipsis, quatenus sibi invicem lucem praebeat, veritatem tanquam ex minera effodientes. Rex in regno suo novus erat, contraque opinionem suam, etiam et meritum, magna apud populum invidia et odio flagrabat. Radix huius invidiae plane erat, sedula eius et continua familiae Eboracensis depressio, quam corpus totius regni favore adhuc prosequebatur. Hoc animos populi indies a rege magis magisque avertebat, praesertim cum viderent regem post nuptias suas et filium ex illis nuptiis natum nihilominus coronationem reginae suae (quae coniunctum cum coronatione propria ab omnibus primo erat expectata) adhuc distulisse, ne matrimonialis quidem coronae honore eam dignatum. Neque enim secuta est coronatio reginae, nisi post duos annos, postquam scilicet pericula regi pro praeceptis fuerunt quid agendum sibi esset edocentia. Invaluerat autem invidia multo magis postquam rumor increbuerat (sive casu volitans sivi malitia hominum male animatorum sparsus) regem constituisse Edwardum Plantagenistam clanculum in turri Londinensi necare. Cuius casus tantum habebat cum casu liberorum regis Edwardi similitudinem, cum sanguinis ipsius propinquitas, par aetas, locusque

ipse turris illius crudelitatis memoriam refricarent, ut in regem odiosissimam quandam opinionem et famam concitaret, ac ipse alter rex Richardus futurus fuisset. Etiam illud murmur adhuc sopitum non erat ex regis Edwardi filiis saltem alterum superstitem esse. Qui quidem rumor ab iis qui rebus novis studebant artificiose et occulto fovebatur. Neque vero in regis ingenio et moribus inerat aliquid ad dissipandas istiusmodi caligines commodum. Verum e contra, ita se gerere consueverat ut dubitationes potius iniiceret quam compesceret. Atque ex his fomes praeparatus est scintillae, quae quidem tantum rerum omnium datura incendium ab initio despicabilis fuit.

2. In Oxonia vivebat sacerdos quidam astutus et vafer, Richardus Simon vocatus, cui erat pupillus, pistoris filius, dictus Lambertus Simnellus, aetatis circiter quindecim annorum, puer quasi venerabilis, multum in ore at aspectu prae se ferens maiestatis et decoris. Sacerdos iste in cogitationem quandam malesanam incidit (dum sermones hominum avide imbiberet, et in episcopatum aliquem amplum se promotum iri speraret) ut adolescentulum illum ad filii secundi regis Edwardi (de quo opinio erat eum in turri fuisse trucidatum) personam induendam et similandum subornaret, et paulo post (nam inter rem agendam consilium suum quatenus ad personam mutavit) ad Edwardi Plantagenistae, tum in turri detenti, personam repraesentandam, et in omnibus quae ad fidem faciendam conducerent eum egregie instruxit. Hoc erat illud incredibile de quo prius diximus: non quod fictarum personarum ludibria ad regnum adipiscendum subornarentur (etenim temporibus antiquis et recentioribus hoc interdum contigerat), neque quod in mentem venire potuisset homini tam vili et abiecto ut tantam rem susciperet et amplecteretur (etenim magnae cogitationes et sublimes quandoque in infimae conditionis homines influunt, praesertim quando inebriati fuerint vulgi sermonibus), sed hoc (inquam) illud est, quod minime videtur probabile, sacerdotem istum, cui omnino ignota erat persona vera ad cuius exemplar persona falsa efformanda essent, ullo modo in animum inducere potuisse ut actorem fabulae suae edocere speraret, vel gestu externo vel in praeteritis vitae suae et educationis actis et accidentibus recensendis, vel in idoneis responsis ad quaestiones quas verisimile erat ei propositas fore, vel similibus, ulla ex parte ad vividum imaginem eius quem personandum susceperat commode exprimere. Etenim puero isti personare non contigit eum qui e cunabulis diu ante subreptus fuerat aut in prima infantia asportatus, verum adolescentulum talem qui usque ad aetatem decem fere annorum perpetuo in aula regia fuerat educatus, ubi oculi innumeri eum conspexissent. Rex enim Edwardus, caedis fratris sui ducis Clarentiae conscientia morsus, filium eius (de quo nunc loquimur) in integrum restituere sane noluit ut dux Clarentiae esset, sed tamen eum comitem Warwice creavit, honore qui ex parte matris ad eum pertinebat rescuscitato, eumque dum vixit honorifice admodum tractavit, licet Richardus Tertius eum postea in custodia habuerat. Adeo ut plane fiere nequiverit quin aliqua persona ex eminentioribus, cui Edwardus Plantagensita specialiter et familiariter notus fuisset, negotio praesideret, a qua sacerdos mandata reciperet. Quod vero maxime probabile est (si quis ex actis praecedentibus et subsequentibus rem recte aestimet) huc redit, ut personae quae telam illam ordiretur et texeret statuenda sit regina vidua, foemina negotiatrix et pragmatica, quaeque civilibus rebus tractandis insueta erat. Sane in illius conclavi felix illa coniuratio in Richardum Tertium pro rege Henrico inita, tracta, et agitata est (id quod rex optime noverat et fortasse nimis alte recondiderat). Illa etiam hoc tempore regi erat infensissima, eo nomine quod putaret filiam suam (ea qua rex insistebat via) non promotam sed depressam. Nemo autem proculdubio tanta cum rerum notitia scenam istam totam ornare aeque ac illa poterat. Neque tamen consilium eius erat, nec etiam caeterorum ex prudentioribus, qui huic machionationi favebant et vires subministrabant, ut idolum istud revera corona potiretur, sed illius periculo viam ad ruinam regis aperire. Quo peracto singuli diversas intra spes et consilia fovebant. Huic

coniecturae maxime illud suffragatur, quod quamprimum coniuratio ista maturuerat et eruperat, rex ita afficiebatur ut reginam illam repente in monasterio de Bermondsey concluserit, omnesque fortunas eius et reditus fisco applicarit, hocque ordinavit per concilium et conventum quendam ostiis clausis habitum absque processu aliquo legali, exili admodum et longe petito usus praetextu, quod nempe filias suas ex asylo in potestatem regi Richardo contra promissum suum tradidisset. Ex quo genere procedendi, etiam a principio, pro nimis severo et plane irregulari habito, tam quoad materiam quam quoad formam, valde probabiliter concludi possit accusationes graves contra illam reginam prodiiisse, quas rex propter rationes status et ad vitandam invidiam publicare noluit. Non levi etiam argumento fuit secreti aliquid latuisse, et examinationes suppressas et et cohibitas fuisse, quod sacerdos ipse Simon postquam comprehensus esset ad supplicium nunquam palam productus fuisset, imo nec in publicum iudicium tractus (sicut compluribus ex clero ob proditiones minus atroces contigerat), sed tantum in gurgustio quodam incarceratus mansisset. Accedit, quod post mortem comitis Lincolniae (ex familia Eboracensi viri principalis), qui in praelio Stokensi occisus fuerat, rex hoc pectoris sui arcanum quibusdam ex consiliariis suis aperuit, se mortem comitis aegre ferre, quod ab illo si vixisset intima periculi sui et coniurationis contra se factae rescire potuisset.

3. Verum ut ad narrationem rei ipsius revertamur, primo Simon, ut diximus, discipulum suum edocuit personam Richardi ducis Eboracensis imitari. Hoc vero factum est sub idem tempus quo fama illa sparsa est quod rex constituerat Edwardum Plantagenistam, tum in turri detentum, neci tradere. Quo divulgato, magnum secutum est populi murmur. Sed non multo post, diverso rumore ingruente quod nimirum Edwardus ille Plantagenista e turri aufugisset, atque simul callidus iste sacerdos audiens illum tam charum vulgo fuisse, tantamque ob eius periculi depulsionem laetitiam conceptam, personam larvae suae mutavit, et in personam Plantagenistae tanquam magis idoneam transformavit, quippe qui in ore populi magis erat et sermonibus tum praecipue iactatus. Simul concinnius erat ut post famam fugae Edwardi hoc quod struebat subsequeretur. Attamen cum secum reputaret minus sibi tutum futurum, et hominum curiositati et inquisitioni magis obnoxium, si fabulam istam hic in Anglia egisset, consultius fore putavit si, more scenarum in tragoediis et similibus, magis e longinquo rem ostentaret. Itaque cum discipulo suo in Hibernam transfretavit, ubi favor erga familiam Eboracensem maiorem in modem fervebat. Rex sane in rebus Hiberniae constituendis minus impiger et providus fuerat, neque magistratus et consiliorios suos in illo regno mutaverat, aut alios sibi probatos et fidos caeteris immiscuerat ut facere debuerat, praesertim cum inclinationem eius populi erga familiam Eboracensem satis nosset, quamque etiam lubricus esset eius regni status, et ad res novas amplectandas pronus magis multo quam Anglia. Sed victoriis suis et successibus in Anglia confisus per otium res Hiberniae in ordinem se redacturum minime dubitabat.

4. Quamobrem hac regis socordia factum est, ut sub adventum Simonus cum falso suo Plantagenista in Hiberniam omnia ad defectionem et seditionem parata invenirentur, ac si ex composito fere res transacta fuisset. Primo omnium adiit Simon Thomam Fitz-Gerardum comitem Kildariae et Hiberniae tum praesidem, cuius oculos tanta caligine perstrinxit (partim sermonum suorum vi et insinuatione, partim habitu et gestu pupilli sui, cuius etiam ori maiestas quaedam regia insidebat), ut illecebrae illae, fumis fortasse quibusdam ambitionis adiutae, ita comitem affecerint, ut persuasissimum ei esset verum prorsus illum Plantagenistam fuisse. Comes negotium statim communicavit cum proceribus nonnullis et aliis, primo quidem occulto. Eos autem similiter secum affectos perspiciens, de industria rem in publicum exire et spargi permisit, veritus id quod destinaverat patefacere priusquam populi animos tentasset. Sed si potentiores alacriter, certe plebs furiose agebat, aerium illud phantasma incredibili gaudio et

favore excipiens, partim quod essent in familiam Eboracensem propensissimi, partim ex gentis ipsius superbia ut regem Angliae regno dedisse et imposuisse viderentur. Neque vero scrupulus ille de damnatione Georgii ducis Clarentiae istius Edwardi patris apud eos quicquam valebat, cum nuper regis Henrici exemplo didicissent damnationes illas legales titulo et praetensioni ad coronae fastigium nullo modo officere. Quatenus vero ad Edwardi Quarti filias, facile innitebantur repulsae quam a rege Richardo haereditate regni summotae tulissent, easque etiam tanquam Henrici factionis portionem quandam aestimabant, cum in eius manu omnino essent. Adeo ut mirabili consensu et plausu, et magna omnium ordinum frequentia, Plantagenista iste fictitius ad castrum Dublinense adductus esset, atque ibi tanquam rex salutatus, stipatus, et honoratus, puero satis decore se gerente, nihilque committente quod ignobilitatem generis sui argueret. Quin et paucis diebus elapsis rex proclamatus est per nomen Edwardi Sexti, ne gladio quidum uno pro caussa regis Henrici evaginato.

5. Rex, nunciis perlatis de rebellione ista tam repentina et inexpectata, plurimum commotus est duas praecipus ob causas: prima erat quod motus iste illud tentabat a quo sibi maxime metuebat, tituli scilicet Eboracensis familiae resuscitationem; secunda, quod motus idem contigerat tali loco quo tuto personam suam transferre non poterat. Nam partim ex fortitudine innata, partim ex suspicione quadam universali (nescius et haesitans cui fidere secure posset) personal suam propriam ad omnes motus reprimendos tranferrre amabat. Rex igitur concilium suum convocavit apud coenobium Carthusianorum ad Shinam. Quod quidem concilium admodum secreto habitum est. At decreta eius quae in publicum statim prodierunt tria fuerunt.

6. Primum erat ut regina vidua (sicut antea obiter dictum est) eo quod contra pactum et fidem suam iis praestitam, qui cum ea de matrimonio filiae suae Elizabethae cum Henrico ineundo contraxerant, eam nihilominus ex asylo in manus regis Richardi tradidisset, coenobio monialium de Bermondsey includeretur, utque fortunae et reditus eius omnes fisco cederent.

7. Secundum erat ut Edwardus Plantagenista, tunc temporis in custodia turris arcta habitus, modis omnibus qui excogitari poterant maxime publicis et notoriis publico monstraretur. Hoc eo spectabat, partim ut rex illa quam apud populum subierat invidia exoneraretur de nece clandestina Edwardi, sed praecipue ut omnibus liquido detegerentur eorum quae in Hibernia acta sunt levitas et impostura, quodque revera Plantagenista quem colebant idolum et res fictitia tantummodo esset.

8. Tertium erat ut denuo publicaretur remissio generalis anteactorum iis qui intra diem praefixum delicta sua revelare vellent, et se regiae clementiae submitterent; utque diploma remissionis verbis tam largis et amplis perscriberetur ut nullum prorsus genus altae proditionis (vel in regis ipsius personam) exciperetur. Quod licet mirum videri posset, attamen regi prudenti et sagaci probabatur, qui satis sciret maxima sibi pericula non a proditionibus levioribus, sed ab atrocioribus imminere. Ista vero regis et concilii sui decreta statim executioni mandata sunt. Ac primo regina vidua in coenobio monialium apud Bermondsey conclusa est et fortunis omnibus exuta. Quod res mirabilis populo visa est, foeminam infirmam et calamitosam, quod tyranni minis et promissis succubuisset, idque post tantum temporis spacium elapsum (quo rex nullum offensae aut animi exulcerati signum ostendisset), multo autem magis post tam felix matrimonium inter regem et filiam suam cum prole mascula suscepta, a rege tam subito mutato aut tam tarde sensus suos aperiente tanta cum severitate tractari.

9. Regina ista inter exempla fortunae insigniter inconstantis, et adversa cum prosperis saepe alternantis, reponi possit. Primo a supplice afflicta et viduata assumpta est in thorum regis, regis inquam coelibis quique inter viros aetatis suae fuerat pulcherrimus. Etiam in ipso regni Edwardi

curriculo miseram subierat fortunae aleam et felicitatis suae eclipsim ex fuga regis et coronae suae amissione temporaria. Insuper eo nomine fortunata censeri posset quod prolem ei pulcherrimam egregia cum foecunditate peperit, atque amorem eius maritalem (patientia et obsequio et amorum regis dissimulatione aliquantulum adiuta) usque ad finem retinuit. In cognatos et sanguinis propinquitate coniunctos etiam ad factionem usque propensa fuit, quae res apud proceres ex parte regis, qui regium sanguinem mixtura illa quasi pollui existimabant, magnam ei invidiam conflaverat. Quibus proceribus regii sanguinis se adiunxerat dominus Hastingus, magna apud regem gratia florens, qui, licet regi tam charus esset, putabatur per vices malitia et artibus huius reginae non absque periculo ruinae vixisse. Post mortem regis mariti sui veluti subiectum aliquod tragoediae facta est, cum vitam eousque produxisset ut videret fratri suo caput amputatum, utrosque filios suos regno privatos, spurios declaratos, et crudeliter interfectos. Attamen inter has tam acerbas calamitates libertate sua, dignitate et fortunis fruebatur. Verum postea demum, rota aliquantulum in prospera versa, cum regem in generum nacta esset et facta avia nepotis masculi, nihilominus (ob caussas obscuras et incognitas, et sub praetextibus non minus admirandis) praecipitata est et mundo exulavit in monasterio clausa, ubi periculosum pene erat eam invisere. In quo paulo post vitam finivit. Regis tamen iussu iuxta regem maritum suum Windesoriae honorifice sepulta fuit. Collegium reginale apud Cantabrigiam fundavit. Hoc rigore rex magna apud populum suum incurrit obloquia, tam ob rationes status quam ob confiscationem tam amplam, ei reddita sunt dulciora.

10. Sub idem tempus Edwardus Plantagenista verus in die dominico per universas Londini plateas principales ductus est ut a populo spectaretur. Et post spectaculum populi in plateis, solenni processione templum D. Pauli ingressus est, ubi et frequens provisum est, ut complures ex nobilitate et alii gradus eminentioris (maxime ex iis qui regi suspecti essent, quique speciem et personam Plantagenistae optime nossent) sermones cum adolescente inter eundum familiariter conferrent. Atque hoc regis prudentissimum remedium malum illud Hiberniae plane discussit apud populum Angliae, praesertim illud Hiberniae partem quae errore non malitia toxicum illud hauserat. In Hibernia tamen, ubi non dabatur a facinore in tantum aucto receptus, parum aut nihil valuit, et sermones serebant regem, ut verum regni haeredem depelleret et mundo fucum faceret et hominum imperitorum oculos fascinaret, adolescentulum supposititium in similitudinem Edwardi Plantagenistae ornasse, eumque populo monstrasse ne abstinendo quidem a sacris processionis ritibus, quo maiorem fabulae fidem conciliaret. Circa idem quoque tempus edictum de remissione generali promulgatum est. Simul etiam rex multam adhibuit diligentiam ut portus regni clauderetur, ne fugitivi rebus praesentibus infensi aut suspecti mare traiicerent in Hiberniam aut Flandriam.

11. Interim rebelles Hiberniae nuncios tam in Angliam quam Flandriam clam miserant qui utribique loci res haud parvi momenti transegerant. In Anglia enim in partes suas pertraxerunt Ioannem comitem Lincolniae, Ioannis Poli ducis Suffolci filium ex Elizabetha Edwardi Quarti sorore. Comes iste spiritus altos et elatos gerebant, simulque strenuus erat et ingenio pollens, et sublimibus iampridem cogitationibus insueverat. Richardo enim Tertio constitutum erat odio fratris eius utriusque (regis Edwardi et Clarentiae ducis) atque eorum stirpis (cum scilicet sanguine amborum manus suas imbuisset) posteros eorum sub variis et falsis praetextibus (de quibus antea diximus) successione in regnum privare et comitem istum (si ipse sine liberis discederet) in regem destinare. Neque hoc regem latuerat, qui propterea actiones eius secreto observabat. Verum cum populi invidiam ob incarcerationem Edwardi Plantagenistae iam degustaverat, consultum non putabat huiusmodi invidiam accumulare per incarcerationem comitis Lincolniae. Quin et rebus suis conducere putabat illum tanquam alterius rivalem conservare. Comes autem Lincolniae rebellionis Hiberniae ut particeps fieret movebatur, non

quod leviter inniteretur iis quae ibi gesta erant instar bullae fragilis evanida, sed literis a Margareta de Burgundia receptis, in cuius suppetiis auxiliaribus, atque ipsa declaratione quod in partes descendisset, plus longe ponderis erat, tum quoad famam tum quoad vires ipsas. Neque comes negotium repulit quod sciret praetensum Plantagenistam idolum merum et nihil amplius esse, sed contra laetabatur eum falsum potius quam verum Plantagenistam fuisse, quod cum satis scriet falsum Plantagenistam sponte in fumos abiturum, verum autem regis consiliis pessum iri, secum reputaret aditum sibi ad regnum proprio titulo et iure patefieri posse. Haec animo agitans secreto in Flandriam transfretavit, quo paulo ante appulerat dominus Lovellus, qui consiliorum suorum veluti procuratorem in Anglia reliquerat Thomam Broughtonum equitem auratum, qui in comitatu Lancastriae magnas clientelas et multos sequaces habebat. Nam paulo ante (ut supra diximus) cum praetensus Plantagenista primo in Hiberniam receptus fuisset, nuncii clandestini ad Margaretam missi fuerant eam de rebus iam in Hibernia estis certiorem facientes, eius auxilium in causa (ut ipsi dicebant) tam pia et iusta, et cuius initiis Deus tam manifesto affuiset, implorantes cum promissis et protestatione omnia deinceps arbitrio eius permissa fore, tanquam supremae eius actonis patronae et protectricis. Margareta, Edwardo Quarto soror fuit secunda, etiam Carolo Burgundiae duci, Strenuo cognominato, secunda uxor. Ex quo cum nullos liberos suscepisset, magnam curam cum insigni benevolentiae affectu Philippi et Margaretae (prioris mariti nepotum) educationi impendit, id quod magnum ei amorem et auctoritatem apud Belgas conciliavit. Princeps haec animo virili, malitia autem muliebri, praedita, thesauris quoque non exiguis affluens propter dotis suae amplitudinem providamque eius dispensationem, et ipsa liberorum exors curisque aliis fere soluta, pro fine consiliorum sibi proposuerat ut videret in solio regali Angliae familiam suam iterum collocatam. Henricum autem tanquam metam sibi posuerat, ad cuius ruinam omnes actiones suae tenderent et collimarent. Adeo ut ex eius consiliis (tanquam ex pharetra) turbae per multos annos excitatae in regem emissae fuerint. Tanto autem flagrabat adversus familiam Lancastriae, et praecipue in regis personam, odio, ut neutiquam per familiarum in nepti sua tam honorificam coniunctionem mitigaretur, sed contra, ipsam neptem suam odio haberet quod suis nuptiis regi ad regnum adipiscendum et in se stabiliendum aditum patefecisset. Magno igitur et vehementi animi impetu oblatam a rebellibus occasionem arripuit, eorumque postulatis annuit. Et consilio habito cum comite Lincolniae et domino Lovello et aliis, decretum est ut proceres illi duo cum cohorte bis mille Germanorum (qui omnes erant veterani) sub ductu Martini Swarti (duce forti et in militia experto) in Hiberniam se conferrent ad novum regem. Magna siquidem in spe erant, quando actio illa regalitatis plane constitutae et fixae speciem habuisset, et comitis Lincolniae veluti secundae personae, necnon copiarum exterarum in auxilium submissarum, reputatione aucta esset, fore ut harum rerum fama animos adderet illis qui in Anglia partibus suis favebant, ut praesto essent cum auxiliis quo tempore exercitus in Angliam transvectus esset. Insuper et hoc decretum est, ut si res successisset, supposititius ille Plantagenista deponeretur et verus reciperetur. In qua tamen actionis periodo comes Lincolniae privatas suas spes fovebat. Postquam copiae istae ex Flandria in Hiberniam venissent, et partium confidentia ex conspectu mutuo, et exercitus iusti iam in unum corpus coacti facie mirum in modum crevisset, de successu minime dubii sibi magna pollicebantur, ac secum sermonibus et colloquiis iactabant se copiis multo maioribus instructos ad regnum Henrici subvertendum proficisci quam idem Henricus ad regis Richardi regnum subvertendum fecisset. Quodque si nullus adversus se gladius strictus esset in Hibernia, coniectura ex eo recte capi posset gladios etiam in Anglia cito aut vaginis conditos aut repulsos fore. Primo autem iactantia quadam ob tantas copiarum accessiones regem suum novum in ecclesia cathedrali Dublinensi coronaverunt, qui antea proclamatione tantum rex declaratus erat. Tum vero concilium habuerunt de iis quae ulterius agenda erant. In quo concilio, etsi opinabantur nonnulli quod consultissimum foret res in Hibernia primum

consistituere, illamque regionem pro belli sede deligere, eoque regem ipsum Henricum necessitate belli compulsum pertrahere (ex cuius absentia sperabant haud parvos motus et mutationes in Anglia secuturos), nihilominus quia regnum Hiberniae inopia laborabat unde exercitum alere et militibus Germanis stipendia solvere nullo modo possent, quia etiam studia et vota Hibernicorum atque generaliter militum (qui in statu rerum tumultuario potius duces suos regere quam ab illis regi consueverunt) magno impetu et cupiditate multa ferebantur spoliis regni Angliae se ditandi, in eam sententiam itum est ut copias suas quanta fieri posset celeritate in Angliam transferrent. Rex interim, qui cum primum audierat quid in Hibernia gestum esset, haud multum commotus est, sed sperabat se nullo negotio copias Hibernicas (tanquam avium gregem) lapidis iactu dispersurum, atque examen istud apum cum rege suo veluti tinnitu et cymbalis abacturum. Cum postea certior factus esset comitem Lincolniae se partibus adiunxisse atque ducissam Margaretam factioni praesidere, periculum vere aestimare coepit, atque tanquam ea quae oculis cernuntur prospiciebat regnum suum iterum in discrimen venturum, sibique necesse fore rursus de eo dimicare. Ac primo, antequam audisset comitem Lincolniae e Flandria in Hiberniam profectum, coniiciebat fore ut a duabus simul regni partibus oppugnaretur, videlicet ad orientalem Angliae plagam facta invasione a copiis e Flandria, atque ad occidentalem plagam versus septentrionem a copiis ex Hibernia. Itaque postquam mandasset ut delectus militum in utrisque partibus haberentur, et duos constituisset strategos Iasparum ducem Bedfordiae et Ioannem comitem Oxoniae (in animo habens etiam in propria persona adesse ubi occasiones eius praesentiam maxime requirerent), nullam tamen eo ipso tempore invasionem expectans (cum hyems iam adulta esset) iter suum instituit versus Suffolciam et Norfolciam, ut eas provincias confirmaret. Postquam autem ad Sancti Edmundi Burgum venisset, accepit Thomam marchionem Dorcestriae (qui unus ex pignoribus fuerat in Gallis) ad ipsum properare ut se a quibusdam accusationibus contra se exhibitis purgaret. At licet rex aurem ei benignam reservaret, erat tamen conditio temporis tam periculosa ut statim miserit comitem Oxoniae, qui obviam ei factus ad turrim Londinensem illum perduceret. Verbis tamen gratiosis eum permulceret, et postularet ut ignominiam illam non aegre ferret, quia nihil a rege periculi ei imminebat. Quin et hanc rem ei praesidio fore, ut nec rebus regis nec fortunis propriis quicquam nocere posset, et quod in regis manu semper futurum esset (postquam ab iis de quibus insimulabatur se purgasset) honorem eius resarcire.

12. A Burgo Sancti Edmundi ad civitatem Norwici perrexit. Inde tanquam in peregrinatione quadam sacra Walsinghamiae templum, virgini Mariae dicatum et multis miraculis celebre, visitavit, et vota pro salute sua nuncupavit. Atque inde per Cantabrigiam Londinum reversus est. Post paucos dies rebelles Hibernici cum rege suo (sub ductu comitis Lincolniae, comitis Kildariae, domini Lovelli, et Swarti praefecti cohortis) ad Fouldriam in comitatu Lancastriae appulerunt. Ad quos statem se contulit Thomas Broughtonus eques auratus cum exigua admodum manu Anglorum. Rex per hoc iam certus procellam istam non diruptam iri, sed in unum locum casuram, copias satis amplas coegerat, atque ipse, assumptis etiam duobus quos delegerat stategis (nempe duce Bedfordiae et comite Oxoniae) Coventriam usque, manum cum iis conserturus, advenerat. Unde turmam equitum ad hostium res explorandas emisit, utque simul aliquos ex exercitu eorum palantes interciperet, ex quibus melius scire posset eorum et progressus et consilia. Quod et factum est, etsi in ipso rebellium exercitu exploratores non deessent.

13. Rebelles versus Eboracum iter ceperunt, vastatione agrorum et alia violentia hostili abstinentes ut melius in gratiam populi se insinuarent, et regis sui decore tuerentur. Qui scilicet ex vero sensu animi regii calamitatibus subditorum indoleret. Verum globulus iste nivalis inter volvendum augmenta nulla suscipiebat. Neque enim populus ad illos ex ulla parte confluxerat, neque etiam in aliis regni partibus motus ullus in eorum favorum factus est. Cui rei in causa erat

partim exerimientum quod iam exhibuerat rex moderati regiminis sui cum opinione felicitatis coniunctum, partim quod odiosa admodum res esset populo Angliae regem accipere humeris Hibernorum et Germanorum gestatum et introductum, ex quibus nationibus maxima pars copiarum rebellium erat conflata. Neque ab ipsis rebellibus satis prudenter factum est, ut primo in partes boreales exercitum suum ducerent. Nam licet praeteritis temporibus fuissent illae regiones amicorum suorum altrices, tamen iisdem locis exercitus domini Lovelli dispersus fuit, atque ibidem rex ipse praesentia sua populi animos paulo ante leniverat. At comes Lincolniae spe sua frustratus (populum enim ad se certatim confluxurum sibi promiserat, in quo casu in animo ei erat bellum protrahere) remque iam sine receptu esse satis sciens decreverat cum regis copiis qua poterat celeritate confligere. Itaque versus oppidum Newarci exercitum duxit, oppidum sperans se subito suo adventu in potestatem suam redacturum. Sed rex paulo ante Notinghamiam venerat, ubi concilium castrense convocavit. In quo deliberatum est an tempus protelare aut hostes statim adoriri oporteret. In quo concilio rex ipse (qui multas animo suspiciones agitabat quarum nemo conscius esset) manifesto in eam sententiam propendebat ut praelio quamprimum decertarent. Verum hanc dubitationem repente eximerunt magna auxilia quae in ipso articulo huius consultationis se adiunxerant, partim literis missis excitata, partim sponte a multis regni partibus venientia.

14. Principales autem personae quae tum in regis auxilium advolarunt fuerunt ex nobilitate quidem comes Salopiae et dominus Strange, ex equitibus autem et nobilibus minoribus ad septuaginta homines cum cohortibus suis numerum sex mille armatorum implentibus praeter copias quae regi ante eorum adventum praesto fuerant. Quocirca rex cum cerneret copias suas in tantum auctas magnamque in omnibus ad pugnam alacritatem, in eo quod prius decreverat confirmatior erat, atque propere exercitum duxit ita ut inter castra hostium et oppidum Newarci se medium sisteret, nolens eorum exercitum illius oppidi commoditate gaudere. Comes neutiquam territus eo ipso die ad pagum quendam Stoke dictum perrexit, ibique illa nocte castrametatus est super clivum cuiusdam colliculi. Rex autem die sequente aciem instruxit in campestribus. Nec minus animose comes de colle descendit, et praelium cum eo consertuit. De quo quidem praelio narrationes quae nunc extant tam exiles sunt et nudae (etsi fuerat res tam recentis memoriae) ut potius successum praelii quam modum pugnae declarent. Aiunt regem copias suas in tres acies divisisse, quarum prima acies tantum, alis utrinque bene roborata, reapse pugnaverat, totumque exercitus hostilis impetum sustinuerat. Pugnam fuisse atrocem et obstinatum, et per tres horas durasse antequam victoria in aliquam partem inclinarit, nisi quod, quandoquidem prima tantum regis acies pugnaverat (duabus reliquis aciebus veluti ociose stantibus) iudicium fieri possit qualis in fine successus pugnae expectandus esset; Martinum Swartum cum suis Germanis egregie perfunctos esse; itemque Anglos; neque etiam Hibernos officio defuisse, animis aut ferocia; sed cum essent fere inermes, spiculis tantum et ensibus instructi, in eos potius occisionem quam pugnam fuisse, ita ut furiosa eorum trucidatio, reliquo exercitui magno terrori fuisset; universos autem duces in acie cecidisse, nempe comitem Lincolniae, comitem Kildariae, Franciscum dominum Lovellum, Martinum Swartum, et Thomam Broughtonum, omnes fortiter praeliantes nec terga vertentes aut retro cedentes. Tantum de Lovello exiit sermo quod e praelio fugerit et flumen Trenti equo transnataverit, sed adversum littus propter ripae praecipitium conscendere non potuit, unde in fluvio submersus est. At alius sermo eum in fluvio non relinquit, sed refert quod diu post in caverna quadam subterranea vitam produxerit. Numerus occisorum ex parte hostium fuit ad minimum quatuor millium. Ex parte autem regis primae aciei circiter dimidium cecidit praeter multos saucios, sed minoris conditionis homines. Inter alios çaptivos fuerunt supposititius ille Plantagenista (iterum Lambertus Simnellus factus), unaque versutus ille sacerdos eius paedagogus. Lambertum quod

attinet, rex vita eum privare noluit, sive ex animi magnitudine, reputans illum instar imaginis tantum cereae fuisse quam alii temperarant et finxerant, sive ex alta quadam prudentia, putans eum, si capite plecteretur, nimis propere in oblivionem iturum, sin in vivis maneret, futurum eum assiduum spectaculum et instar remedii aut exorcismi adversus eiusmodi spectra et incantationes temporibus venturis. Itaque receptus est in famulitium regis in aula sua, sed vili admodum loco in culina. Adeo ut insigni humanae fortunae ludibrio veru circumageret ille qui coronam gestarat (cum tamen fortuna post tragoediam minime soleat comoediam aut exodium introducere). Postea autem promotus est, ut esset ex falconariis regis. Quod vero ad sacerdotem, in gurgustium quoddam obscurum inclusus est, neque quid de eo postea factum esset innotuit, cum in natura regis penitus insitum esset pericula sua veluti sub sigillo obsignare.

15. Post praelium profectus est rex Lincolniam, ubi preces solennes et gratiarum actiones celebrari fecit pro salute sua et victoria. Utque devotiones eius plenum suum circulum complerent, misit vexillum suum ad templum beatae virginis Walsinghamiae in oblationem, ibi vota solvens ubi nuncupasset. Atque hoc modo ab ista tam insigni fortunae machina (quae in eum intentata fuerat) liberatus ad pristinam animi confidentiam rediit, secum cogitans universa sua infortunia simul in eum irruisse. Verum id contigit quod sermo vulgi in principio regni sui ei ominatus est, futurum scilicet, ut laboriose regnet, quod regnum suum a morbo sudorifico initium cepisset. Sed quamvis rex se iam in portu navigare putaret, tamen tanta fuit prudentia ut fiducia sua providentiam neutiquam obfuscaret, praesertim in rebus non remotis. Itaque tam recenti et inexpectato periculo expergefactus, animo volvebat quibus modis tam rebellionis praeteritae participes et fautores eradicaret, suam similium periculorum semina in futurum extingueret, simulque hominum male erga res suas animatorum receptacula omnia et refugia, ubi rebellionibus suis paulo post vivificandis incubant, amoveret. Primo igitur profectionem novam a Lincolnia in partes septentrionales instituit, quamvis revera hoc iter potius curiam quandam iudicialem itinerariam saperet quam alias. Nam ubicunque se contulit magna cum severitate et stricta inquisitione, partim iure militari, partim via iustitiae ordinaria, animadvertebat in eos qui rebellioni praeteritae adhaeserant, eique vires praebuerant. Neque morte plerosque afficiebat (cum ipsum praelium haud parum cruoris profudisset) sed mulctis pecuniariis, vitae parcens, thesauros autem corrogans. Inter alia eius generis crimina sedulo inquisitum est de iis qui rumorem quendam excitarunt et sparserunt paulo ante praelium commissum rebelles praelio vicisse, regisque exercitum debellatum fuisse, regemque ipsum fugisse. Unde opinio erat complures, qui aliter in regis suppetias venturi fuissent, isto artificio detentos fuisse et perterritos. Quae quidem accusatio, licet fundamento non penitus caruerit, attamen callide et avide a nunnullis arrepta erat, qui cum ipsi ad regis partes tuendas sorcordes fuissent et negligentes hoc praetextu utebantur ad teporem eorum et inertiam tegendam. Quam nihilominus calliditatem rex deprehendere noluit, etsi eam animo reconderet, quatenus ad personas quasdam particulares, ut sui moris erat.

16. Verum quoad extirpationem radicum et caussarum motuum similium temporibus futuris, coepit rex sentire ubi eum calceus suus ureret, quodque depressio familiae Eboracensis in omnibus tanquam unguis in ulcere esset. Factus igitur iam cautior, neque pericula amplius contemnere aut remedia eorum dedignatione quadam reiicere volens, atque aliquid quod in hac re animos hominum sanare posset praestare cupiens (praesertim in caeremonia quapiam externa), decrevit tandem coronationem reginae maturare. Postquam igitur Londinum reversus esset, quo magna cum pompa et tanquam triumphali ingressus est victoriamque suam per biduum sacris obeundis celebrasset (priore enim die templum D. Pauli adiit et hymnum Te Deum cantari fecit, crastino autem solennem processionem habuit et concioni apud crucem Divi Pauli interfuit), regina, summa cum magnificentia et splendidissimo apparatu, apud

Westmonasterium coronata est Novembris vicesimo quinto, anno autem regis tertio. Quae coronatio duos circiter annos nuptias suas insecuta est tanquam baptismam seretivum quod compatres diu expectasset. Quae mira et inexpectata temporis protractio sic notata est ab omnibus aci si res stomacho regis minime grata erat, sed necessitate quadeam, et propter rationes status, ei fuisset imposita. Paulo post, ut omnibus palam fieret serenitatem quandam iam factam, quodque incarceratio Thomae marchionis Dorcestriae temporis potius res quam hominis esset, idem marchio libertati restitutus est absque examinatione aliqua aut aliqua quavis formula. Sub idem tempus rex legationem ad Innocentium pontificem misit quae de nuptiis suis eum certiorem redderet, atque insuper referret regem iam (sicut alterum Aeneam) ex fluctibus et diutinis erroribus fortunae suae emersisse, atque in portum securum appulisse, ac simul gratias sanctati suae ageret, quod celebrationem nuptiarum suarum praesentia nuncii sui honorisset, atque tam personam suam quam vires regni ad mandata sua exequenda prolixe offeret.

17. Legatus autem regis orationem habens coram papa in praesentia cardinalium regem reginamque tanta verborum grandiloquentia extulit, ut fastidio eos qui aderant prope enecaret. At postquam ad papae laudes pervenisset, ita eum ad caelos useque elevavit et deificavit ut omnia quae de rege et regina iam modo dierat moderata viderentur et tolerabilia. A papa sane honorifice admodum exceptus est, et multa cum gratia dimissus. Cum enim papa sibi conscius esset socordiae suae, quodque orbi Christiano prorusus inutilis haberetur, magna affectus est laetitia quod nomen suum et laudes apud regna remotiora tam feliciter resonare cerneret. Obtinuit etiam a papa iustam admodum et honorificam bullam ad privilegia asylorum (quae regi tantas molestias pepererunt) in tribus articulis moderanda.

18. Primo, ut si quis ex asylo noctu aut alias clanculum exisset et maleficii aliquid vel transgressionis commiteret, ac deinde se in asylum recepisset, asyli iure in perpetuum decideret. Secundo, ut licet corpus eius qui in asylo degebat a creditoribus immune esset, tamen bona quae extra asylum inventa essent legi subiicerentur. Tertio, ut si quis ad asylum propter crimen laesae maiestatis confugisset, bene liceret regi custodes ei intra asylum ipsum apponere qui eius dicta et facta observarent.

19. Rex quoque, in maiorem regni sui securitatem contra seditiosos et malevolos subditos (quibus regnum abundare sciebat) qui in Scotiam ad libitum aufugere possent, quippe quae non sub clavibus erat quemadmodum erant regni portus, huius rei causa magis quam quod hostilia ab eo regno metueret, ante adventum suum Londinum (dum apud oppidum Novi Castri maneret) legatos solenniter miserat ad Iacobum Tertium Scotiae regem, qui de pace cum eo tractarent et concluderent. Fuerunt autem legati Richardus Foxus episcopus Exoniensis et Richardus Edgcombus eques auratus regii hospitii contrarotulator, qui honorifice apud eum regem excepti fuerunt. Verum rex Scotiae eodem quo rex Angliae modo laborans (licet, ut postea apparabat, magis atroci et lethali), hoc est, subditis malignis ad tumultus ciendos idoneis, etsi affectu proprio in pacem cum rege componendam multum inclinaret, tamen proceres suos in hac re cognoscens aversissimos (quos irritare timebat) inducias tantum in septennium concessit, in secreto tamen pollicitus eas inducias de tempore in tempus renovatas iri quandiu uterque rex in vivis esset.

III.

[...] rex occupatus fuit in rebus domi constituendis. Verum circa hoc tempus oblata est occasio ut foras prospiceret, atque ad res exteras animum applicaret. Carolus Octavus Galliarum rex virtute et fortuna patris et avi sui (Caroli Septimi et Ludovici Undecimi) regnum Franciae

acceperat et opibus florentibus et ipso territorio amplius quam multis retro annis fuerat, cum redintegratio facta esset in illius membris principalibus (quae olim portiones coronae Franciae, postea autem ab ea avulsae fuissent, ita ut iam diu sub homagio tantum coronae, non in dominio, tenerentur, cum a principibus propriis iure tanquam regio administrarentur), Andegavia scilicet, Normannia, Provenza et Burgundia. Restabat tantum Britannia, quae cum corona Franciae uniretur, ut sic monarchia Franciae ad veteres terminos et limites proferretur.

2. Rex Carolus haud parva flagrabat ambitione et cupiditate illum ducatum recuperandi et reannectendi. Quae quidem eius ambitio prudens admodum fuit et pondus insigne habebat, minime certe similis ambitioni expeditionum suarum sequentium in Italiam. Sub initiis enim regni sui paternis consiliis regebatur (consiliis inquam, non consiliariis, cum pater eius consiliariis fere non usus sit, sed ipse sibi pro concilio esset, nec virum quenquam prudentiorem iuxta se haberet), atque illum regem patrem suum satis sciebat Carolus bellis Italicis aversum fuisse, et in Britanniam oculos suos coniecisse. Multae erant res quae animum Caroli spe prosperi successus in hac re pascerent. Dux Britanniae aevo confectus et lethargus, et mercenariis consiliariis innitens, duarum tantum filiarum parens, ex quibus altera valetudinaria erat, nec diu susperstes futura. At Carolus in ipso aetates flore et robore iam erat, et populus regni Franciae pro ratione eius temporis bellici copiis, tam quoad duces quam quoad milites, satis instructus, viris militaribus qui in bellis Burgundicis meruerant nondum absumptis. Pacem etiam cum omnibus vicinis principibus se colere non ignorabat. Quatenus vero ad illis qui consiliis suis perficiendis se opponere possent, Maximilianum Romanorum regem, qui sibi rivalis futurus esset (tam pro ducato quam pro nuptiis filiae) pecuniarum indigum sciebat; regem autem Henricum tam sibi nonnihil devinctum ob favores et officia eius praeterita quam domesticis turbis implicatum. Erat ei insuper praebita occasio pulchra et speciosa quae ambitionem suam tegeret et belli ansam adversus Britanniam porrigeret, eo scilicet nomine quod dux Britanniae ducem Aurelianensem et alios ex nobilitate Franciae (qui contra regem Carolum arma sumpsissent) ad se recepisset. Quocirca rex Carolus, de bello Britanniae inferendo certus, satis cognoverat a nullo tam potenter sibi opponi posse quam ab Henrico (sive ratione status permoto ne regnum Franciae in nimiam potentiam excresceret, sive gratitudine quaddam adducto, quod ipse duci etiam Britanniae non minus quam sibi ob eius in rebus suis adversis merita obstrictus fuisset) si modo ille patribus se adiungere vellet. Itaque quamprimum Carolus audisset regem victoria sua in tuto collocatum, statim legatos ad eum misit qui auxilium ab eo peterent, aut saltem ut ne alterutri parti se addiceret. Legati illi regem apud Lancastriam offenderunt, et legationem in hanc sententiam declararunt. Primo regi impertiti sunt successum Caroli, quam paulo ante contra Maximilianum habuerit, in oppidis quibusdam quae invaserat Maximilianus recipiendis. Istud autem genus sermonis familiariter praemissum fuerat, acsi Carolus Henricum non pro amico aut foederato exteriore haberet, sed intimo suorumque tum affectuum tum fortunarum participe. Post istam insinuationem, ac deinde gratulationem regi ob victoriam suam in rebelles factam, ad rem de qua missi erant pervenerunt, significantes Henrico regem suum compulsum esse ad iustum contra Britanniam bellum, quod dux rebelles suos et hostes declaratos recepisset et auxiliis iuvasset. Non esse eos humiles aut calamitosos supplices qui in Britanniam ad auxilia imploranda aufugerint, sed tam eminentes viros ut liquido pateret consilia eorum non ad fortunarum propriarum praesidium, sed ad regis fortunas infestandas et invadendas spectare, cum caput eorum esset dux Aurelianensis, primus regii sanguinis princeps et persona ab ipso rege secunda. Ideoque si res recte perpenderetur, bellum merito iudicari posse ex parte domini sui potius defensivum quam offensivum, utpote quod omitti non poterat si status proprii conservatio sibi curae esset. Neque profecto primum ictum bellum constituere invasivum (quem princeps prudens nullus expectare vellet) sed primam provocationem, aut

saltem primam praeparationem. Imo bellum hoc magis rebellium suppressionem sapere quam bellum cum hoste legitimo, cum res huc redierit quod subditi regis proditores a duce Britanniae, regis feudatario, protegerentur. Satis scire regem Henricum quam perniciosi exempli res sit, si principes vicini rebellium patrocinia susceperent contra ius gentium et foederum. Neque tamen ignorare regem suum quod rex Henricus, in rebus suis adversis, multis et opportunis ducis Britanniae officiis nonnihil obligatus fuisset, neque ex altera parte dubitare quin rex Henricus non oblitus esset quam promptus rex suus fuisset in auxiliis ei submittendis cum dux Britanniae et consiliarii eius mercenarii eum destituissent et tantum non prodidissent. Quodque haud parvum subesset discrimen inter officia quae rex suus et ea quae dux Britanniae praestiterat, cum ducis Britanniae consilia ex rationibus utilitatis et emolumenti manare possent, contra vero ea quae dominus suus contulerat nulli alii caussae quam amori et sincero affectui tribui possint. Eo quod, si res haec ad amussim politicam examinata essent, longe fuisset rebus suis consultius ut tyrannus in Anglia regnaret, odio populi et turbis expositus, quam talis princeps cuius virtutes non poterant non magnum et potentem eum reddere, quandocunque eum rerum suarum compotem fieri contigisset. Sed quomodocunque se res haberent quoad obligationis respectum quem rex duci Britanniae debere videretur, tamen regem suum adduci non posse ut crederet regem Henricum ab eo quod iustum est declinaturum, aut in causam tam iniquam descensurum. Itaque, cum bellum istud quod regi suo gerendum erat nihil aliud esse quam ut se a periculis imminentibus liberaret, sperare regem suum Henricum non minore studio et affectu ad conservationem status eius concursum, quam ipse Henrico ad adeptionem regni sui concurrisset. Saltem non dubitare quin rex Henricus, pro sua in pacem propensione quam semper prae se tulerat, spectator tantum bellum futurus esset, et inter partes neutralis. Neque enim posse dominum suum, nisi iniquus foret, a rege postulare ut partem belli capesseret, qui tam nuper a seditionibus et motibus intestinis coeperat respirare. Verum de mysterio illo reunionis Britanniae ad coronam Franciae, sive per bellum sive nuptias cum haerede Britanniae, ne verbum quidem. Legati enim hoc veluti scopulum quendam exhorruerunt, satis scientes illud postulatis suis maximum obfutrurum. Sed econtra sermonibus suis quasi obiter inseruerunt regem suum apud se omnino constituisse filiam Maximiliani in uxorem ducere. Simul et Henricum credere voluerunt regem suum totum in eo esse ut expeditionem in persona propria in Italiam, ad ius ad regnum Neapolitanum armis vindicandum, susciperet. Quae omnia eo spectabant ut Henricum ab omni suspicione abducerent de bello Britannico, nisi quatenus ad restinguendam flammam, quam in regnum proprium alias grassaturam merito formidaret, conduceret.

3. Rex, negotio cum concilio suo sanctiore communicato, legatis in hunc modum responsum dedit. Primum autem (quod legati fecerant) comitatem quandam verborum praemisit, inquiens se magna laetitia affectum quod regem oppida illa e manu Maximiliani recepisse ab illis didicisset. Deinde familiariter eis commemorabat particularia nonnulla de rebus suis, quamdiu in periculo fuisset, et de victoria postea secuta. Quod vero ad negotium Britanniae, rex paucis respondit. Regem Galliae et ducem Britanniae duos esse viros quibus ante omnes plurimum deberet. Quodque pro magno tibi ipsi infortunio duceret, si res ita inter eos procederent ut ei non liceret gratitudinem animi sui erga utrumque demonstrare. Quodque nulla alia sibi pateret via, tanquam principi Christiano et utriusque amico communi, qua fidem suam erga Deum et homines exsolveret, quam ut se pacis et concordiae inter eos intercessorem offeret. Eaque inita via, minime se dubitare quin regi eorum status et honor, minore cum periculo, minore etiam cum invidia, conservari possint quam bello. Neque ulli se impensae aut labori parsurum esse (imo se veluti in pregrinationem aliquam sacram paratum esse proficisci) ut tam pium assequeretur effectum. Ita autem sermonem clausit. Se in re tanti ponderis, quae sibi harebat

in medullis, animum suum per legatos proprius fusius declaraturum, quos omni mora seposita ad regem Galliae in eum finem missurus esset. Ita legati Galliae domum remissi sunt. Noluit autem rex de reunione Britanniae ad coronam Franciae quicquam intelligere videri, quemadmodum et legati nullam de ea mentionem fecissent, nisi quod rex verbo illo invidia aliquid de hac re subinnuisse visus est. Res autem ita se habuet. Rex neque iudicio tam imbecilli fuit neque negligenter informatus ut regis Galliae consilium de Britannia in ditionem suam redigenda eum fugeret. Sed primum (utcunque simulabat) a bello contra regem illum ineundo aversissimus fuit. Fama de eiusmodi bello ei grata erat, sed res ipsa minime. Ex altera enim cernebat se locupletiorum fore, ex altera pauperiorem. Etiam adhuc metuebat sibi a populo suo, quem idcirco armare nolebat. Veruntamen, ut princeps prudens et animosus, non in tantum a belli consiliis abhorrebat quin decretum ei esse bellum eligere potius quam ut Gallum sibi Britanniam subiicere permitteret, quod tam amplus et opulentus fuisset ducatus, et tam opportune situs ad Angliam infestandam, sive bello, sive impediendo commercium. Sed spes has fovebat rex, quod partim negligentia (quae Gallis vulgo imputari solet), partim viribus ducatus Britanniae propriis, quae parvae non erant, praecipue autem ob potentem factionem ducis Aurelianensis in regno Galliae (qui plurimis modis motus in Gallia intestinos suscitare possit ad regis Galliae consilia circa Britanniam discutienda), postremo autem ob potentiam Maximiliani, qui ei erat rivalis, res aut ex sese solvi aut ad pacem flecti posset. In quibus omnibus rex trutina non iusta res perpendebat, ut postea patuit. Misit igitur confestim rex legatum ad regem Galliae. Is erat Christophorus Urswicus capellanus suus, vir cuius fidem et prudentiam in multis obeundis negotiis perspexerat, eum potissimum eligens quod, cum ecclesiastica persona esset, eo magis ad legationem pacificatoriam idoneus videretur. eique etiam in mandatis dedit ut, si res Galliae tractatum pacis inire non abnueret, in Britanniam quoque ad ducem proficisceretur, tractatumque pacis utrinque ad maturitatem perduceret. Urswicus ad regem Galliae verba fecit quae cum regis Henrici ad legatos responso ut plurimum convenirent, instillando, sed molliter, nonnulla quae spectarent ad reconciliationem ducis Aurelianensis cum rege, et quaedam de concordia inter omnes partes sarcienda. At rex Galliae ex altera parte non sincere in hoc negotio versatus est, sed summo cum artificio et simulatione insigni ad eam metam collimans, ut tempus lucraretur auxiliaque Anglorum sub spe pacis retardaret donec Britanniam armis suis occupasset. Respondit igitur legato se prorsus in manu et potestate regis Henrici fore, eumque pacis arbitrum constiturum. Et facile ut legatus in Britanniam proficisceretur consensit, qui in hac re consensum suum declararet animumque ducis super hac re cognosceret, satis gnarus ducem Aurelianensem (cuius consilio res Britanniae omnino regebantur) secum reputantem nullis se conditionibus regi reconciliari posse, pacem prorsus disturbaturum. Itaque hoc modo sperabat se simul ambitionem suam apud omnes velaturum et existimationem iusti et moderati animi assecuturum, atque etiam gratiam apud regem Angliae summam initurum, utpote qui omnia eius arbitrio permisisset. Imo (callidissimo consilio usus) fore providebat ut, licet bellum actu prosequeretur, tamen regem Angliae in opinione persisturum, eum illud solum agere ut gladium in manu ostentaret quo contrariae partis pertinaciam ad pacem recipiendam inflecteret. Atque hoc modo rex Henricus nihil prosecutione belli commoveretur, sed fore ut tractatus pacis ad ultimum usque continuaretur donec ipse rem armis confecisset.

4. Quae cum rex Galliae recte admodum et prudenter aestimasset, omnia ex voto eius successerunt. Nam cum legatus Anglus ad aulam ducis Britaniae venisset, dux ipse vix sanae memoriae fuit, omniaque ducis Aurelianensis nutui parebant, qui legatum Urswicum mandata perferentem audivit, et quasi commotus et elato animo respondit ducem Britanniae, qui regi Henrico hospes olim fuisset, imo parentis loco, in tenera eius aetate et afflicto rerum statu, expectasse illo tempore ab Henrico (glorioso illo Anglorum rege) potius copias equitum et

peditum validas quam inanem de pace legationem. Quod si rex praeterita ducis merita oblivioni mandasset, sciebat tamen regem qua erat prudentia provide consulturum et solide reputaturum quantum eius et securitatis et famae, tam apud exteros quam apud populum suum, interesset non pati ut Britanni (veteres Angliae foederati) a Gallia absorberentur, utque tot portus commodi et oppida maritima munita imperio tam potentis regis vicini, et inimici tot per saecula inveterati, adiicerentur. Itaque humiliter se regem obsecrare, ut de hac re tanquam de re sua cogitaret. Atque hoc modo sermonem abrupit, et negavit se de ea re amplius tractaturum.

5. Urswicus primum ad regem Galliae rediit, atque ei quid in Britannia factum esset retulit. Qu i um res secundum expectationem suam cedere videret, occasionem arripuit dicendi legatum iam cernere potuisse id quod pro sua parte ipse partim praeviderat. Quando scilicet dux Britanniae in postate ducis Aurelianensis et suae factionis esset, nullm pacem sequi posse nisi ex tractatu mixto ex armis et argumentis. Itaque se alteram partem suscepturum, regem autem rogare ne alteram desereret. Se utcunque sibi constare, regique fideliter promittere se semper in regis potestate futurum ut eas leges subiret in negotio pacis quas rex Angliae praescriberet. Haec quemadmodum acta essent Urswicus regi retulit, ea tamen adhibita moderatione ac si tractatus pacis pro re desperata minime haberi deberet, sed tantum horam magis propitiam praestolaretur donec malleus incudem saepius percussisset atque Britannos et eorum sequaces emmolivisset. Ex quo factum est ut perpetuo inter reges Anglum et Gallum literae et nuncii volitarent, ab altero rege cupide sed candide, ab altero per simulationem super negotium pacis. Interea rex Gallus Britanniam cum magnis copiis invasit et urbem Nantiae arcta obsidione cinxit, atque, ut princeps non magni certe iudicii sed tamen qui simulationum artes in sinu patris optime perdidicerat, quo magis bello instabat eo magis tractatum pacis urgebat. Adeo ut durante Nantiae obsidione post multas retro citroque commeantes literas et nuncios, Gallus ad Henricum miserit Bernardum Daubemium, virum spectatum et eminentem, qui ab eo enixe peteret ut negotio pacis sub quacunque conditione finem imponeret.

6. Neque rex minus alacris et promptus fuit ad tractatum pacis instaurandum et accelerandum. Itaque tres legatos in Galliam misit, abbatem Abingdoniae, Richardum Tunstallum equitem auratum, et capellanum suum Urswicum quem prius miserat, mandans ut totis viribus in tractatum pacis strenue incumberent.

7. Circa hoc tempus baro de Woodilla (reginae avunculus), vir animosus et gloriae appetens, a rege petiit ut copias aliquas evocatorum secreto cogeret, atque absque commeatu aut fide publica in auxilium Britannorum duceret. Rex petitioni eius minime annuit (aut saltem ita credi voluit), eique pro imperio suo iniunxit ut nihil moveret, eo quod rex in iacturam honoris sui fieri putaret durante tractatu pacis auxilia summittere. Attamen baro iste (aut impetu effraeni, aut opinione temeraria regem clam ei rei favere quam tamen palam agnoscere refugiebat) secreto in Vectam insulam traiecit, quius erat praefectus, et copias electas ad numerum quadringentorum virorum coegit, et cum illis in Britanniam perrexit easque copiis ducis adiunxit. Cuius rei nuncii postquam in aulam Franciae allati sunt, ita nonnullos iuvenili sanguine ferventes veluti Furiis conciverunt ut legati Angli non sine periculo essent ne motu aliquo repentino violarentur. Verum rex Carolus, tum quod ius legatorum inviolatum servare volebat, tum conscius sibi quod in hoc negotio pacis ad regem Angliae collatus ipse simulationis palmam mereretur, severe edixit ne ulla fieret aut verbo aut facto in Anglos legatos, aut eorum comitatum et famulitium, contumelia. Statimque a rege Henrico nuncius advolvavit qui eum de baronis Woodvillae facto purgaret, eo principali usus argumento regem minime illius facti notitiam habuisse, quod copiae tam exiguae fuissent ut neque auctoritate publica aliqua emanasse eas verisimile esset, neque res Brittanicas quicquam promovere possent. Cui nuncio

etsi rex Galliae non prorsus fidem adhiberet, tamen cum serenitate quadam regi respondit sibique satisfactum esse de ea re significavit. Paulo post legati illi tres domum redierunt, quorum duo etiam in Britanniam ad res inspiciendas profecti fuerant, neque negotium ullo modo in melius provectum invenerunt. Post reditum suum regem de statu rereum plene informarunt, quamque longe rex Galliae a consiliis pacis abesset edocebant. Itaque videndum regi ut alia quapiam via insisteret et negotium pacis desereret. Neque tamen rex in universo hoc pacis negotio tractando credulitate mera peccaret (ut vulgo ei imputabatur), verum error eius ortum habuit non tam ex facilitate credendi, quam ex copiis alterius partis (quod ante innuimus) male mensuratis.

8. Ita enim rex cogitaverat. Primum de rebus Britannicis indicabat eas propter urbium et oppidorum minitorum et copiarum etiam vires haud celeriter accisas fore. Etenim consilia quae a rege Galliae eo tempore caelibe et sine liberis contra regni haredem agitata essent lenta admodum et enervia futura existimabat. Neque etiam fieri posse quin status Galliae motibus et turbis in ducis Aurelianensis favorem conquasseretur. Maximilianum etiam regem Romanorum ut principem bellicosum et magnae potentiae aestimabat, quem ad Britannorum auxilium propere accursurem minime dubitabat. Itaque, cum rem haud parvae morae futuram putaret, eius morae usuram et fructum ad se et res suas trahere destinabat. Primo autem hoc apud ordines parlamenti sibi emolumento futurum non dubitabat, quia satis sciebat eos in favorem rerum Britannicarum propensissimos larga manu pecunias collaturos. Quos quidem thesauros, ut fama elicere potuit, ita pax secuta eos in impensas bella erogari non permissura erat. Quoniam autem norat populum suum erga res Britanniae optime affectum, prorsus videri volebat quoad praeterita se potius Gallorum artibus deceptum, et veluti in soporem coniectum, quam ex motu proprio ad bellum minus alacram fuisse, cum sciret subditos suos rationum status quae ipsum merito retardare potuerunt minus capaces esse. Itaque at haec quae animo disposuerat nihil magis conducibile iudicabat quam ut tractatum pacis perpetuo continuaret, eum intermittendo aut renovando prout rerum progressus postularet. Neque oblitus erat lucrefacturum se sibi haud levem honorem, personam beati pacificatoris assumendo. Etiam illud non infimo loco ponebat, quod prospiciebat se posse nonnullum ex invidia quae in regem Galliae propter Britanniam occuptatum redundatura esset fructum capere in novis amicis et foederatis sibi adiungendis, veluti Ferdinando Hispaniarum rege, quocum semper etiam natura et moribus sympathiam quandam habebat, Maximiliano item, cuius res manifesto agebatur. Itaque in summa sibi pecunias, honorem, et decus, foederatos, et in fine pacem qualem optabat satis indulgenter promiserat. Verum istae cogitationes nimis subtiles erant quam ut fortunatae esse possent et successum in omnibus sortiri. Etenim res magnae fere magis rigidae et contumaces esse solent quam ut callidioribus consiliis fingi et affabre efformari possint. Rex etiam in duobus illis fundamentis iaciendis quae ei eo pro principalibus erant magnopere deceptus est. Etsi enim probabiliter iudicabat concilium Franciae magna cautione usurum ne regem in bellum contra haeredem regni proximum coniicerent, tamen oblitus fuerat Carolum a viris e concilio primariis minime regi, sed a quorundam virorum ignobiliorum consiliis pendere, qui illud maxime spectarent, sibique et honori et gratiae futurum putabant, si senatores fortes viderentur et animosa, licet perniciosa, consilia impellerent, qualia nemo e potentioribus aut prudentioribus dare aut auderet aut vellet. Quod vero ad Maximilianum attinet, maiore tum is existimatione agebat quam postea. Neque enim mores eius instabiles, et conatus ob indigentiam suam semper fere inutiles, adhuc noti erant.

9. Postquam cum legatis deliberasset, qui revera nihil novi ei retulerunt sed quae ipse prius secreto expectaverat (licet ab iis rem totam perdidicisse prae se ferret), parlamentum statim convocavit, et primo parlamenti die ordinibus simul ex more congregatis Britanniae caussam per

cancellarium suum Mortonum, Cantuariae archiepiscopum, proposuit, qui in hunc modum locutus est.

10. “Domini mei et magistri, rex supremis dominus noster mihi mandavit ut vobis caussas declararem quibus adductus fuit ut ordinum hunc conventum convocaret. Quas paucis perstringam, veniam a celsitudine sua et a vobis omnibus humiliter petens si hoc pro tenuitate mea, et non pro rei dignitate, praestiterim.

11. “Celsitudo sua primo omnium vobis notum facit quam alta mente reposuerit amorem et fidelitatem quam in ultimo conventu ei egregie exhibuistis in regali sua auctoritate stabilienda, hominibus partium suarum periculo eximendis, et hostibus ac proditoribus suis ulciscendis. Quibus plura a subditus erga regem suum in unica actione cumulari non potuerunt. Hoc in tam bonam partem a vobis accepit ut apud se decreverit communicare et deliberare cum subditis, a quibus tanta ei tributa sunt amoris et fidei pignora, de omnibus negotiis (quae quidem eius generis sint ut publicari debeant) tam domi quam foras.

12. “Duae igitur sunt caussae praesentis conventus. Una circa negotium magni momenti in partibus exteris, altera circa reipublicae administrationem domesticam.

13. “Rex Galliae (ut proculdubio audistis) bello ducem Britanniae hoc tempore acriter invadit. Exercitus eius iam Nantesiam oppugnat, et arcta obsidione premit, principalem scilicet (si minus caeremoniae et praeeminentia, at certe robore et opulentia) eius ducatus urbem. De spe eius coniectura recte capi potest quod difficillimam belli partem primo loco aggressus est. Huius belli caussam ipse rex Gallus optime novit. Praetexit receptos apud Britannos ducem Aurelianensem aliosque Galliae proceres (quos rex hostium suorum loco numerat) eisque auxilia subministrata. Alii aliter divinant. Utraque pars a rege nostro non semel per legatos suos auxilia petierunt, rex Gallus sane auxilia aut neutralitatem, dux Britannus auxilia simpliciter. Haec enim res suae postulant. Rex tanquam princeps Christianus et filius ecclesiae pius se medium interposuit, ut pax componeretur. Rex Gallus de tractatu annuit, at belli prosecutionem intermittere recusat. Britanni autem, qui pacem maxime optant, consiliis de pace minus auscultant. Non confidentia aliqua aut etiam contumacia, sed suspicione et diffidentia de regis Galli sincera intentione, cum videant bellum non refrigescere. Ita ut rex post tantam curam et diligentiam quantam unquam in ali re quavis insumpserat adhibitam, cum neque ex una parte bellum, neque ex altera parte suspiciones propter belli prosecutionem magis impressas, compescere posset, tractatui finem dedit, non poenitentia motus, sed plane desperatione. Itaque ex hac narratione statum quaestionis percipere postestis super qua rex a vobis consilium poscit, quae huc redit, utrum rex suscipere debeat bellum defensivum et auxiliare a parte Britannorum contra regem Gallum?

14. “Atque ut iudicium vestrum melius de hoc negotio informetur, iussit ut nonnulla apud vos proponerem de personis quae in hoc negotio intercedunt, nonnulla autem de negotii consequentiis quatenus in hoc regnum reflectere possint, nonnulla denique ex exmeplo eius in genere, neque tamen in alteram partem concludendo aut iudicium faciendo donec celsitudo sua fidele et politicum consilium vestrum de hac re intellexerit.

15. “Primo, quantum ad regem dominum nostrum (quo persona principalis est quam in hoc negotio intueri debetis), plane profitetur celsitudo sua se ex animo et constanter cupere ut in pace regnet. Sed simul ait se neque iactura honoris sui pacem empturum, neque conditiones pacis sub foenore periculorum accepturum, sed pro felici rerum suarum conversione habiturum, si Deo visum fuerit, intestinas seditiones quibus hactenus exercitus fuit cum bello externo honorabilo commutare.

16. “Quod vero attinet ad reliquas duas personas quas haec actio complectutur (regem nimirum Gallum et ducem Britanniae), celsitudo sua notum vobis facit eos esse principes quibus ex omnibus amicis suis et foederatis plurimum debet, cum alter manu sua protectrice a malitia tyranni eum conservasset, alter ei manum salutarem ad regnum suum obtinendum porrexisset. Ita ut affectus suus, quatenus ad naturalem personam suam, neutro inclinet. Atque si forte audieritis celsitudinem suam compulsam fuisse e Britannia in Galliam fugere metu proditionis, hanc rem nolle celsitudinem suam ullo modo duci Britanniae imputari, in beneficiourum ante collatorum obliterationem, quod rex plene se informaverit eam rem ad mercenarios quosdam ducis consiliarios tantum pertinere qui, cum dux ipse graviter aegrotaret, eiusmodi, duce prorsus inscio, agitarunt.

17. “Sed utcunque istae res, celsitudinem suam, si privatam personam tantum gereret devincere possent, satis tamen novit superiorem illam obligationem, quae se ad illa procuranda quae subditis suis praesidio et commodo esse possint obstringit, se itidem inferiore hoc obligationis genere exsolvere, nisi forte hoc sibi relinquat, ut si ad bellum celsutudo sua compulsa sit, illud sine acerbitate aut ambitione prosequatur.

18. “Quantum ad negotii huius consequentias quoad regni Angliae statum, eae tales esse possint quales fuerint regis Galli fines et intentiones. Quae si ulterius non tendant quam ut subditos suos in ordinem redigat, nihil ad nos. Quod si regi Gallo in animo sit (vel licet non fuerit, tamen si sponte secuturum sit) ut Britanniam in provinciae formam constituat et coronae Franciae eam reuniat, tum digna est res quae magna cum sollicitudine et anxio iudicio perpendatur, quantum scilicet haec innovatio Angliae intersit, tam propter insigne regni Francie augmentum (amplissima adiecta regione quae in oras maris nostri per tractum non parvum porrigitur) quam quod inde privetur haec natio et nudetur tam firmis et fidelibus foederatis quales Britones se semper praestiterunt. Tum enim fore ut regnum hoc nostrum, cum olim etiam in continente potens esset primum territorio, postea affinitatibus, Burgundia scilicet et Britannia (quarum principes foederati nostri tantum erant, sed tamen foederati ex huius regni consiliis pendentes), altera iam nuper disiecta partim in augumentum potentiae Gallorum, partim Austriacorum, cedat, altera iam prope sit ut in Galliae potentiam coalescat, atque regnum hoc intra aquas salsas cohibeatur, cinctum maritimis provinciis potentissimorum monarchum.

19. “Quantum ad exemplum quod inde promanare possit, illud (ut de consequentiis dictum est) ita se habet prout se habent regis Galli intentiones. Nam si Britanniam Gallia devoraverit, quemadmodum vulgi sermones (parati semper actionibus regum ambitionis notam inurere) divinant, dum vero res profecto esset exempli perniciosi, ut minor status a maiore opprimeretur. Ex hoc enim periculum imminere possit Scotiae ab Anglia, Lusitaniae ab Hispania, minoribus Italiae et Germaniae statibus a maioribus, imo etiam (si parva magnis componere liceat) perinde esset ac si aliquibus vobis minoris ordinis tuto vivere non liceret in vicinitate aliquorum ex his proceribus potentioribus. Huius autem exempli introductionem regi potissimum imputatam fore verisimile est, ut principi qui illud etiam cum bono reipublicae suae impedire maxime potuisset. Verum contra tam speciosus se offert ex regis Galli praetextus (at praetextus potentiae nunquam defuit) propter periculum regno suo imminens quod bellum hoc ex necessitate gerat, non ambitione, ut periculum ab exemplo nonnihil corrigat et mitiget. Siquidem periculum eius belli, quod solum in defensionem propriam suscipitur, nullum esse potest, quia penes quemlibet est illud pro libito devitare. Verum in hoc negotio universo rex se vestris gravibus et maturis consiliis permittit, in quibus acquisecere decrevit.”

20. Atque in hanc sententiam cancellarius locutus est quantum ad res Brittaniae. Rex enim ei mandarat ut tali orationis moderatione uteretur quae ordines ad Britanniae auxilium accenderet, regem autem aperta aliqua declaratione non obstringeret.

21. Cancellarius ad domestica orationem transtulit: “Quantum ad administrationem domesticam, rex mihi in mandatis dedit ut haec dicerem. Credere se nulli unquam regi (tam brevi regni spatio emenso) maiores et iustiores causas fuisse durarum contrariarum passionum, gaudii et doloris, quam sibi. Gaudii, ob immensos et manifestos Dei omnipotentis favores qui eum gladio regio cinxerat, eidemque gladio contra hostes suos universos semper adfuit, seque tot probis et fidelibus servis et subditis beavit qui nunquam destiterunt fidelibus consiliis, prompta obedientia, et animosa defensione eum prosequi; doloris, quod nondum Deo placuerit permittere ei ut gladium conderet (quod maxime expetebat, praeterquam in administratione iustitiae), sed quod toties compulsus sit ensem stringere ad proditorios et seditiosos subditos resecandos, quos (ut videtur) Deus reliquit (inter multos bonos aliquos malos) tanquam inter Israelitas Cananaeos, veluti spinas in lateribus suis, ad eos tentandos et probandos, etsi is semper fuerit rerum exitus (sit nomen Domini ob hoc benedictum) ut malitia eorum in caput proprium reciderit.

22. “Quamobrem rex ait se iam admonitum esse quod sanguis in acie offusus neutiquam sanguini in civitate parcere possit, neque gladius martialis sit satis validus ad regnum hoc in plena pace constituendem. Sed quod vera via huc tendat ut rebellionum semina et origines sub initiis eorum comprimantur, et ad hoc obtinendum leges bonae et salubres excogitentur, confirmentur, et acuantur contra vim omnem et illicitos hominum coetus eorumque confoederationes et combinationes omnes, per vestium scilicet distinctiones, tesseras, et alia huiusmodi factionis symbola, ut pax regni talibus statutis veluti cancellis ferreis solide muniatur et stabiliatur, omnisque violentia et in aula et in agris et in domibus privatibus reprimatur. Cuius rei curam, quae ad vosmetipsos tam prope pertinet, quamque temporis ratio summopere flagitat, celsitudo sua prudentiis vestris commendat.

23. “Quoniam vero regi cordi et curae est ut pax haec, in qua regnare et subditos suos tueri cupit, non tantum vobis folia producat sub quarum umbra secure recumbere possitis, verum etiam fructus vobis edat divitiarum et opulentiae, rogat vos celsitudo sua ut cogitationem suscipiatis de mercatura et commercio regulando, nec minus de manufacturis, regni promo vendis, unaque spurium illum et sterilem pecuniarum usum in foenus et illicita excambia iam erogari solitam, coerceatis, unde ad naturalem suum usum mercaturae et commercii legitimi et nobilis applicentur. Similiter, ut populo nostro copia fiat se in artibus mechanicis exercendi, quo modo regnum ex se et natibis suis mercibus subsistere possit, ut in otio non degant, atque thesaurus noster propter manufacturas forinsecas non exhauriatur. Quin et ulterius providere debetis ut quaecunque merces a partibus exteris in regnum introductae fuerint prorsus ad merces nativas nostras coemendas convertatur, unde sors regni non minuatur ex superimportatione mercium exterarum.

24.“"Postremo, quoniam regi certo persuasum est vos eum pauperem nolle, qui vos divites esse cupit, minime dubitat quin curae vobis futurum sit ut reditus sui, tam ex vectigalibus quam alias, conserventur et augeantur, atque insuper ut subsidia pecuniaria, si postulet occasio, alacriter conferatis. Eo magis, quod satis nostris regem frugi esse, atque pro dispensatore tantum se gerere in commodum regni, quodque eae pecuniae quae a vobis conferuntur sint tantum instar vaporum qui e terra in sublime attrahuntur et in nubes coeunt, quae rursus in terram imbres refundunt. Quin et probe scitis vicina vobis regna magis magisque amplificata, atque tempora ista variis motibus obnoxia, itaque minime convenire ut regem a pecuniis imparatum offendant.

Plura non habeo quae dicam. Optarem autem ut quae dicta sunt melius fuissent declarata. Illud vero prudentia et benevolentia vestra supplebit. Deus consiliis vestris aspiret.” Hanc orationem cancellarius habuit, non comptam certe, sed solidam et perspicuam.

25. Res difficilis non erat parlamentum ad istud Britanniae negotium disponere et afficere, tam propter aemulationem inter nationes Angliae et Galliae atque invidiam recentem quod regnum Galliae nuper incrementa acceperat, quam propter periculum quod Angliae imminere poterat si Galli tam amplam provinciam maritimam acquirerent, ut supra diximus. Commove`1atur etiam parlamentum oppressionis intuitu. Etsi enim quae afferebat rex Gallus essent satis probabilia, tamen apud multitudinem impares semper sunt congressus argumentorum et suspicionum. Itaque consilium regi dederunt ut caussam Britanniae strenue amplecteretur et auxilia celeriter mitteret, magnaque alacritate regi amplum pecuniae subsidiariae modum concesserunt horum auxiliorum contemplatione. Verum rex, tum ut decorum servaret erga regem Gallum, cui se devinctum profitebatur, tum quod revera belli potius ostentandi quam gerendi erat cupidus, iterum solennes legatos ad regem Gallum misit, qui ei intimarent decretum ordinum et verbis dulcissimis intercessionem suam prius factam renovarent: ut scilicet rex Gallus a bello Britannico desisteret, aut si necessario bellum habendum esset, in bonam partem acciperet si populi sui precibus motus (qui caussae Britannorum tanquam veterum amicorum et foederatorum suorum impense favebant) suppetias eis mitteret, protestando nihilominus se, quo leges amicitiae et foederum cum Gallia religiose servaret, copiis suis imperare in animo habere ut Britannis quidem succurrerent, ad Gallos autem bellum minime extenderent, nisi quatenus ad possessionem Britanniae tuendam. Verum antequam ista speciosa legatio advenisset, ducis Britanniae res haud leviter perculsae sunt et manifesto declinare coeperunt. Nam prope oppidum Sancti Albani in Britannia praelium commissum fuerat in quo Britanni profligati sunt, duxque Aurelianensis et princeps Aurasionsis capti, caesis ex copiis Britannorum sex millibus, atqud inter eos domino de Woodvilla et cohorte eius prope universa dum fortissime dimicarent. Ex parte autem regis Galli mille et ducenti ceciderunt cum duce suo Iacobo Galleotto viro in rebus bellicis spectato.

26. Postquam nova de hoc praelio in Anglia audita essent, expergefactus est rex, qui nullum iam subterfugium habebat sub quo tractatum pacis honeste continuare posset. Iam enim plane tanquam oculis cernebat Britanniam rapide perditam iri, prorus contra spes. Cum autem conscius sibi esset se tam apud populum suum quam apud exteros magnam sustinere invidiam, imo et infamiam, propter priores moras, statim auxilia quanta potuit cum celeritate in Britanniam misit. Quod fecit sub ductu Roberti domini Brooki ad numerum octo milium virorum lectorum et bene armatorum, qui propitio usi vento intra paucas horas Britanniam tenuerunt et se copiarum ducis reliquiis adiunxerunt, statimque perrexerunt ad hostes atque prope eos castrametati sunt. Galli possessione victoriae sobrie utentes atque animos et alacritatem Anglorum probe cognoscentes, praesertim sub initiis militandi, se intra vallum continuerunt, castris optime munitis, certi manum non conserere. Sed interim, ut copias Anglas sursum deorsum iactarent et defatigarent, eas levis armaturae equitibus adoriebantur et vexabant, in quibus certaminibus tamen plerunque detrimenta acceperunt, potissimum per sagittarios Anglorum.

27. Verum hoc rerum statu Franciscus dux Britaniae obiit. Quod quidem accidens rex facile praevidere potuerat, et debuerat certe hoc ipsum supponere, et huic eventui consilia sua aptare, nisi quod honoris contemplatio propter nova de praelio facta allata, quae regem ad aliquid propere exequendum extimulavit, belli rationes pervertisset.

28. Post ducis obitum primarii Britanniae viri, partim empti, partim factionibus imbuti, omnia permiscuerunt. Adeo ut Angli, nec caput nec corpus reperientes quibus se adiungerent, atque

non minus a sociis quam ab hostibus sibi metuentes, hyeme iam ingruente, domum post quinque menses ab eorum traiectu redierint. Atque hoc modo praelium Sancti Albani, mors ducis Francisci, et auxiliorum Anglorum recessus Britanniam tandem perdiderunt. Quam rem alii ut iudicii regis maculam, alii ut temporum eius infortuniam acceperunt.

29. Sed utcunque fructus parlamenti horarii circa res Britannicas male cesserant, nihilominus fructus illi durabiles et parlamentorum proprii (bonae scilicet et salubres leges) prospere se habuerunt, atque in hunc diem permanent. Nam ex monitis cancellarii eo parlamento leges nonnullae egregiae circa ea quae rex proposuerat latae fuerunt.

30. Primo, auctoritas camerae stellatae, quae antea legi regni communi tantum nitebatur in aliquibus casibus, robore statuti suffulta est. Curiamautem ista ex maxime prudentibus et generosis huius regni institutis censeri possit. Nam in distributione tribunalium regni (excepta curia suprema parlamenti) in qua curia banci regis criminibus quae contra coronam committuntur, curia banci communis litibus civilibus, curia scaccarii caussis quae ad reditus et proventus regis spectant, et curia cancellariae caussis quae mitigationem rigoris iuris, ex arbitrio boni viri, ad exemplum iuris praetorii merentur, politice admodum assignatae sunt, semper tamen reservata est magna et praeeminens iurisdictio consilio sanctiori regis in caussis quae vel exemplo vel consequentia regni statum publicum oppugnare et convellere possent. Quae si criminalia fuerint, consueuerunt consiliarii in camera (quae vocatur) stellata, sin civiles, in camera vel aula (quam vocant) alba convenire. At quemadmodum cancellaria ius praetorium ita camera stellata ius censorium (demptis tamen rebus capitalibus) imitatur. Ista autem curia camerae stellatae ex bonis composita est elementis. Ex quatuor enim generibus personarum commista est, consiliariis regis, proceribus, praelatii, et iudicibus aliarum curiarum principalibus. Etiam quatuor caussarum genera praecipue tractat, vim illatam, fraudes, crimina varia stellationatus, et inchoamenta sive actus medios qui vergunt ad crimina capitalia aut alias atrocia, licet nunquam actualiter commissa et perpetrata fuerint. Sed quod praecipue in hoc statuto rex volebat erat suppressio turbarum illictarum una cum caussis earum praecipuis, hoc est multitudinis combinationibus et potentium patrociniis.

31. Ab universali regni pace, descendit regis cura ad pacem aulae et famulatii ipsius regis, et securitatem consiliariorum suorum ac magistratuum eminentium. Verum hoc statutum miri cuiusdam erat temperamenti. Nam in hanc sententiam perscriptum est, ut si quis ex regio famulitio (qui tamen infra gradum baronis sit) in vitam alicuius consiliarii regis aut baronis regni coniurasset, factum est crimen, licet res peracta non fuerit, capitale. Ista lex a cancellarii suspicionibus fluxisse existimata est, qui cum vir austerus et imperiosus esset, atque in aula regia inimicos nonnullos sibi infensissimos degere cognosceret, suae securitati prospexit invidiam suam generali legis ordinatione obruens, praesidium nempe hoc cum omnibus consiliariis et nobilibus communicando. Neque tamen ausus est legem ulterius extendere quam ad famulitium conscriptum ipsius regis, ne minori nobiitati et plebi regni nimis dura res videretur. Quae merito credere possent libertatem suam antiquam et clementiam legum Anglicarum sensim invadi, si voluntas mera, alias quam in criminibus laesae maiestatis, pro facto reputaretur. Attamen caussa quae in statuto ipso inserta est (nimirum quod qui in vitam consiliariorum conspirat, merito censeri possit oblique et mediate ipsius regis mortem moliri) aeque omnibus subditis ac aulicis communis est. Verum haec legis angustia ad id quo cancellarius tenderat satis erat. Sed tamen vitam eo usque produxit ut ei etiam lege generali opus fuisset, cum non minus populo quam aulae regiae postea odio fuerit.

32. A pace aulae et familiae regiae, rursus cura regis descendit ad pacem familiarum privatarum. Lata est enim lex iusta et moralis per quam asportatio foeminarum per vim vontra voluntatem

suam (exceptis pupillis femellis et ancillis) capitalis facta est, parlamento prudenter et merito censente crimen abripiendi foeminas per vim in possessionem extraneorum (licet postea per illecebras aut austutias concilietur earum assensus) nihil aliud esse quam raptum in longum productum, quia prima vis reliqua traxisse praesumitur.

33. Sancita est alia quoque lex ad pacem subditorum in genere, et caedium et homicidiorum repressionem, atque in emendationem legum antiquarum. Ea fuit, ut cum per legem communem prosecutio homicidiorum in nomine regis annum et diem expectaret, quod spatium uxori aut haeredi occisi datum est ut nomine proprio accusationem peragerent, cumque experentia monstraret quod pars aggravata saepius pretio aut variis modis inducta, aut lite ipsa defatigata, accusationem desereret, atque eo temporis tractu res quasi in oblivionem transieret, et hoc modo prosecutio in nomine regis (quae semper flagrante crimine vivacior est) neglecta esset, ordinatum fuit prudentissime ut prosecutio in nomine regis etiam intra annum et diem admitti possit absque praeiudicio tamen prosecutionis in nomine partis laesae.

34. Tum quoque rex coepit, non minus prudenter quam iuste, cleri privilegia nonnihil amputare, facta ordinatione ut clerici capitalis criminis convicti candente ferro in manu signarentur, tum ut aliquo corporali supplicio afficerentur quam ut ignominiae notam secum ferrent. Verum huius salubris legis gratia rex postea Perkini edicto laceratus est tanquam privilegiorum sanctae ecclesiae immanis et execrabilis violator.

35. Etiam alia lex lata fuit paci regni consulens, qua puniebantur officiarii et firmarii regis amissione officiorum et firmarum suarum, si familitiis nobilium aut aliorum, nisi domestici essent, se aggregarent aut illicitis coetibus participarent.

36. Atque has leges ad vim et turbas reprimendas ordinatae sunt quibus tempora illa maxime indigebant. Et adeo prudenter constitutae sunt ut in hunc usque diem, temporis ipsius suffragiis confirmatae, durent.

37. Latae sunt etiam leges bonae et politicae contra foenus, quod est usus pecuniae spurius, et contra illicita excambia et contractus fictos, qui sunt item instar foenoris spurii. Aliae etiam pro securitate vectigalium regis atque conversione pecuniarum ex mercibus externis provenientum in merces regni nativas, una cum aliis minoribus momenti legibus.

IV.

ERUM quamvis leges in iis comitiis latae bonum et salubrem ediderint fructum, subsidium tamen pecuniarum iisdem comitiis concessum fructum exhibuit acerbum. Sane universa messis in fine in horrea regis coacta est, sed post procellum grandem. Cum enim deputati coeperunt taxare subsidium in comitatu Eboracensi et episcopatu Dunelmensi, populus ex improviso in seditionem erupit, aperte loquens se hisce annis proximis innumeras miserias perpessos esse, quare nec posse se nec velle subsidium conferre. Neque tamen proculdubio haec contumacia ex indigentia mera illius populi manavit, sed etiam ex inveterato studio partium quod illis regionibus penitus insederat, ubi memoria Richardi Tertii adhuc in tanto vigore erat ut tanquam faeces quaedam acres in animis hominum, veluti in fundo vasis, subsiderent, quae, si vas paululum agitaretur, in sursum ascendebant. Accedebat etiam (ut credere par est) instigatio alicuius malevoli et rebus praesentibus infensi, ex iis qui apud eum populum maxime erant gratiosi. Hoc accidente tam inopinato deputati fere attoniti rem ad comitem Northumbirae detulerunt, qui vir erat auctoritate primarius in iis partibus. Ille statim ad regem literas misit, aperte significans quale incendium obortum esset in populo, simulque petens ut rex quid fieri vellet mandaret. Rex responsum dedit peremptorium se nec obolum quidem remittere velle ex

summa quae in comitiis concessa fuerat, tum quia exemplum eius alias provincias animare possit ad similem mitigationem poscendam, tum praecipue quia nunquam esset passurus ut vulgus ignobile ordinum munificentiam frustraretur, in quorum consensu etiam plebis ipsius vota concluderentur. His literis a rege acceptis, comes principales illius comitatus iusticiarios et liberos tenentes convocavit, et eos allocutus verbis aeque imperiosis ac rex scripserat (quibus nihil opus

fuit, nisi quod negotium asperum infeliciter in virum etiam asperum inciderat) non solum animos eorum irritavit, sed suspicionem iniecet ex acerbitate verborum eius, quae tanquam regis ipsius verba retulerat, ipsum comitem aut auctorem fuisse aut suasorem principalem eius consilii. Quo factum est ut turba vilis coetus miscuerit, et insultum in comitem ipsum faciens eum cum compluribus ex servis suis trucidaverit. Neque hic destituerunt seditiosi illi, sed Ioannem Egremondum equitem auratum, virum turbidum et factiosum (quique diu ante regi infensus erat) in ducem suum cooptarunt. Atque animati et extimulati a quodam ex infima plebe vocato Ioanne Chamberio tanquam face seditionibus, qui apud vulgus multum poterat, in aptertam rebellionem eruperunt. Quin et frementes disertis verbis dixerunt se contra regem Henricum ituros, et cum eo pro libertate suo pugnaturos.

2. Postquam rex certior factus est de nova hac insurrectione (similibus enim motibus, tanquam febre anniversaria, quotannis corripi solebat), suo more parum aut nihil commotus Thomam comitem Surriae (quem paulo ante non solum e turri liberaverat eique praterita omnia condonaverat, verum etiam in gratiam suam specialem receperat) cum exercitu satis valido contra rebelles misit. Qui cum copiis eorum conflixit, eosque acie vicit, et Ioannaem Camberium antesignanum eorum vivum cepit. Ioannes vero Egremondus fuga se eripuit et in Flandriam transfretavit ad Margaretam Burgundiae, cuius palatium asylum et receptaculum fuit proditorum omnium qui regem infestabant. Ioannes Camberius Eboraci supplicio affectus est magna pompa. Suspensus est enim in patibulo praealto extructo in medio furcarum quadratarum tanquam proditor transcendens, atque magnus numerus ex complicibus suis super trabem patibuli inferiorem circa eum itidem suspensus. Caeteris autem generaliter venia facta est. Neque rex consuetudinem suam interrupit ut vel primus vel inter primos esset in omnibus bellicis suis expeditionibus, iuxta id quod familiariter dicere solebat cum de rebellibus quid nunciatum esset, se nihil amplus cupere quam ut eos aspiceret. Nam statim, postquam comitem Surriae in eos misisset, ipse subsecutus est, et licet nuncium de victoria accepisset in via, tamen usque ad Eboracum perrexit ut eas regiones componeret et pacaret. Postea vero Londinum reversus est, comitem Surriae locumtenentem suum in partibus relinquens, et Richardum Tunstallum militem auratum principalem suum commissarium constituens ad subsidium levandum, cuius ne dodrantem quidem remisit.

3. Eodem autem tempore quo rex servum tam bonum quam fuit comes Northumbriae amiserat, etiam amicum et affinem fidelem, Iacobum Tertium Scotiae regem, similiter amisit, qui miserabili farto functus est. Iste enim princeps infelix post diuturna tam procerum suorum quam magnae partis populi odia, quae subinde in seditiones et crebras aulae mutationes eruperant, tandem ab iis oppressus est. Siquidem arma contra eum sumperunt et Iacobi principis filii sui personam ex improviso intra potestatem suam redegerunt, partim vi, partim minis, interminantes se aliter regnum in manus regis Angliae tradituros. Eo autem consilio hoc moliebantur ut rebellionem suam obvelerant, sicque princeps titulare et pictum quoddam caput rebellionis fieret. Unde rex Scotiae (se viribus minime parem cogitans) a rege Henrico, etiam a papa et rege Gallo, poposcit ut inter se et subditos suos componerent. Reges, prout petiit, mediationem suam, modo honorifico et qui reges magnos deceret, interposuerunt, non tantum

postulando et suadendo, verum etiam postulando et minando, rebellibus denunciantes se communem regum caussam agi censere; si subditi permittantur leges regibus suis imponere, seque in ultionem eiusmodi sceleris prorsus ituros. At rebelles, qui iam ante obedentiae iugum maius excusserant, facile modestiae vinculum minus abiecerunt et, furore metum superante, responderunt inanem esse de pace mentionem nisi rex se imperio abdicaret. Quocira (tractatu pacis abrupto) ad arma ventum est, praeliumque ad Bannochiae rivulum iuxta Sterliniam commissum est. Quo praelio rex iracundia et indignatione, licet iusta, exaestuans, pugnam temere iniens, et manum praecipitanter conserens antequam universae eius copiae convenissent, interfectus est (nihil obstante expresso et praeciso mandato principis filii sui, qui hoc interdixerat) dum ad molendinum quoddam fugisset in campo ubi pugnatum est situm.

4. Quatenus vero ad legationem papae, quae per Adrianum de Castello Italum missa est (quaeque illis temporibus magis forsitan futura fuisset efficax), sero illa advenit, si legatio ipsa spectatur, sed satis in tempore pro commodo legati. Nam cum per Angliam Scotiam peteret, et honorifice admodum a rege Henrico exceptus esset (qui perpetuo se erga sedem Romanam officiosum praebuit), regis favorem maiorem in modum assecutus est, simulque magnam cum Mortono cancellario familiaritatem contraxit. Adeo ut rex moribus eius delectatus, et eum rebus suis utilem fore credens, eundem ad episcopatum Herefordiensem promoverit, et postea ad episcopatum Bathoniensen, eiusque opera usus sit in compluribus negotiis quae ad curiam Romanam pertinebant. Certe vir magnus fuit Adrianus, et multa eruditione, prudentia, et in rebus civilibus dexteritate praeditus. Et non diu post in honorem cardinalis evectus largum regi tributum ob beneficia sua rependit, regem magno cum iudicio et diligentia de rebus Italiae subinde per literas informans. Nihilominus sub finem vitae suae particeps fuit coniurationis quam cardinalis Alphonsus Petruccius et alii quidam cardinales in vitam Leonis pontificis inierunt. Atque hoc eius crimen, per se atrox valde, aggravatum est propter causam, quae eum impulerat, quae malitia sane aut odio minime nitebatur, sed ambitione foeda adipiscendi papatum. Atque in hoc impietatis excessu non defuit tamen levitatis et vanitatis mixtura quaedam. Nam (ut apud omnes increbuerat) ad papatum expectandum fatali quodam ludibrio inductus est, scilicet praedictione harioli quiusdam quae talis fuit, successurum Leoni, cuius nomen esset Hadrianus, senem, humili loco natum, sed doctrina et prudentia eminentem. Quo charactere et schemate se describi putavit, etsi hoc vaticinium impletum postea fuerit in Adriano Belga (filio cervisiarii ex eadem Belgia, cardinale de Tortosa et Caroli Quinti praeceptore,) qui postea, mortuo Leone, nomine proprio non mutato Adrianus Sextus vocatus est.

5. Verum ista anno sequente, quinto scilicet regis, contigerunt. Sed in fine anni quarti rex iterum ordinum conventus egit, non (ut videtur) ob aliquam occasionem tum emergentem, sed praecipitatis et abruptis comitiis praecedentibus propter apparatus belli Brittanici rex cogitavit se non satis ampliter subditos suos legibus bonis hactenus remunerasse, quae semper ei fuerunt pro retributione erga subditos propter pecunias ab ipsis collatis. Cum alienationis subiectorum ex iis quae in borealibus partibus gesta erant memor esset, visum est ei eo magis subditos suos solatii reficere. Sane tempora eius in bonis legibus condendis excelluerunt. Ita ut merito censeri possit inter reges Angliae post Edwardum Primum legislator optimus. Leges enim eius (si quis attentius eas introspiciat) ex prudentia profunda ortas inveniet, neque vulgaris esse naturae, non occasione aliqua praesente stimulante latas, sed vere ex providentia futuri, ut status eius regni indies fieret magis florens et beatus, ex more legislatorum temporibus antiquis et heroicis.

6. Primo igitur legem tulit quae cum temporibus et actis suis optime conveniebat. Quemadmodum enim ipse in persona sua et nuptiis finalem introduxerat concordiam in lite illa magna quae de titulo coronae tam diu pependerat, ita et hac lege (de qua loquimur) similem

pacem et tranquillitatem circa privatas subditorum terras et possessiones stabilivit. Ordinatum est enim ut fines quos vocant (quod genus est transactionis cuiusdem solennis) revera finales essent ad iura non partium tantum, sed aliorum omnium, extinguenda. Ita tamen ut post fines huiusmodi levatos et solenniter proclamatos, haberet subditus spatium quinque annorum post titulum suum devolutum ad ius suum recuperandum aut saltem vindicandum. Quod si peraetermisisset, iure suo in perpetuum excluderetur, cum exceptionibus tamen nonnulllis, aetate minorum, nuptarum, et similium personarum iuris sui persequendi incapacium. Hoc statum aliud regni statutum antiquum tantum restituit, quod et ipsum latum fuerat iuxta tenorem legis communis. Mutatio legis intervenit per statutum quoddam vulgariter dictum de non clameo factum tempore Edwardii Tertii. Atque ista lex de elevandis instar prognostici cuiusdam erat boni de pace illa, quae in hunc usque diem a temporibus eius ut plurimum secuta est. Statuta enim de non clameis belli temporibus conveniunt, cum animi hominum inquietantur ita ut rebus suis domesticis prospicere nequeant. Statuta vero quae possessionibus favent temporibus pacis maxime sunt accommodata, ut lites et querelae extinguantur, quae pacis sunt fructus perniciosi.

7. Aliud statutum latum est prudentiae et in rebus politicis peritiae singularis, incrementum populi regni manifesto et (si quis acutius inspexerit) militiam etiam et vires bellicas promovens. Coeperunt eo tempore, magis quam retro solitum, fieri septa et clausurae in agris, ex quo terra arabilis (quae sine populo et familiis coli non poterat) versa est in pascua, quae armentariorum paucorum opera tantum indigebant. Etiam firmae et tenementa ad terminum vitae annorum et voluntatem domini (in quibus coloni complures habitabant) versa sunt in dominicum. Hoc infrequentiam et diminutionem peperit populi, et (per consequentiam) oppidorum, ecclesiarum, decimarum, et similium. Probe etiam noverat rex, neque ullo modo oblitus erat sequi etiam ex hoc diminutionem subsidiorum et census. Quanto enim maior numerus fuerit generosorum, tanto semper subsidiorum summae decrescunt magis. In qua remedenda, prudentia regis et parlamenti enituat. Clausuras agrorum prohibere noluerunt . Hoc enim fuisset soli culturam fructuosiorem, atque inde secuturam patrimonii regni meliorationem, prohibere. Neque etiam arationes hominibus iussu legis imponere consultum putarunt. Hoc enim fuisset cum natura ipsa et rebus pugnare. Sed tale temperamentum adhibuerunt, ut clausuras tantum et pascua quae depopulationem liquido invehebant tollerent, neque tamen expresse aut interdicto aliquo imperioso, sed solummodo per consequentiam. Ordinatio fuit talis, ut omnes domus agricolationis quibus fuerit annexa viginti iugera terrae aut amplius in perpetuum sustentarentur et conservarentur absque decasu, una cum portione terrae competente quae a domibus illis nullo modo separari posset, ut et per statutum aliod quoddam successoris sui tempore factum fusius declaratum fuit. Neque tamen, si quis deliquisset, sancitum erat ut populari actioni subiiceretur, sed ut terra ipsa in manus regis aut domini caperetur quoad dimidium proficuorum donec domus ac terrae reparatae forent et restitutae. Hoc modo aedificia sustentata necessario habitatorem traxerunt, et portio terrae iisdem annexa necessario etiam poscebat ut incola is non esset mendicus aut tuguriaster, sed ex paulo opulentioribus qui familiam alere et aratrum in opere ponere posset. Hoc populi numerum miris modis augebat, quin et potentiae regni militaris intererat, ut scilicet firmae et tenementa certum terrae dimensum sortirentur, quod virum non infimae conditionis citra penuriam sustentaret. Eademque res quodammodo magnam partem fundi regni agricolis et mediae sortis hominինibus mancipabat et perpetuabat: mediae (intelligimus) conditionis inter generosos et operarios rusticos. Iam quantum haec res militarem regni potentiam (ut occaepimus dicere) promovere liquet tum ex militaris diciplinae principii, tum ex aliarum nationum exemplis. Etenim opinione fere generali virorum maximi circa res bellicas iudicii (etsi pauci quidam aliter senserint, quum revera casuum distinctionem haec

quaestio subire possit) robur praecipuum exercitus alicuius in peditatu maxime consistit. Pedites autem ut fortes et bellicosi evadant, opus est ut in conditione aliqua non servili aut inopi, sed libera et copiosa, degant. Itaque si quod regnum aut status in nobiles et generosos potissimum excrescant, agricolae autem aratores loco tantum et conditione operariorum illis inserviant, aut forte tuguriastri meri existant (quo pro mendicis tecto coopertis tantum haberi possint), equitatu certe pollere possit, sed peditatu minime, tanquam sylvae caeduae, quae si arboribus grandioribus abundent, dumos et vepres progignent, ligna autem puriora non educent. Atque hoc cernere est in Gallia, Italia, et aliis nonnullis Europae partibus, ubi populus universus vel ex nobilibus vel ex rusticis vilioribus componitur (de populo in agris degente loquor, non in urbibus), mediocris autem sortis populus fere deficit, quo fit ut copiis pedestribus parum polleant. Adeo ut ad peditatum suum constituendum et roborandum mercenarias cohortes Helvetiorum aut Germanorum adhibere fere consueverint. Unde etiam fit ut nationes illae populum quidem numerosum, milites autem paucos edant. Rex autem videbat, ex contraria parte, Anglos suos, quamvis territorio multo angustiores, tamen militibus et copiis nativis prae illis (quas diximus) nationibus longe magis abundare. Hoc consilio atque instituto rex Hydrae dentes occulto serebat, ex quibus (iuxta fabulas poetarum) milites armati exurgerent in regni sui praesidium et amplificationem.

8. Iisdem etiam comitiis rex (curam adhibens ut regni potentia non minus mari quam terra augeretur) in classis sui adornationem et incrementum ordinavit ut vina et glastum ex partibus Gasconiae et Languedociae allatae non nisi navibus Anglicis importarentur, inflectens paulatim politiam regni Angliae ab intuitu ubertatis et vilitatis rerum venalium ad intuitum potentiae militaris. Antiqua enim statuta fere omnia mercatores exteros invitant ut merces omnigenas in regnum Angliae importent, pro fine habentia vilitatem et copiam earundem mercium, neutiquam respicientia ad rationes politicas circa regni potentiam navalem.

9. Tulit enim legem illis comitiis rex et monitoriam et minatoriam erga iusticiarios pacis, ut munus suum diligenter exequerentur, delationes contra eos auctoritate sua regia invitans, et neglectus eorum primo sociis suis iusticiariis committens, postea iusticiariis assisarum, postremo cancellario, mandando simul ut edictum (quod in eam sententiam promulgarat) quotannis quater publicis sessionibus legeretur, ne forte iusticiarii obdormiscerent. Hoc modo fore putabat ut leges suae poenales executioni demanderentur, utque inde vel obedientiae vel mulctarum fructum perciperet. In qua re versus finem vitae suae declinavit nimis in partem sinistram. Hunc ad finem etiam cohibuit pragmaticam quandam nuper ortam, qua informationes verae super legibus poenalibus exhibitae informationibus aliis illusoriis suffocabantur, exhibitis scilicet per quosdam quos delinquentes ipsi subornarunt, ut ad libitum eorum fieriet litis vel prosecutio vel desertio, atque hoc modo veras prosecutiones (scilicet ne duplex foret vexatio) regerebant.

10. Legem etiam tulit de re monetaria reformanda, et nummorum externorum (eorum scilicet qui edicto regio essent in usum regni recepti) adulteratione punienda, utque in pecuniis persolvendis nulla fieret solutio in auro quibuscunque mercatoribus alienigenis, ut hoc modo thesaurus regni intra Angliam melius asservaretur, quandoquidem aurum eius generis metallum sit quod facillime et in occulto transportari possit.

11. Statutum etiam fecit de re pannaria et lanis intra regnum conservandis. Neque hoc tantum, sed de preciis etiam pannorum limitandis et moderandis, pretio uno pannis tenuioris filo, alio crassioris imposito. Quod eo libentius refero, tum quia rarum sit pretia per statutum aliquod imponere, praesertim mercibus regni nativis, tum propter huius legis prudens temperamentum, quod pretia praecise pannorum diversi generis non praescriberet, sed sanciret tantum ne

pretium a statuto limitatum pannarii excederent, ut liberum esset pannario pannos suos ita conficere et accomodare ut iacturam nulluam in eis faceret.

12. Fuerunt et alia statuta his comitiis ordinata, sed haec praecipue. Hic vero petendum videtur ab iis in quorum manus hoc opus nostrum inciderit, ut in bonam partem accipiant quod tam diu in legibus quae huius regis tempore latae sunt commemorandis immoremur. Cuius rei has caussas habemus. Primo, quoniam virtus illa praecellens et meritum proprium in hoc rege fuit (cuius memoriae honorem deferimus) ut optimus legislator esset; dein quod cum vitae nostrae genere et instituto coniunctum sit; praecipuo vero quod (nostro quidem iudicio) hoc ipsum optimis historiae scriptoribus desit, quod scilicet non satis crebro summarie referant leges maxime memorabiles, quae temporibus de quibus scripserint perlatae sunt, cum sint leges revera acta pacis principalia. Etsi enim in voluminibus legum ipsarum maxima ex parte reperiri soleant, neutiquam tamen hoc tam bene informat iudicium regum et consiliariorum, et virorum civilium, quam si videant eas descriptas et veluti depictas in tabulis temporum.

13. Circa idem tempus rex quater mille libras a civitate Londini mutuo sumpsit. Quae summa priori quam crediderunt dupla erat, et fuit debite et praecise ad diem praefixum repensa, quemadmodum etiam prior summa fuerat, rege praeoptante semper potius mutuari citius quam egebat, quam solvere tardius quam debebat, id quod ei fidem admodum conciliavit.

14. Neque obiecerat adhuc rex curam aut spem de rebus Britannaicis, verum occasiones consilio et arte vincere annisus est (quamvis arma sua infelicter cesserant), atque regem Gallum, licet victoria ipsa non potuisset, tamen victoriae fructu privare. Summa regis consilii fuit Maximilianum regem, ut in nuptiis Annae Britannae haeredis ambiendis persisteret, extimulare, atque ad earum consummationem adiuvare. Verum res Maximiliani eo tempore in magna perturbatione et combustione fuerunt propter rebellione, subditorum suorum in Flandria. Nam populi Gandavi praesertim et Brugarum (praesente ipso Maximiliano) arma subito ceperant et nonnullos ex officiariis eius principalibus interfecerant, eique ipsi custodiam circumdederant usque quo et ipsum et aliquos ex consiliariis suis iureiurando obstrinxisset ut veniam omnium anteactorum concederet, neque ea in posterum quaestioni subiicere aut vindicare vellet. Attamen Fredericus imperator, Maximiliani pater, permittere noluit ut contumelia haec et indignitas filio suo illata maneret impunita, sed acriter bellum Flandris intulit. Sed dominus Ravenstonnus, vir magnae apud Maximilianum auctoritatis, qui et ipse iuramentum abolitionis simul cum domino suo sumpserat, sed revera privata motus ambitione (atque, uti credebatur, incitatus et corruptus a Gallis) imperatorem et Maximilianum dominum suum deseruit, seque partibus populi ducem et caput praebuit, oppidaque Hyprarum et Slusiae cum castellis occupavit, statimque ad dominum Cardesium, Picardiae sub rege Gallo praesidem, misit ad auxilia ab eo petenda, atque insuper postulans ut ipse Cordesius regis sui nomine unitorum oppidorum protector esse et armis reliqua subigere vellet. Dominus Cordesius ad occasionem arripiendam paratus erat (quam partim ipsemet instruxerat), et continuo auxilia summisit ampliora quam, si res ex improviso gesta fuisset, tanta festinatione cogere potuisset, praefectis copiarum mandans ut oppida inter Galliam et Brugas caperent. Copiae Gallorum oppidum parvum vocatum Diximeum obsiderunt, ubi Belgircarum copiarum pars se cum eo coniunxerat. Dum illa obsidio duraret, rex Angliae sub praetextu praesidii finium suorum iuxta Caletum, sed revera minime volens ut Maximilianus contemptui exponeretur et propterea matrimonio Britanniae decideret, baronem Morleium cum mille militibus ad dominus Daubeneium Caleti praefectum misit cum mandatis secretis ut Maximiliano auxiliarentur et obsidione Diximeum eximerent. Daubeneius (sparsis vocibus haec omnia ad securitatem finium Anglicorum fieri) ex militibus praesidiariis Caleti, Hammesiae, et Guinesiae, alios mille eduxit, ita ut cum recentibus auxiliis coniuncti

duorum ad minimum millium numerum explerent. Quae copiae una cum aliis nonnullis Alemannorum Diximeum clanculum ingressae sunt insciis hostibus, atque oppidum pertranseuntes (additis nonnullis ex ipsius oppidi copiis) castra hostium negligenter custodita (utpote qui nihil tale metuebant) adortae sunt, ubi magna caedes facta fuit. Angli autem et eorum socii victoria potiti sunt, interfectis octo hostum millibus, Anglorum vero centum tantum aut circiter desideratis, inter quos fuit dominus Morleius. Ceperunt etiam tormenta hostium maiora cum spoliis haud exiguis, quae omnia ad oppidum Novi Portus asportarunt. His peractis dominus Daubeneius Caletum reversus est, saucios suos et alios nonnullos sponte manentes apud Novum Portum relinquens. At dominus Cordeius ad Hypras cum magnis copiis sedens iacturam et ignominiam pugnae ad Diximeum sarcire sperans, statem advolavit et Novum Portum obsidione cinxit, et post aliquorum dierum obsidionem oppugnationis fortunam tentare statuit. Quod etiam die quodam fecit eo successu ut turrim oppidi principalem ceperit et vexillum Gallorum super eam erexerit. De qua tamen paulo post ab Anglis Galli deiecti sunt, ope recentium quorundam auxiliorum ex sagittariis, qui feliciter in ipso pugnae articulo in portum oppidi appulerunt. Unde perterrefactus Cordesius, atque auxilia Anglorum (quae parva erant) ex successu rei (qui erat magnus) metiens, obsidionem solvit. Hoc modo res inter Henricum et regem Gallum nonnihil exacerbatae sunt, quia in hoc Flandriae bello auxiliares copiae utriusque regni sanguine mutuo haud exiguo se consperserunt. Quae acerbitas aucta est ex inani iactatione Cordesii, qui se pro aperto Anglorum hoste gerebat magis certe quam regis sui rebus conducebat. Solitus enim erat dicere se libenter in inferno per septennium iacere velle, ea conditione ut Caletum e manibus Anglorum recuperaret.

15. Rex postquam res et existimationem Maximiliani hoc modo sustentasset, consilium ei dedit ut iam nuptias cum Britannia acceleraret. Quod et Maximilianus fecit, et eo usque tum apud principissam ipsam, tum apud consiliarios eius principales, praevaluit ut matrimonium per procuratorem consummatum fuerit cum caeremonia tunc temporis in his partibus nova. Neque enim solum publice desponsata est, sed etiam tanquam nupta per omnia tractata atque in thalamo collocata. Postquam autem decubuisset, ingressus est legatus Maximiliani cum literis procurationis, et astantibus multis tam viris quam foeminis primariis tibiam suam ad genu usque nudatam inter lintea nuptialia inseruit, ut caeremonia illa consummationi et cognitioni actuali aequipollere putaretur. Hoc facto, Maximilianus (cuius moribus penitus insitum erat ut negotia semper semiperfecta relinqueret, et reliqua imaginatione tantum forti consummaret, tanquam sagittarius malus qui sagittas ad cuspidem usque attrahere non solet, cui etiam tam facile fuisset sponsam suam praesens amplexari quam huiusmodi ludibria instituere) omnia iam pro certis ducens neglexit ad tempus cogitationem de nuptiis, et bello totus incubuit. Carolus interim (postquam theologos suos consuluisset, atque ab iis edoctus fuisset istiusmodi fictitiam consummationem potius inventum quoddam aulicum esse quam apud ecclesiam receptam) magis solide rem agressus est, et secretis et callidis instrumentis (tam matronis scilicet quam consiliariis), primo conscientiae et honoris scrupulum amovere conatus est. Qua in re duplex erat labor. Neque enim solum Maximilianus cum Britanna, sed etiam Carolus ipse cum filia Maximiliani contraxerat, ita ut nuptiae ex utroque pede claudicarent, et ex neutra parte dubitatione carerent. Verum quatenus ad contractum cum rege Carolo, exceptio erat iusta et liquida eo quod filia Maximiliani infra annos consensus esset, ideoque lege non tenerentur. Sed quoad contractum Maximiliani ipsius, duriores sustinebat partes Caroles, cum nihil adducere posset, nisi quod contractus ille sine consensu domini capitalis, Caroli scilicet (cuius pupilla et vasalla erat, atque ipse erga eam parentis loco), initus esset, ideoque ob defectum huiusce consensus prorsus irritus. Qui defectus (dixerunt), licet matrimonium ipsum post cohabitationem et actualem consummationem dirimere non potest, tamen ad contractum

invalidandum sufficebat. Nam quoad consummationem illam ludicram, risu eam excipiebant inquientes argumento esse quod Maximilianus viduus esset et procus admodum tepidus, qui sponsi partes per deputatum praestare contentus fuerat, neque laborem itineris parvi adire sustineret ut omnia extra controversiam statuerentur. Britanna igitur, hisce rationibus permota, artificiose instillatis ab iis quos rex Gallus (qui praemiis et promissis non pepercerat) in suas partes traxerat, et illecta proculdubio praesente gloria et potentia regis Caroli (praesertim cum in flore aetatis esset et coelebs), atque patriam suam sedem diuturni et calamitosi belli constituere verita, secreto in matrimonium Caroli consensit. Sed durante hoc tractatu secreto Carolus, ut rem ab adversis oppositionibus et dissuasionis auris illaesam servaret, ad solitas artes confugiens, et sperans se nuptias, sicut antea bellum, posse tecte conficere si regem Angliae inani spe lactasset, solennem legationem in Angliam misit per Franciscum dominum de Luxemburgo, Carolum Marignianum,et Robertum Gaguienum generalem Ordinis Bonorum Hominum (qui appellantur) de Trinitate, qui pacem et foedus cum rege componerent, intermiscendo veluti preces ut Carolo liceret cum Henrici regis bona voluntate (pro iure suo tanquam domino feudi, atque insuper tutori) de nuptiis Britannae ad arbitrium suum disponere. Suscipiebat autem in se nuptias Maximiliani per viam iuris se dirempturum. Atque hoc ipso tempore ut hominum oculos averteret et perstringeret, filiam Maximiliani in aula sua habere non destitit, quae diu ante ei commissa fuerat ut in Gallia educaretur, eam minime dimittendo aut remandando, sed contra constatnter asserendo et declarando sibi in animo esse nuptias illas tempore idoneo perficere, atque quoad Britannam se nihil aliud cupere quam ut ius domini sui retineret, eamque alicui affini sibi fideli et observanti nuptam traderet.

16. Postquam tres legati in aulam Henrici venissent, legationem regi retulerunt, qui eos ad concilium suum remisit, ubi post aliquot dies auditi sunt. Orationem autem habuit prior Trinitatis, qui, licet loco untimus esset, eloquio tamen caeteris praestare putabatur. Is locutus esse perhibetur in hunc modum:

17. “Domini mei, rex noster, maximus et potentissimus inter reges Gallliae universos qui a tempore Caroli Magni regnarunt (cuius etiam nomen gerit), attamen a magnitudine sua nihil alienum se facturum putavit, si hoc tempore pacem iniret cum rege Angliae, imo etiam peteret. In quem finem nos legatos suos misit cum plena potestate pacem et tractatum et concludendi, nobis simul in mandatis dans ut secreta consiliorum suorum in aliquibus vobis impertiremur. Haec sunt demum illa quae inter reges magnos pro certissimis amoris pignoribus et tesseris merito censeri possunt, communicatio scilicet et participatio mutua negotiorum status, praetermissis honoris caeremoniis curiosis quae affectui alicui insigni postponi debent. Hoc pro certo apud dominationes vestras testari possum, fieri vix posse ut animo plene concipiatis cordialem illum et verum amorem quo rex dominus noster regem vestrum prosequitur, nisi praesentes cum eo essetis, ut nos solemus. Nominis eius cum magno honore mentionem semper facit. Familiaritatis ipsorum et convictus Parisiis saepe cum delectatione quadam et voluptate meminit. Imo nunquam de illo loquitur quin statim excurrat in sermones de regum magnorum miseriis, quod non cum aequalibus suis, sed tantum cum servis conversari eis concedatur. Hunc affectum insignem erga regem vestrum proculdubio numen divinum cordi regis nostri indidit ad bonum reipublicae Christianae et ad fines nobis omnibus hactenus incognitos. Neque enim alia eius possit esse radix, quandoquidem eodem animo fuerit olim erga comitem Richmondiae quo nunc est erga regem Angliae. Primus igitur motor ad pacem a rege vestro petendum iste (quem diximus) est affectus, et cordis sui sensus genuinus. Atque affectus idem rationibus status armatus est. Audite enim iam (si placet) occulta consiliorum regis nostri, quae summo candore et libertate vobis intimat. Constitutum ei est expeditionem honorificam et sanctim in partes a regno suo remotas suscipere. Itaque ipse secum reputat non exigui momenti fore ad

existimationem sui et expeditionis suae augendam, si ubique innotescat eum pace cum omnibus principibus vicinis suis perfrui, et praecipue rum rege Angliae, quem merito plurimi facit.

18. “Iam vero (domini mei) veniam a vobis peto si paucis verbis nonnulla complectar quae scrupulos omnes et interpretationes sinistras inter reges nostros circa actiones quasdam nuperas delere possint, quae si minime amoveantur, pacem hanc fortasse sint disturbatura, sperans fore ut his recte intellectis quatenus ad praeterita, neuter rex quae ab alterutro gesta sunt aut in malam partem accipiat, aut in malam partem accipi suspicetur. Actiones illae duae sunt. Altera Britanniae, alter Flandriae. In quibus duabus actionibus negari non potest subditorum utruiusque regis enses strictos fuisse, et sanguinem utrinque hausisse, atque simul intentiones et affectus utriusque regis, quatenus ad confoederatos et affines, suos longe diversos extitisse.

19. “Quatenus ad actionem Britanniae, rex vester optime novit quae in illa intervenerint. Bellum erat illud, ex domini nostri parte, necessitate mera conflatum. Attamen quamvis stimuli et provocationes eius belli acriter regem nostrim pupugerint, nihilominus potius olivae quam laureae ramum in manu gestans illud transegit. Praeterea indies fere ad regem vestrum mittebat veluti chartas abrasas et puras, in quibus rex vester pro arbitrio suo pacis et belli leges conscriberet. Licet enim et honor regis nostri et securitas in ea actione sita essent, tamen neutrum eorum tam charum aut pretiosum duxit quod in manus regis vestri non committeret. Neque rex noster ex sua parte ad iniquam aliquam intepretationem trahit quod rex vester auxilia duci Britanniae praestiterit. Satis enim novit rex multa a regibus ad populo suo complacendum fieri necesse esse, neque difficile est distinguere in rebus huiusmodi quid a regis mero motu emanaverit. Verum haec actio Britannica iam (decreto divino) transacta est et finita. Et (sicut rex noster sperat) est tanquam via navis in mari, nullo relicto vestigo et impressione in animis alterius regis. Ipse certe sibi conscius est nihil huiusmodi in animo suo residere.

20. “Quod vero ad actionem Flandriae attinet, quemadmodum bellum Britannicum regi nostro necessitas imperabat, ita et bellum Flandriae munus et debitum iustitiae. Quod regi bono perinde est ac ipsa necessitas, aut periculum status sui. Aliter enim rex esse desineret. Subditi Burgundae coronae Franciae, quatenus ad ius domini capitalis, etiam subditi sunt, duxque eorum Franciae feudatarius et vasallus est. Soliti certe erant Burgundi subditos se bonos et fideles duci suo praestare, utcunque eos Maximilianus nuper in intemperiem quandam coniecerit. Ad regem confugerunt ut iustitiam et ab oppressione vindicationem impetrarent. Iustitiam eis denegare non poterat. Emolumentum aliquod sibi ipsi minime expetebat. Hoc etiam ipsi Maximiliano utile erat, si rem recte perpendisset. Nempe, ut in populo commoto fururi obviam iretur et desperatio ultima prohiberetur. His quae dixi (domini mei) fortasse opus non erat, nisi quod rex noster tenero quodam affectu et anxio quicquid in Angliae amicitiam reflectere possit amplectatur. Amicitia proculdubio inter duos reges stat sarta, tecta, et inviolata. Quod vero enses subditorum collisi sint, nihil ad pacem publicam, cum usitatissimum sit copias auxiliares foederatorum inter se comitti, sanguine utrinque effuso. Quinetiam quandoque fit ut auxiliares copiae eiusdem nationis ex utraque parte in acie sent et dimicent, neque tamen propterea regnum in se divisum dici potest.

21.“Superest (domini mei) ut vobis negotium impertiam, quod satis scio vos magna cum laetitia et gaudio audituros, quippe quod republicae Christianae magis intersit quam actio ulla post nostram memoriam. Rex, dominus noster, in animo habet bello regnum Neapolitanum recuperare, hoc tempore usurpatum quidem a spurio vitulamine Arragonum, sed iure evidente et indubitato ad regem nostrum devolutum. Quid nisi armis vindicare anniteretur, neque honorem suum illaesum conservare, neque caussam huiusmodi desidiae populo suo probare

possit. Sed cogitationes eius generosae et vere Christianae in hoc non acquiescunt. Spe enim haud levi in inflatur quidem, sed fulcitur, expeditionem pro regno Neapolitano recuperando instar pontis fore ad copias suas in Graeciam transportandas. Quinetiam constitutum ei est neque sanguini neque sumptui parcere (non si coronam suam oppignorare et Franciam ipsam desolare compelleretur) antequam aut tyrannidem Ottomannorum debellaverit aut hac via in paradisum aditum sibi patefecerit. Neque tamen nescit rex hoc incoeptum nulli regi in mentem venire potuisse, nisi qui ad Deum praeicipue oculos attoleret, cuius caussa agitur, et a quo et velle et posse datur. Certe congruit illud cum persona quam rex sustinet (licet indignus) regis Christianissimi et filii ecclesiae primogeniti. Quinetiam invitatus est exemplo praenobilis illius regis Angliae Henrici Quarti (qui primus sceptrum tenuit ex familia Lancastrensi, praedecessor quidem, licet non progenitor, regis vestri), qui sub finem vitae (ut vos melius nostis) similem expeditionem in terram sanctam destinabat. Necnon exemplo praesenti inductus est belli illius pii et honorifici quod nunc geret et fere ad exitum perduxit rex Hispaniae pro regno Granadae a Saracenis recuperando. Etsi autem (domini mei) hoc incoeptum primo intuitu vastum videri possit et immodicum, ut rex propriis copiis illud aggrediatur quod coniunctae copiae tot principum Christianorum non sine magnis laboribus et diuturno bello olim confecerunt, attamen celsitudo sua prudenter secum reputat interdum copias minores sub uno imperio unitas successu feliciores evadere, etsi fama et opinione minus iactentur, quam copias multo ampliores varie commistas, et vinctulo foederum et societatum tantum colligatas, quae plerunque paulo post principia vertuntur in dissidia et dissocationes. Verum (domini mei) id quod, tanquam vox de coelo, regem ad hoc incaepeum vocat est scissura hoc tempore insignis in familia imperatoria Ottomanorum. Non dico quin frater contra fratrem antehac in illa familia arma sumpserit et pro imperio decertarit. Verum nunquam prius factum est ut aliquis fratrum ad arma Christianorum confugeret, quemadmodum nunc facit Gemes (Bajazethi, qui iam regnat, frater), virtute germanum suum longe superans. Bajazethus siquidem ingenio et moribus veluti medius est inter monachum et philosophum, ac potius in Alchorano aut philosophia Averrois Arabis instructus quam habilis ad gubernacula tractanda imperii tam bellicosi. Tale igitur est regis domini nostri memorabile et heroicum institutum circa bellum sacrum. Et quia in hac re personam gerit non minus militis Christiani quam regis potentis, ab humilitate auspicatur, et in caussa tam religiosa pacem ab aliis principibus Christianis emendicare non detrectat. Superest tamen civile quoddam potius postulatum quam legationis nostrae pars essentialis, quod dominus noster regi vestro commendat. Rex (ut omnes norunt) dominus est capitalis ducatus Britanniae. Nuptiae haeredis ad eum tanquam tutorem et gardianum iure spectant. Estque hoc genus iuris privatum ius et patrimoniale, non regium. Attamen (ut amanter et ingenue cum rege vestro agat, quem tanquam alterum se efficere cupit, et una eademque res cum eo fieri) hoc petit, ut bona regis gratia et consensu de nuptiis eius disponere possit, prout sibi commodum videbitur, et matrimonium Maximiliani praetensum et intrusum per viam iuris irritum facere. Haec habui (domini mei) quae apud vos dicerem, veniam petens si minus ornate et pro rerum dignitate dixerim."

22. In hunc modum legati regis Galli verbis suavissimis et plane mellitis regis sui propensionem in Henricum regem repraesentare, et aspere quaeque inter reges duos lenire et dulcorare conati sunt, duas res ex hoc sperantes. Quarum altera erat ut regem consopirent donec nuptiae Britannicae essent consummatae. Hoc vero existimabant rem esse unius tantum aetatis et tanquam fructum iam prope maturum et cito decerpendum. Altera vero instar fuctus plurium annorum erat, ut scilicet regis Henrici animum ita temperarent ut expeditioni Italicae neutiquam esset impedimento. Consiliarii Anglii silebant, illud tantummodo dicentes, se scire legatos responsum minime expectaturos antequam rem regi suo retulissent. Atque ita concilium

dimissum fuit. Rex interim animi dubius erat quid de nuptiis Britanniae iudicaret. Liquido cernebat regis Galli ambitionem eo ferri, ut ducatu eo potiretur, sed res prorsus mirabilis ei visa est Gallum in familiam suam introducere velle nuptias controversas et litigiosas, praesertim cum talem haberet successorem. Sed omnia simul perpendendo Britanniam quidem ut rem perditam aestimat. Verum negotium hoc Britanniae, ut ansam belli cum Gallia arripere constituit, et expeditionem Neapolitanam in promptu habere pro ansa pacis quando opus foret. Probe siquidem informatus erat quanto rex Gallux expeditionis illius flagraret desiderio. Postquam igitur saepius cum concilio suo de re deliberasset, animi autem sui sensum parce aperuisset, cancellario in mandatis dedit responsum quoddam formale quod legatis redderet, idque praesentibus reliquis consiliariis fecit. Sed postea, cancellarium solum ad se vocans, iussit eum tali stilo verba facere quae convenirent tractui, qui in foderis rupuram destiturus foret, utque ante omnia caveret ne ullo modo expeditionem in Italiam averteret. Paulo post, legati ad concilium accersiti sunt, ubi cancellarius in hunc modum locutus fertur:

23. “Domini mei legati, ex mandato regis respondebo orationi domini prioris, eloquenti admodum et ornato, paucis et perspicuis verbis. Rex minime oblitus est veteris sui amoris et familiaritatis cum rege vestro. Commemoratione autem eius non est opus. Nam si res inter eos eodem maneant loco, bene habet. Sin aliqua intervenerit mutatio, ea verbis in integrum restitui non potest.

24. “Quatenus ad actionem Britanniae, miratur rex regem vestum eius rei mentionem facere, ac si illam meriti loco apud regum nostrum duceret. Illud enim meritum huc tantum redit, quod regis nostri opera usus sit ad decipiendum

unum ex optimis suis foederatis. Quoad nuptas vero, rex ei rei se immiscere minime vellet, si rex dominus vester liturgia non gladio matrimonium contraheret.

25. “Quatenus vero ad actionem Flandriae, si Burgundiae subditi a principio per viam supplicationis vestrem regem appellassent ut dominum supremum, illud demum speciem quandam iustitiae prae se ferre visum esset. Sed nova prorsus erat processus forma, ut subditi regem suum primo in custodiam darent et officiarios eius interficerent, et postea quaerimonium instituerent. Rex ait sibi e memoria non excidisse quando ipse cum rege Gallo ad Scotos (qui contra regem suum arma sumpserant) legatos suos misisset, se alio stilo locutos, atque prout reges decebat, populares istos motus contra principes suos detestatos esse. Verum (domini mei legati) has duas actiones in hoc statu res noster reliquit. Profitetur quidem sibi ex iis quae vobis dicta sunt nullo modo satisfactum. Sed tamen se ea non tam graviter ferre ut eorum respectu de pace tractare recuset, modo alia coniunctim tractentur. Quantum vero ad bellum Neapolitanum et incaeptum contra Turcas, rex expresse mihi mandavit ut dicerem se ex animo optare suo bono fratri regi Galliae ut fortuna eius spes et consilis honorifica exequatur, et quandocumque regi audire contigeret regem vestrum in Graeciam traiicere paratum esset, sicut hoc tempore placuit domino vestro dicere se pacem a rege emendicare, ita nunc regem nostrum a vestro partem belli emendicaturum.

26. “Iam vero (domini mei legati) habeo insuper quae vobis ex parte regis nostri proponam. Rex vester regem nostrum quid ei proponendum aut petendum esset docuit. Dicis (domine prior) regi vestro decretum esse ius suum in regnum Neapolitanum iniuste detentum persequi. Quod si non faceret, neque honorem suum illaesum conservare, neque caussam talis desidiae populo suo probare possit. Haec fuerunt ipsissima verba vestra, quae non aliis verbis melius exprimere possum. Putate (domini mei) regem nostrum eadem verba vobis regerere circa Normanniam, Gaconiam, Andiam, imo circa regnum Galliae ipsum. Si igitur rex vester consenserit ut in hoc

tractatu ius regis nostri ad Franciam (aut saltem tributum eo nomine rependendum) simul in deliberationem veniat, rex de caeteris quoque deliberare non abnuit; alias tractatum longius producere recusat.”

27. Legati hac re nova fere attoniti non sine indignatione quadam responderunt se minime dubitare quin gladius domini sui sceptrum suum facile possit defendere. Ac pro certo scire regem suum nec posse nec velle aliquid de iuribus coronae Franciae imminuere, sive in terrorio sive in regalibus. Sed utcunque, res illa nimio maioris momente esse quam ut ipse de illis dissererent, cum nihil eiusmodi haberent in mandatis. Ad quae consiliarii dixerunt tantum regem ab ipsis nullum aliud responsum expectasse, sed legatos proprios ad regem Gallum propediem missurum. Iniecta autem tanquam obiter est quaestio a quibusdam ex consilariis, num forte rex Gallus consentire vellet ut nuptias Brittanae pro arbitrio disponeret cum exception tamen sive exclusione ne ipse eam in uxorem duceret. Cui interrogationi legati prudenter et caute responderunt rem illa regis sui cogitationibus tam procul abesse ut de ea nihil dederit in mandatis. In hunc modum legati dimissi sunt praeter unum priorem. Secuti autem sunt confestim regis Angliae legati in Galliam, videlicet Thomas Ormondiae comes et Thomas Goldenstonus prior ecclesiae Christi Cantuariensis. Interea Lionellus episcopus Concordiae at utrunque regem a papa Alexandro Sexto missus est nuncius de pace. Alexander enim se in arctum compulsum esse et quasi obsessum sentiens a foedere quodam et societate inter praecipuos Italiae status inita, ut nullus ei aditus ad familiam suam evehendam (cuius rei cupiditate immani flagrabat) pateret, aquas in Italia turbare expetebat, ut in turbido felicius piscaretur, rete scilicet iaciens, non ex Petri, sed ex Borgiae navi. Atque dubitans ne metus ab Anglis expeditionem Galli in Italiam remorari posset, episcopum hunc misit ut res inter duos reges, si posset, componeret, Qui primum ad regem Gallum se contulit, eumque bene animatum (ut ipse arbitrabatur) offendens, versus regem Angliae perrexit et legatos Anglos apud Caletum reperit. Postquam cum iis collocutus eset, honorifice in Angliam transvectus est, ubi apud regem mandata exposuit. Attamen, licet boni ominis nomen ad pacem componendam sortitus esset, nihil inde secutum est. Etenim iam consilium regis Galli de desponsanda haerede Britanniae diutius dissimulari non poterat. Itaque legati Angliae, quo in statu res essent satis perspicientes, domum redierunt. Prior etiam Trinitatis monitus est hic in Anglia ut discederet. Qui postquam tergum vertit, more pedantii potius quam legati, petulantisismum libellum versibus Latinis contra regem sparsit. Cui rex (licit nihil haberet e pedantio) responsum tamen versibus simiiter Latinis scribi iussit in person quidem regis ipsius, magno tamen cum vilipendo prioris, cuius genio et petulanti tanquam facetiis scurrae se oblectabat.

V.

Circa hoc tempus etiam natus est regi filius secundogenitus Henricus, qui postea regnavit. Secuta est paulo post nuptiarum solennizatio inter Carlum et Annam Britanniae ducissam, cum qua Carolus ducatum Britanniae nomine dotis accepit, Maximiliani filia paulo ante domum remissa. Quod postquam ad aures Maximiliani pervaeniiset, qui illud nunquam crediderat antequam peractum esset, quique in seipso decipiendo principales semper partes obtinebat (etsi hoc quidem in negotio rex Gallus partus secundas eleganter sistineret) at cogitationibus suis sursum deorsum agitans et revolvens quale hoc esset, ut ipse uno icto, duplici autem ludibrio, tam nuptiis propriis quam nuptiis filiae suae deiiceretur (ex quarum utrisque magna sibi et sublimia auguratus est) patientiam omnem amisit, atque abiciens reverentiam illam atque decus quod magni reges (etiam cum sanguis eorum maxime effervescat) mutuo servare debent, regis Gallis personam et facta acerbissimis convitiis proscidit. Et quanto factis minus poterat, tanto verbis intemperantior quascunque poterat excogitare contumelias in regem Carolum effudit, aiens

eum inter omnes sub sole homines esse maxime perfidum, illumque monstrum quoddam peperisse ex raptu <et> adulterio commistum. Quod iustissimo Dei iudicio (ut aiebat) decretum erat ut (nullitate huius matrimonii toti mundo conspicua) posteri personae tam indignae in Gallia non regnarent. et statim legatos tam ad regem Angliae quam ad regem Hispaniae expedivit, qui eos ad bellum et foedus offensivum ineundum contra Gallum excitarent, se cum magnis copiis in bellum adfuturum pollicitus. Hinc rex Angliae (etsi propria insistens via) parlamentum suum convocavit, regni scilicet anno septimo, et in primo sollenitatis die (ut solio suo sedens) ipse ad hunc modum in conventu ordinum locutus est:

2. “Proceres mei et vos populi deputati, cum bellum Britannicum instituissem per locumtenentem meum gerendum, allocutus sum vos per cancellarium meum. Nunc vero cum decreverim bellum Franciae inferre in persona propria, rem vobis ipse exponam. Bellum illud ad foederati nostri ius defendendum spectabat, hoc vero ad ius proprium nostrum vindicandum et recuperandum. Illud casu fortuito terminatum est, hoc in victoriam desiturum speramus.

3. “Rex Gallus orbem Christianum perturbat. Quae possidet sua non sunt, et tamen ulteriora appetit. Britanniam in ditionem suam redegit. Rebelles Flandriae contra regem suum fovet. Italiae minatur. Quatenus ad nos ipsos, a dissimulatione exorsus ad neglectum processit, a neglectu ad contumeliam. Foederatos nostros invasit. Tributum nostrum solvere renuit. Ut verbo dicam, bellum quaerit. Non sic pater eius, sed pacem a nobis petiit. Quid etiam rex iste fortasse faciet, postquam consilium sanum aut tempus idem eum prospicere rebus suis docuerit, quemadmodum pater fecit.

4. “Interim ambitionem eius in commodum nostrum convertamus. Neque nummulis paucis tributi aut recognitionis nomine contenti simus, sed (divino favore innisi) de iure nostro ad regnum ipsum Galliae armis experiamur, memores plane regem Franciae in Anglia quondam captivum, rurus regem Angliae in Gallia coronatum maiores nostros vidisse. Foederati nostri nullatenus sunt diminuti. Burgundia hodie potentiore manu regitur quam unquam antehac, nec magis unquam irritata fuit. Britannia quidem nobis auxilio esse non possit, eis tamen nocumento futura est. Novae provinciae imperio additae oneri magis sunt quam robori. Qui res novas moliti sunt in regno ipsius non ignobiles, plebeii, aut titularii impostores extiterunt, sed gradus sublimioris. Rex Hispaniae (ne dubitetis) nobiscum coniunctus erit, incertus quo regis Galli ambitio progressura sit. Sanctus pater noster papa transmontanos in Italia non libenter videt. Verum hic de foederatis sermo in considerationem recte venire debet, in computationem autem minime. Absit enim ut Angli ius suum in Galliam asserere non valeant, nisi aliunde adiuti.

5. “In praeliis Cressei, Pictavii, Agincurti, ipsi absque auxiliis stetimus. Gallia populo maxime abundat, militibus haud item. Stabiles peditum phalanges et cohortes nullas habent. Equitatu certe utuntur bono, verum copiae equitum in bello defensivo minoris sunt usus, ubi actiones belli ab invadentis electione pendent. Discordiae nostrae solae in caussa fuerunt quod regnum Galliae perdidimus, atque (Deo annuente) pax qua nunc domi fruimur idem restituet. Deus hucusque gladio meo affuit. Hoc tempore quo regnum tenui malos subditos extirpare et bonos probare mihi contigit. Populus iam meus et ego satis nos invicem novimus, quod confidentiam parit. Quod si sanguis aliquis pravus aut infensus in regno reliquus sit, honorificum bellum externum remedium fuerit optimum ad eum expurgandum aut rectificandum. In negotio hoc magno et arduo, consilio et auxilio vestro me iuvate. Si cui vestrum filium suum in equitem auratum cooptari contigerit, auxilium illi a tenentibus suis lege debetur. Haec vero quae agitur res ad honorem et calcaria regni spectat, cuius ego parens sum, atque ad illud non solum tuendum, verum etiam amplificandum regio munere obligatus. Quantum vero ad pecunias, illae hominibus tenuioris fortunae non imponantur, sed iis ad quos belli ipsius commoda aliquatenus

pervenire possint. Gallia eremus non est. Ego vero, qui me regem frugi profiteor, spero me effecturum ut bellum post initia se ipsum alat. Ite in consilium, in Dei nomine, neque temporis iacturam facite. Etenim huius negotii gratia solius hoc parlamentum convocavi.”

6. In hunc modum rex locutus est. Veruntamen, etsi magnam alacritatem ad bellum inferendum non solum parlamento et aulae suae, verum etiam concilio suo sanctiori (exceptis duobus episcopis et paucis aliis) ostendisset, nihilominus in secreto suo ad bellum Gallicum animum non adiecit. Veritas autem rei sic se habuit. Mercaturam quandam instituebat rex belli famas cum pecuniis permutandi. Satis sciebat Galliam hoc tempore in omnibus suis partibus fuisse redintegratam, neque a multis retro annis tanta potentia floruisse. Vidit etiam, experentia edoctus atque exemplo copiarum in Britanniam paulo ante missarum, Gallos non ignorare qualis optima foret belligerandi cum Anglis ratio, nimirum ut praelii aleae rem non committerent, sed eos obsidione oppidorum et castris metandis in locis opportunis et munitis fatigarent. Iacobum Tertium Scotiae regem sibi fidissimum periisse meminerat. Iacobum autem Quartum, qui successerat, Gallis addictissimum, adversus se malevolum noverat. Coniunctionibus autem Ferdinandi Hispaniae et Maximiliani parum fidebat. Alteri enim copiae aderant, voluntas deerat; alteri contra voluntas aderat, deerant copiae. Praeterea Ferdinandus tunc noviter respirare coeperat a bello Granadae, et cum Gallia hoc ipso tempore negotiabatur circa restitutionem provinciarum Russigniani et Perpigniani, paulo post oppignoratarum. Neque etiam penitus sine metu erat a motibus internis, quos cum semper praesens compescere solitus est, minime volebat ut se in partibus transmarinis bello implicatum deprehenderent. Quare, cum belli difficultates et incommoda recte perpendisset, secum animo volvebat qua tandem ratione duo quae expetebat obtinere posset. Primum erat quo modo ex bello denunciato et inchoato utilitate suae inserviret; alterum quomodo se a bello, cum opportunum foret, salvo honore subduceret. Utilitatem et emolumentum duobus modis aucupabatur. A subditis suis propter bellum, ab hostibus propter pacem, tanquam mercator prudens qui lucrum facit tam ex mercibus exportatis quam ex importatis. Quantum vero ad honoris considerationem, ne fama sua paulo ad metas haereret si a bello desisteret, recte secum cogitabat qod, sicut auxiliis Ferdinandi et Maximiliani fidere secure non posset ad belligerandum, ita alterius impotentiam, alterius vero duplicitatem et minus sincera consilia semper praesto habiturus esset ad pacem excusandam. Haec omnia prudentissime praevidit, nec minus artificiose executus est. Unde omnia ex voto veluti in gremium suum placide delapsa sunt.

7. Interea ordines parlamenti sine mora flammam conceperunt, inde ab antiquo belli Gallici cupidi, atque etiam praesente occasione excitati ut honorem regis et regni ex amissione Britanniae (ut putabant) imminutum repararent. Itaque magna cum alacritate consilium regi dederunt ut bellum cum Gallis susciperet. Quamvis autem parlamentum ex prima et secunda nobilitate, una cum civibus et burgensibus principalibus, consisteret, attamen iuste admodum et cum dignitate potius ad populum (cuius deputati erant) quam ad privatas suas fortunas respicientes, quin et regis omniti memores, in hoc consenserunt, ut contributio (quod benevolentiam appellabant) ob opulentioribus tantum exigeretur. Hoc contribuendi genus (dictum benevolentia) ab Edwardo Quarto excogitatum fuerat, ob quod invidiam magnam sustinuit. Postea vero a rege Richardo Tertio per suffragia ordinum damnatum fuit et abolitum, quo gratiam apud populum iniret, iamque a rege denuo introductum est, sed tamen accedente auctoritae comitiorum. Hoc enim tempore Edwardi Quarti defuit. Hac autem ratione summas pecuniarum ingentes corrogavit, ita ut civitas Londini (etiam illa aetate) novies mille libras et amplius contribuerint, praecipue a locupletioribus collatas. Traditur Mortonum cancellarium dilemma quoddam excogitasse quo benevolentiam istam in maius augeret, quod alii furcam eius, alii hamum nominabant. Etenim mandatis commissariorum ad benevolentiam exigendam

assignatorum inseri voluit ut, si incidissent in homines frugi et parsimoniae deditos, illos moneret fieri non posse quin ille pecuniis abundarent quod magnos sumptus non facerent; si vero in quos qui liberalius viverent, itidem dicerent illis pecunias proculdubio suppetere ex impensis quas faciebant conspicuum esse. Ita utrosque captabat.

8. Haec comitia mere erant militaria, neque enim aliud tractabant quam declarationem belli contra Galliam et Scotiam cum aliquibus statutibus eo tendentibus. Veluti circa severam animadversionem in capitaneos qui aut stipendia militum mortuorum vel absentium in rationes suas referrent, aut etiam stipendia detinerent. Severe etiam sancitum est contra milites qui post delectum habitum sine licentia se subtraherent. Etiam protectiones quae prius lege communi in usu erant pro iis qui militabant statuto roboratae sunt. Atque alio statuto porta patefacta est omnibus qui terras suas vendere vel oppignorare vellent, ne aliquid inde pro earum alienationibus regi solveret, ut sumptui in militiam et usus belli sufficerent. Postremo edictum est ut omnes Scoti ex Anglia absederent. Lata etiam est lex ut exemplar ponderum et mensuram quod in scacchario regis ut authenticum repositum est, in universum regnum dispergeretur, et pondera atque mensurae ubique ad eam normam examinarentur et reducerentur. Aliae etiam nonnullae minoris momenti similiter latae.

9. Postquam parlamentum finitum esset (quod ad breve tempus duraverat), rex se accinxit ad apparatum in omnibus instruendum pro bello Gallico. Neque tamen interea res Maximiliani neglexit, pro motu Flandriae sedando et auctoritate Maximiliani inter subditos suos restituenda. Eo enim tempore dominus Ravenstonus, non tantum subditus rebellis sed servus proditor (eoque maliciosior et violentior) adiutus copiis Brugarum et Gandavi, oppidum atque castella ambo Slusiae ceperat, ut superius diximus. Et postquam (opportunitate usus portus illius) naves quasdam et lembos coegisset, coepit piraticam quandam exercere praedando et spoliando, et in captivitatem abducendo, naves et rates omnium nationum quae per illas oras navigabant versus nundinas Antuerpiae vel aliquam partem Brabantiae, Zelandiae, et Frizlandiae, commeatu semper adiutus ex Picardia praeter eum quem percipiebat ex Slusia et regionibus circumiacentibus, et ex praeda propria. Galli eum perpetuo, sed in occulto, adiuvabant. Ipse quoque (ut omnes solent, qui partes subinde alternarunt) se securum minime putabat nisi in tertiae aliquius personae protectionem se reciperet.

10. Fuit autem oppidum quoddam parvum duobus miliaribus distans a Brugis versus mare, dictum Damnum, quod propugnaculum fuit Brugarum, et ad eum aditum praebebat, et ad Slusiae quoque res utile esse poterat. Hoc oppidum rex Romanorum saepe tentarat (non quod oppidum ipsum tanti erat, sed ut Brugam suffocaret et maris commoditate privaret), atqui irrito semper conatu. At sub idem tempus dux Saxoniae in Flandriam advenerat pro arbitro se gerens ad res inter Maximilianum et subditos suos componendas, revera tamen Maximiliano impense favens. Sub hoc neutralitatis et tractatus praetextu ad Brugas profectus est, a magistratibus Brugarum petens ut in urbem ei pacifice ingredi liceret cum comitatu tali armatorum qualis dignitati suae conveniret, quos eo plures secum adducere par est ob securitatem suam in loco ubi omnia armis strepebant, simul etiam eis intimans se multa habere magni prorsus momenti quae cum illis communicaret in commodum ipsorum. Quod postquam impetrasset, impedimenta sua et epistathmos ante se misit qui hospitium ei apparent, ita ut milites sui ordine instructi urbem intraverint, ipse autem sequeretur. Qui agmen ducebant de diversoriis et hospitiis percontabantur, acsi in animo haberent in ea urbe pernoctare. Atque hoc modo perrexerunt ad portam urbis quae versus Damnum recta ducebat. Cives autem Brugarum mirabundi tantum eos spectabant, neque transitus arcebant. Praefecti etiam et inhabitantes ad Damnum nihil mali suspicabantur ab aliquibus qui a Brugis venerant, atque copias a longe

aspicientes eas in auxilium suum a Gallis submissas credebantur, qui pericula aliqua nova illis intenta nossent. Itaque nil hostile nisi sero nimis metuentes, eos in oppidum suum admiserunt. Qua certe fraude potius quam stratagemate oppidum Damnum captum est, et urbs Brugarum damno affecta, magna cum civium constristatione.

11. Dux Saxoniae, capto Damno, statim ad Henricum regem misit, certiorem eum faciens Slusiae maxime et domino Ravenstono imputari debere quod rebelles Flandriae adhuc arderet, quodque si rex Slusiani ex parte maris obsidere vellet, se certe terra illam obsidere paratum esse, atque hoc modo medullam ipsam belli se extracturos.

12. Rex auctoritatem Maximiliani apud subditos suos munire cupiens (ut froeno Galliae esset), atque etiam mercatorum suorum querelis commotus, eo quod mare navibus Ravenstoni multum infestaretur, Edwardum Poyningum equitem auratum, virum strenuum et qui antea bene res gesserat, confestim misit cum duodecim navibus, militibus, et tormentis bene instructis, ut mare liberarent et Slusiam ab ea parte obsiderent. Angli his copiis non tantum Ravenstonum veluti in ergastullum compulerunt, ita ut se nullam in partem commovere poterat, et similiter maritimam Slusiae partem obsidione cinxerunt, verum etiam unum ex castellis Slusiae adorti sunt atque insultum per dies viginti subinde renovarunt (sub refluxum maris semper a navibus exeuntes) ita ut in magnam caedem eorum qui castellum defendebant facerent, qui assidue ut eos repellerent pugnabant, licet ex parte etiam Angliorum quinquaginta viri cecidissent, inter quos fuit frater comitis Oxoniae.

13. Sed obsidione Slusianos arctius quotidie premente et utroque castello (quae praecipua oppidi robora fuerunt) afflicto, altero per Saxoniae ducem, altero per Anglos, et ponte quodam scapharum quem Ravenstonus inter untrunque castellum extruxerat ut alterum alteri suppetias ferre possit noctu ab Anglis incenso, Ravenstonus amplius oppidum se tenere posse plane desperabat. Itaque tandem castella Anglis, oppidum autem duci Saxoniae per compositionem dedidit. Quo facto, dux Saxoniae et Poyningus cum Brugensibus ut se Maximiliano domino suo submitterent egerunt, quod paulo post Brugenses fecerunt, solventes magna ex parte belli impensas, unde Germanni et Angli dimissi sunt. Exemplum Brugarum reliqua oppida quae defecerant secuta sunt, ita ut Maximilianus a periculo iam liber esset, ab indigentia autem (prout ipse res suas administrabat) nunquam. Poyningus vero (postquam aliquod dies apud Slusiam moratus esset donec res in tuto esset) ad regem tunc Bononiam obsidentem reversus est.

14. Circa hoc tempus venerunt literae a Ferdinando et Isabella regibus Hispaniae, quae significarant debellatum iam esse cum Mauris apud Granadam. Quod facinus per se tam memorabile, Ferdinandus (cui in more erat nullam ex virtutibus suis male repraesentando obscurare) literis suis fuse admodum et magno verborum ornatu depinxerat, cum omnibus circumstantiis et religiosis ceremoniis et magnificentiis quae in receptione eius regni fuerant adhibitae. Inter alia commemorabat quod ab ingressu suo in urbem abstinebat, donec crucem super altissimam Granadae turrim erectam a longe vidisset, unde solum ipsum redditum fuisset Christianum. Quodque etiam antequam ingressus esset homagium fecisset Deo e fastigio turris per patrem patratum proclamando se recogonoscere et confitere regnum illud se recuperasse auxilio omnipotentis Dei, et gloriosae viriginis, et beati apostoli Iacobi, et sancti patris Innocentii Octavi, egregiam sibi insuper operam praestantibus praelatis, nobilibus, et populis suis. Quodque e castris pedem non movisset donec exercitum exiguum martyrum ad numerum septingentorum et amplius Christianorum (qui in vinculis et crudelissima servitute Maurorum permultos annos vixerant) ante oculos suos transire videsset, pro retemptione sua gratias agentes et hymnum canentes. Atque ut tributum Deo solvisset per eleemosynas quas singulis

largitus esset propter suam in urbem receptionem. Haec in literis inserta erant, cum aliis multis caeremoniis, plenis sacrae cuiusdam ostentationis.

15. Rex (qui semper in omnibus actionibus religiosis, consortio et choro eorum qui illas celebrabant se libenter adiungere consueverat, et ex genii sui inclinatione regis Hispaniae addictus erat — pro modulo amoris quo reges alter alterum prosequi possint — partim ob virtutes eius, partim ad potentias Gallorum libramentum) his literis receptis statim magnates et praelatos suos qui circa urbem et aulam manebat, una cum maiore et senatu Londinensi, magna sum solennitate aedem D. Pauli adire iussit, ut ibidem declarationem a cancellario, iam cardinale facto, audirent. Postquam convenissent, cardinalis in supremo gradu ascensus ad chorum stans nobiles omnes, praelatos, et magistratus civitatis, iuxta gradus in imo manentes, allocutus est, declarans eos illo consecrato loco ex regis mandato convenisse ut Deo cantarent canticum novum. Nam per plures iam annos Christianos aiebat nullas provincias novas aut territoria a Saracenis et Mahumatenis eripuisse, neque Christiani orbis terminos protulisse. Hoc vero iam factum esse virtute et auspiciis Ferdinandi et Isabellae regum Hispaniae, qui (in nominis sui decus immortale et gloriam) regnum magnum et opulentum Granadae, una cum urbe populosissima et potentissima eiusdem nominis, recuparassent a Saracenis, qui possessionem eius per septingentos annos et amplius usurpaverant. Itaque ob hoc coetu et Christiano orbe universo gratias maximas Deo agendas esse, ac celebrandum etiam nobile hoc et insigne facinus regis Hispanie, qui certe hoc nomine non tantum illustrem victoriam obtinuisse, sed etiam apostolico munere perfunctum esse, merito censeri posset, quod scilicet provincias novas Christianae fidei aggregasset. Tanto magis, quod victora haec absque multa sanguinis effusione parta est, unde bene sperare liceret lucrum demeti posse, non tantum territorii, sed innumerarum animarum in ecclesiae Christi augmentum, quandoquidem tam multos Deus pro su bonitate vivere volsuisset, ut demum converterentur. Tum vero cardinalis retulit res maxime memorabiles quae in victoria potiunda intervenerunt. At oratione eius finita coetus universus solenni processione hymnum Te Deum cecinerunt.

16. Non multis diebus ab hoc solennitate, rex festum sanctorum Philippi et Iacobi apud palatium suum de Shine, nunc Richmondiam dictam, celebravit, ubi, ut sanguis aulicorum et iuventutis nonnihil incalesceret, spectacula edidit magnifica hastiludiorum et turneamentorum et huiusmodi pugnarum umbratilium per totum illum mensem. In quibus ludis contigit ut Iacobus Parkerus eques auratus et Hugo Vaughanus (unus ex regis ostiariis), inter se altercantes de

insignibus quibusquam quae rex caeremoniarum dederat Vaughano gestanda, hastis decertare consenserunt. Et infortunio quodam galeae pravae quam Parkerus portabat, primo cursu in ore percussus est, ita ut lingua eius gutturi fere affigeretur, unde subito in ipso loco animam efflavit. Quod factum propter controversiam praecedentem et mortem secutam habitum est vulgo ut monomachia pro decisione iuris. Rex sub finem aestatis, postquam copias suas quibus Galliam est invasurus praeparasset (sed minime congregasset), misit Urswicum (iam factum eius eleemosynarium) et Ioannem Risleium equitum auratum ad Maximilianum. Qui significarent ei regem iam arma cepisse et ad traiiecendum in Galliam paratum esse, solumque expectare ut ab eo certior fieret quo loco et tempore copias suas cum copiis regis coniuncturus foret, prout promiserat per legatum suum Countebaltum.

17. Legati Angliae cum ad Maximilianum adventassent, facultates eius et pollicitationes longo intervallo inter se disiunctas repererunt, cum omnino ei deesent pecuniae, milites, arma quae tanta expeditioni sufficerent. Maximilianus enim, cum neutram alarum suarum integram haberet (quoniam patrimonium suum Austriae ad eum non dum devenerat, patre siquidem adhuc vivo, atque ex altera parte territoria sua matrimonalia partim ducissae viduae in dotem

cesserant, partim recentibus rebellionibus exhausta erant), copiis ad bellum necessariis plane destitutus erat. Neque hoc non viderunt legati, sed prudente consilio satius esse duxerunt regi hoc per literas significare quam ab aula Maximiliani discedere antequam regis mentem circa hanc rem cognovissent, eo magis quod Maximilianus ipse nihil de magniloquiis suis detrehabat, sed eos responsis quae rem indies differebant detinebat, adeo ut mora iustam caussam habere viderentur. Rex (qui hoc fore praesenserat et eventum negotii sui usque a principio praeceperat) ad legatos rescripsit discretionem eorum in reditu differendo laudans, simulque iubens ut quo in loco Maximiliani res esset sedulo occultarent donec ap ipso ulteriora mandata recepissent. Ipse interim ad expeditionem suam regalem in Galliam accingebatur, nuncium hunc de inopia et pusillis viribus Maximiliani ad tempus supprimens.

18. Iam exercitus magnus et potens Londini convenerat, in quo erant Thomas marchio Dorcestriae, Thomas comes Arundeliae, Thomas comes Derbiae, Georgius comes Salopiae, Edmundus comes Suffolciae, Edwardus comes Devoniae, Georgius comes Cantii, comes Essexiae, Thomas comes Ormondiae, cum magno numero baronum, equitum auratorum, et aliorum virorum eminentiorum. Inter caeteros autem memoratur Richardus Thomas merito celebratus ob cohortes pulcherrimas quas adduxit e Wallia. Universus excertus numerum viginti quinque millium peditum et mille sexcentorum equitum complevit. Quibus copiis rex (constanter se gerens in delectu ducum suorum) praefecit Iasparum ducem Bedfordiae et Ioannem comitem Oxoniae, sub persona sua propria. Nono Septembris, octavo regni sui anno, a Grenovico movit versus mare, mirantibus omnibus quod tempestatem illam anni elegisset (cum iam hyems adesset) ad bellum inchoandum. Quidam utem hoc in signum trahebant bellum minime diuturnum futurum. Attamen rex contrarium credi voluit, inquiens se cum bellum eius generis instituisset quod non opus unius aestatis futurum esset, sed absque termino praefixo, regni Galliae subiugationem pro periodo haberet, non curare quo anni tempore inciperet, praesertim cum Caletum a tergo haberet ubi, si ratio belli postularet, hyemare possit. Sexto Octobris apud Sandovicum naves conscendit, eodem die Caletum appulit, qui locus designatus erat ubi copiae universae convenirent. Verum in itinere versus mare (in quo ob causam quam nunc memorabimus haerebat diutius) literas a domino Cordeso accepit. Qui, quo violentior fuisset in negotio belli contra Anglos, eo in tractanda pace sincerior habebatur, qui etiam alias homo verax et pectoris aperti existimabatur. His literis pacis conditiones a parte regis Galli proponebantur, quae regis Henrici gustui non prorsus erant ingratae. Verum negotium istud pacis a principio mirabili artificio occultatum est. Quamprimum rex Caletum venisset, pacis aurae lenes flare coeperunt. Primum enim legati Angli ad Maximilianum missi e Flandria redierunt, regemque certiorem fecerunt eum a Maximiliano auxilia neutiquam sperare posse, quod ad bellum prorsus imparatus erat. Voluntatem sane ei adesse, pecunias deesse. Haec autem quae ferebant legati non facta sunt exercitui et undique sparsa. Quamvis autem Angli eo nuncio allatio animos nihil demiserunt, necnon moris sit apud milites ex malis nunciis magis fieri alacres et erectos et magnificientius loqui. Nihilominus loco praeparativae erat ad pacem. Hunc nuncium e Flandria except nuncius ex Hispania (ita enim rex rem disposuerat) Ferdinandum et Isabellam Hispaniae reges pacem cum rege Carolo fecisse, Carolumque iis provincias Russigniani et Perpigniani restituisse, prius a Ioanne rege Aragoniae patre Ferdinandi Hispaniae pro tercentum mille coronatis oppignoratas, quae summa per hanc pacem gratis ei remissa esset. Hoc etiam ad pacem Henrici cum Gallo promovendam eleganter viam stravit, tum quia foederatus tam potens (qualis fuerit Ferdinandus) se subtraxerat, tum quia pacis emptae praeclarum exemplum exhibueret, ita ut rex pacis non futurus esset mercator solus. Inter has auras pacis rex se non difficilem praebuit ad pacem tractandam, consensitque ut episcopus Exoniae et dominus Daubeneius praefectus Caleti colloquerentur cum domino Cordesio super tractatum pacis. Ipse

tamen cum exercitu suo decimo quinto Octobris a Caleto movebat et post quatuor dies Bononiam obsidere coepit.

19. Durante obsidione Bononiae (quae ad mensem fere producta est), nil memorabile intervenit. Sollummodo Ioannes Savagius eques auratus, vir fortis, dum muros urbis inspiciendi gratia circumequitaret interfectus est. Oppidum et bene munitum erat et militibus abundabat. Attamen satis in arcto res eius erant, et omnia ad insultum aggressoribus erant parata. Qui si factus fuisset, opinio erat multo sanguine constiturum, sed tamen in fine oppidum captum fore. Interea pax per legatos utriusque regis firmata est, ad terminum vitarum amborum regum. In qua videre minime erat articulum alicuius momenti. Nec mirum, cum mercatura quaedam potius esset quam tractatus. Omnia enim in statu relinquebantur in quo tunc fuerunt, nisi quod regi Henrico persolvi deberent a rege Gallo septingenta quadraginta quinque millia ducatorum prae manibus, pro impensis in ea expeditione factis et viginti quinque millia coronatorum annuatim pro impensis circa res Britannicas erogatis. Pro qua summa posteriore, licet Maximilianum ante ei obligatum haberet, tamen debitoris mutationem, non minus quam si debitum ipsum esset persolutum, aestimabat. Etiam huius summae annua solutio nullo termino praefixo definita est, id quod Angli in eam partem accipiebant ac si pro tributo penderetur, sed specio tamen obtentu. Adque verissimum est pensionem illam et regi Henrico et filio eius Henrico Octavo diutius persolutam esse, quam ex ulla impensarum supputatione continuari possit. Insuper, praecipui regis consiliarii magnis pensionibus annuis a rege Gallo donati erant praeter munera larga in praesenti. Quod utrum rex ideo permisisset ut propriae munificentiae parceret, an ut invidiam negotii apud populum ingrati communicaret, diversam interpretationem subiit. Pro certo enim rex huius pacis auctor videri detrectavit. Itaque paulo ante multos e ducibus suis et viris militaribus primariis secreto subornarat ut in scriptis ad pacem eum hortarentur, idque obnixe contenderent per viam supplicationis. Veritas autem rei ita se habet pacem hanc utrique regi pergratam fuisse, Carolo quidem quod ei possessionem Britanniae confirmaret, expeditionem Neapolitanam ab omni impedimento liberaret, Henrico quod arcas suas pecuniis implevit, quodque hoc ipso tempore praevidit procellam quandam motuum intestinorum ingruentem, quae non ita multo post erupit. At contra, nobilitatem et viros in exercitu primarios (utcunque nonnulli ex illis ad eius nutum se accommodassent) male admodum habebat, quorum plurimi fortunas suas aut vendiderant aut oppignorarant, in bello spes collocantes. Neque veriti sunt dicere regi nihil pensi esse nobilitati et populo suo plumas detrahere, modo seipsum bene plumatum redderet. Alii autem ridebant ea verba quae rex apud comitia protulerat, nempe se minime dubitare quin bellum post principia se ipsum compensare posset, eum promisso suo stetisse dicentes.

20. Cum movisset Bononia Caletum rediit, ubi per aliquod tempus mansit. Unde etiam literas scripsit (quo genere comitatis interdum utebatur) ad maiorem et senatum Londinensem, gloriando fere de pecuniis quas propter pacem receperat, satis gnarus arcas regis plenas Londinensibus rem suavissum auditu esse. Magis tamen laetati fuissent illi, si contributio ipsorum (benevolentia dicta) mutuatio sola fuisset. Verum decimo septimo Decembris sequentis Westmonasterium rediit, ubi festum nativitatis domini celebravit.

21. Haud multo post regis in Angliam reditum, misit ad Alphonsum filium promogenitum Ferdinandi regis Neapolitani ducem Calabriae insigne ordinis periscelidis, honorem quidem a duce ipso petitum, qui eum in oculos Italorum eveheret. Siquidem arma Caroli expectans plurimi aestimabat amicitiam Angliae, utpote qua fraenos ambitioni Caroli iniicere possit. Illud insigne ab Alphonso maxima cum celebritate et pompa receptum est, ut solet fieri in iis quae existimationis gratia procurantur. Missum autem fuerat per Urwicum, in quem rex hanc

legationem contulit ut ei post multas legationes unde nihil lucri percipi poterat, propter liberalitatem ducis Alphonsi praemii loco esset.

VI.

Sub hoc tempus rex rursus spiritibus malignis obsideri et infestari coepit, per magicam scilicet et artes curiosas ducissae Margaretae, quae ab inferis evocavit umbram Richardi ducis Eboraci, filii secundogeniti Edwardi Quarti, ut obambularet et regem vexaret. Gemma ista (licet adulterina) spendidiory tamen erat, oculosque fulgore magis perstringebat, et in digitis principum maiorum gestata est quam Lambertus Simnellus, quippe quam non solum ducissa Burgudiae, sed et rex Galliae, etiam et rex Scotiae in pretio habuerunt. In Simnello certe parum erat, nisi quod puer erat venustus, quemque vestimenta sua regalia non dedecerent. Verum adolescens iste (de quo nunc loqui occoepimus) tam versutus erat et veluti mercurialis ut similem vix fere reperias, isque qui, si forte in scena partibus suis excidisset, eas acumine proprio prompte supplere possit. Itaque cum inter exempla pseudoprincipum quae vel recentibus vel antiquis temporibus extiterunt, hoc ipsum emineat, narrationem certe pleniorem et accuratiorem meretur, etsi regis inveterata consuetudo res per obscuram lucem et partes divulsas et disiectas monstrandi hanc rem tanta caligine involverut ut ad hodiernum usque diem fere instar mysterii se habeat.

2. Ducissa Margareta (quam regis amici Iunonem appellabant, quia talis erat versus eum qualis fuit Iuno versus Aeneam, superos et Acheronta movendo in perniciem eus) loco basis machinarum suarum quas contra regem extruebat perpetuo omnibus viis et modis alebat, confirmabat, et spargebat, famam volitantem nimirum Richardum ducem Eboraci, filium secundogenitum Edwardi Quarti, minime fuisset in turre Londonensi (prout ferebatur) necatum, sed vivum emissum quoniam carnifices illi, qui operam suam praestiterunt ad barbarum illud facinus, postquam primogenitum trucidatum vidissent horrore et misericordia perculsi Richardum istum clam emiserunt sortem suam experturum. Hanc escam et illecebram undique proiecit, credens huius rei famam et fidem (una cum recente exemplo Lamberti Simnelli) aliquas volucres forte aliquando tracturam, quae eam captarent. Alia quoque diligentia usa est, non omnia casui permittendo. Adhibuit enim occultos quosdam emissarios (similes Turcae ministris, qui puerorum tributum exigunt) qui adolescentulos venustos et formosos conquirerent, unde Plantagenistas et duces Eboraci effingeret. Tandem vero incidit in quendam in quo omnia quae requiri videbantur concurrebant ad ducem Eboraci repraesentandum.

3. Iste fuit Perkinus ille Warbeckus, cuius facinora et labores iam narrabimus. Primo enim aetas in utroque bene conveniabat. Secundo, adolescentulus erat oris elegentia et corporis lineamentis cum dignitate quadam amabilis. Atque insuper mores et gestus eius tam erant vafri, et quasi veneficiis quibusdam obliti, tam ad misericordiam commovendam quam ad fidem imprimendam ut fascini cuiusdam et incantationis loco essent iis qui eum aut videbant aut audiebant.

Tertio, tam egregius usque a pueritia erro fuerat, aut (ut rex eum appellare solebat) terrarum calcator, ut difficle admodum esset nidum eius aut parentes reperire. Neque etiam potuisset aliquis per diuturnum cum eo conversationem aut familiaritatem plene coniicere aut detegere quis esset, solum siquidem tam crebro mutabat. Postremo contigerat etiam res quaedam levis (a scriptore eiusdem temporis memoriae tradita) quam tamen probabile est ad quae postea gesta sunt nonnihil attulisse eisque tanquam ansam praebuisse. Ea fuit quod rex Edwardus Quartus compater huius Perkini fuisset. Quod sicut suspiciosum valde erat in rege lascivio, quod in familia tam ignobili compater esse non dedignaretur, atque opinionem cuivis facile iniicere poterat Perkinum sanguinis illegitimi familiae Eboraci aliquid in se habuisse. Ita (licet illud

minime fuisset) occasionem saltem puero ministrare poterat (quod scilicet subinde regis Edwardi filius lustricus, aut ioco fortasse filius vocaretur) cogitationes tales arripiendi et fovendi. Tutorem enim nullum nactus est (ut Lambertus Simnellus) donec ad ducissam Margaretam venisset, quae eum in omnibus egregie instruxit.

4. Ad hunc igitur modum haec fabula peracta est. Fuit oppidanus quidam in civitate Turnacensi qui magistratu in eo oppido perfunctus erat, cui numen erat Ioannes Osbeckus, Iudaeus ad fidem conversus, qui in uxorem duxit Catharinam de Faro, cuius negotiorum procurato eos traxit ut ad tempus Londini habitarent temporibus Edwardi Quarti. Hoc spatio filium ex ea genuit. Cumque in aula regis notus esset, rex aut pietate quadam notus, quod Iudaeus conversus esset, aut privata quadam notitia adductus, eo honore eum dignatus est ut filium eius e fonte susciperet eumque Petrum nominaret. Postea autem, cum puer delicatus et effoeminatus fuisset, vulgo vocatus est diminutivo nominis sui Peterkinus aut Perkinus. Etenim nomen Warbecki ei ex coniectura tantum impositum erat antequam examinationes de eo negotio habitae fuissent. Attamen ita invaluerat nomen Warbecki ut etiam post verum nomen eius cognitum retineretur. Dum adhuc infans erat parentes eum eo Tornacum reversi sunt. Paulo post commissus est cuidam ex cognatis suis Ioanni Stenbecko dicto, qui Antwerpiae habitabat, unde saepius Antwerpiam et Turnacum inter, et circa alia Flandriae oppida, cursitabat, ut plurimum cum Anglis versatus, quo pacto etiam linguam Anglicam ad unguem callebat. Tandem, paucis annis elapsis, postquam in adolescentem formosum crevisset, a quodam ex ducissae Margaretae exploratoribus ad eam deductus est. Quae eum accurate intuita et cernens eum vultu et corpore fortunam sublimem posse sustinere, ac simul perspiciens eum ingenii acumine et morum elegantia eminere, putabat se iam reperisse marmor quoddam pretiosum ex quo imago ducis Eboraci exculpi posset, eumque apud se diu detinuit, sed prorsus in occulto. Quo temporis spatio multis secretis colloquiis eum instruxit, primo quidem edocens quomodo personam principis, aspectu et gestu imitaretur, atque qualiter maiestatem suam cum sensu tmaen infortunii sui tueretur. Tum vero diligentissime eum informavit de omnibus circumstantiis et notis particularibus quae ad ducem Eobraci (cuius persona ei agenda esset) pertineret. Descripsit enim effigiem, faciem, et lineamenta corporis regis et reginae parentum suorum, etiam fratrum et sororum et famulorum et aliorum qui pueritiae eius praecipue affuerunt, una cum rebus multis, aliis vulgo notis, aliis secretioribus, quae duci obtigerunt (et tales videbantur quas puerili captui et memoriae inhaerere verisimile erat) usque ad mortem Edwardi Quarti. Addidit et particularia omnia qua a tempore mortis regis insecuta sunt, donec ipse et frater eius in turrim conclusi essent, tam cum libertate frueretur quam postea cum in asylo degeret. Quod vero ad tempus detentionis suae in turre, et modum fratris suis necis atque emissionis suae. Satis sciebat illa omnia tam clandestina fuisse ut pauci admodum quaecunque tandem ei confingere liberet arguere possent, itaque libero prorsus mendacio se uti posse. Quamobrem tersam Perkino et probabilem earum rerum narrationem contexuit, iubens ut ne hylum quidem ab ea abscederet. Convenit etiam inter eos qualis adolescenti ratio reddenda est peregrinationum suarum, miscendo multa vera, et quae alii abunde testari possint, cum falsis ad fidem faciendam, verum cavendo semper ut personae quam iam acturus esset omnia congruerent. Instituit eum insuper quomodo quaestiones quasdam captiosas et tentantes de quibus verisimile esset alios interrogaturos evitaret. Verum in hoc eum indole propria ita instar anguillae lubricum et elabendum promptum repperit ut ingenio eius et dexteritati facile confideret, ideoque minus in eo laboravit. Postremo animos ei nonnullis in praesentis praemiis et ingentibus in posterum promissis addidit, ante oculos illi proponens opes et gloriam regni si res successissent; sin secus evenissent, certissimum in sua aula refugium. Postquam eum documentis suis satis instructum perspexisset, coepit secum cogitare a qua coeli plaga cometa iste se primo ostendere deberet

et quo tempore. Constituit autem hoc fieri oportere ab horizonte Hiberniae. Illic enim huiusmodi meteorum potentem antea emiserat influxum. Tempus autem apparitionis maxime opportunum fore cum rex bello Gallico implicaretur. Hoc autem satis noverat, quicquid a se profectum esset suspicionibus obnoxium futurum. Ideoque si Perkinus continuo e Flandria in Hiberniam pergeret, ipsa se ei rei immiscere putaretur. Praeterea tempus nondum maturam erat, quod reges duo tunc de pace tractarent. Itaque circumrotabat ducissa, atque ut omnes suspiciones tolleret, et metuens eum diutius apud se retinere (satis gnara arcana brevis aevi plerunque esse) clam eum misit in Lusitaniam cum domina Bramptona, Angla quae illo tempore in Lusitaniam navigavit, una cum homine fido ex famulitio proprio qui facta eius sedulo observaret, ubi morari eum voluit donec nova mandata ab ea acciperet. Interim non omisit ea parare et instruere, non solum in regno Hiberniae, verum etiam in aula Galliae. In Lusitania circiter annum unum mansit, quo tempore rex Henricus (ut iam dictum est) comitia sua convocaverat et bellum Gallis aperte indixerat. Iam itaque signum benevolum regnare et constellatio advenisse visa est, sub qua Perkinus oriri deberet. Itaque mandata a ducissa accepit ut in Hiberniam sine mora proficisceretur, secundum quod primo destinaverat. In Hibernia ad urbem de Corko appulit. Postquam illuc venisset (si quis propiae relationi et confessioni quam postea exhibuit credere velit,) Hiberni eum satis splendide vestitum reperientes, ad eum undique frequentes convolarant, ei imponentes quod dux Clarentiae esset, idem qui antea apud illos manserat, et postea mutata opinione quod filius esset nothus Richardi Tertii. Postremo, hanc etiam opinionem aspernati, eum pro certo Richardum ducem Eboraci, filium secundogenitum Edwardi Quarti esse volebant et affirmabant. Se vero (aiebat) ista omnia pro virili abnegasse, et iusiurandum tactis evangeliis obtulisse quod ipse nihil tale esset, donec in fine vi quadam ad quicquid illi vellent agnoscendum eum adegissent, unde iusserunt eum bono animo esse et sine metu. Sed revera compertum est quod ipse statim ab adventu suo in Hiberniam personam ducis Eboracensis in se suscepisset, sibi quibus potuit modis socios et conuratos adiunxisset. Adeo ut literas expressas ad comites Desmondie et Kildariae miserit, petens ut in auxilium suum properarent. Quarum literarum chartae originales adhuc extant.

5. Circa idem tempus ducissa ad se pellexerat unum ex servis regis interioribus (cui nomen erat Stephanus Frionus) secretarium regis pro lingua Gallica, hominem industrium sed turbulentum et regi infensum. Frionus ille confugerat ad Carolum regem Gallum, seque in eius famulitium insinuaverat sub ipsum tempus quo bellum inter reges aperte pullulare coepisset. At Carlus, postquam de persona et incoeptis Perkini audiisset (satis ex sese promptus ad occasiones quascunque arripiendas in detrimentum regis Angliae, atque a Friono instigatus, et ante a ducissae Margaritae artibus allectus) statim misit quendam Lucam una cum Friono isto (de quo diximus) tanquam legatos ad Perkinum, qui eum de regis Caroli bono in eum animo certiorem facerent, quodque auxilia abunde mittere decrevisset ad recuperandum regnum suum e manibus Henrici, coronae Angliae usurpatoris et Galliae hostis, invitans eum ut ad se in regnum Galliae veniret. Perkinus se in coelo iam collocatum existimabat cum a tanto rege tam honorifica legatione accersitus est, atque amicis suis in Hibernia narrans quomodo a fortuna ipsa vocatus esset, quantaque spe ageret, continuo in Franciam navigavit. Cum ad aulam regis Galli pervenisset, rex magno cum honore eum excepit eumque salutavit et appellavit per nomen ducis Eboracensis, hospitium et alia ei assignans quae magnum principem decerent. Etiam quo magis ad principis magni imitationem accederet, satellitium ei circundedit, cuius dominus Congressallus erat praefectus. Aulici etiam (licet apud Gallos ludos facere in proclivi non sit) ad regis nutum se componebant, satis gnari rationes status ab ea parte stare. Eodem quoque tempore nonnulli ex Anglia viri primarii ad Perkinum profecti sunt, Georgius Nevillus, Ioannes Taylerus equites aurati, et circiter centum alii, et inter caeteros Frionus iste qui fortunis Perkini

se totum tradit et tunc et diu post, et revera ei fuit praecipuus consiliarius et ad omnia instrumentum bene efficax. Verum haec omnia ex parte regis Galli artificiose tantum facta sunt, quo facilius Henricum ad pacem flecteret. Itaque a primo usque thuris grano super altare pacis apud Bononiam incenso, Perkinus veluti fumo abactus est. Attamen eum regi Henrico in manus tradere Carolus renuebat (licet ab eo de hoc interpellatus) honoris sui gratia, sed eum liberum dimisit. Etiam ex sua parte Perkinus discessum suum acceleravit, veritus ne subito et occulto interciperetur. Itaque in Flandriam ad ducissam Burgundiae properavit, narrans se variis fortunae fluctibus iactatam ad eius aulam veluti portum securum confugisse, dissimulans prorsus se unquam antea illic mansisse, sed tanquam iam primum se eo recepisset. Nec minus ab altera parte ducissa ipsa tanquam rem novam et miram eius adventum videri voluit, a principio egregia cum simulatione verba iniiciens quod edocta fuisset et prudentior facta ab exemplo Lamberti Simnelli, ne merces adulterinas reciperet, licet (ut aiebat) etiam de illo ipso Lamberto Simnello ei non plane adhuc constiterit. Praetendebat autem (verum huc semper fuit astantibus aliis) se contendere ut Perkinum interrogationibus satis captiosis tentaret et implicaret, ut experiretur num verus dux Eboraci fuisset. Verum quando responsis suis sibi magnopere satisfactum fuisse affirmaret, tum vero se quasi attonitam et in ecstasim raptam fingebat propter mirabilem adolescentis e periculis emersionem, eum amplexa acsi e morte in vitam rediisset atque argumentata Deum, qui modis tam miris eum ab interitu eripuisset, simul reservare eum constituisse ad prospera fortunae et magnum aliquod facinus. Quod vero ad eius e Francia dimissionem, nolebat eam interpretari acsi fraudes Perkini Gallis suboluisset, aut propter neglectum aliquem, sed contra hoc pro signo certo astruebat eum pro viro aliquo magno habitum fuisse, quoniam caussae eius destitutio et desertio revera tanti erat ut si quis recte animadvertat, pacem confecisset, immolando scilicet principis innocentis et calamitosi fortunas utilitati et ambitioni duorum potentium monarcharum. Neque sibi Perkinus ipse defuit, aut maiestate et comitate quadam regia, aut promptis et appositis responsis, aut se benignum et gratiosum praebendo favorem eius ambientibus, aut indignatione et vilipendio quodam modesto versus eos qui de feritate rerum suarum subdubitare videbantur, sed in omnibus mirabiliter se gessit. Ita ut, non solum apud eminentiores constanter creditum sit eum verum fuisse ducem Richardum, quin et ipse ex diuturna et assidua simulatione, et mendacium saepius narrando, versus fere est in habitum eius rei quam simulabat, quasi quae fingeret simul et crederet. Ducissa igitur tanquam in re explorata honoribus plurimis Perkinum cumulavit, eum perpetuo nepotem suum compellans, eique tribuens titulum illum delicatum alba rosae Angliae, et ad corporis eius custodiam satellites ei assignavit ad numerum triginta hominum cum bipennibus, tunicis variegatis ex purpureo et caeruleo indutos. Aulici quoque universi, et generaliter tam Flandri quam peregrini, eum magno honore prosequebantur.

6. Haec nova veluti fulgura et tonitrua in Angliam pervenerunt, ducem scilicet Eboraci pro certo vivere. Nomen autem Perkini eo tempore incognitum fuit, sed rumores de duce Eboraci tantum volitarunt, eum in Hibernia agnitum, in Gallia venundatum, iamque in Flandria receptum et in magno honore esse. Rumores isti plurimum praevalebant, apud nonnullos quidem propter malevolentiam, apud alios propter ambitionem, apud aliquos propter levitatem et rerum novarum studium, apud paucos fortasse propter conscientiam et credulitatem, apud plurimos autem propter imbecillitatem iudicii, et apud haud paucos propter obsequium erga viros quosdam primarios qui his rumoribus in secreto favebant eosque alebant. Neque magno post intervallo secuta sunt hos rumores rerum novarum murmura et scandala contra regem et regimen suum, quae infamiam ei inurebant quod magnus esset exactor et nobiles regni deprimeret. Amissio Britanniae et pax cum Gallis facta neutiquam silentio praetermissa. Sed ante omnia iniuriam urgebant qua rex reginam suam afficiebat, quod in eius iure non regnaret.

Dicebant igitur Deum iam tandem ramum masculum familiae Eboracensis in lucem produxisse, qui precario regnaturus non esset utcunque rex uxorem suam miseram regno spoliaret. Nihilominus (ut fieri solet in iis quae apud vulgus fidem obtinent, quaeque illi libenter audiunt) famae istae ita invalescebant ut auctores inter multitudinem loquentum caput conderent, similes herbis quibusdam serpentibus quae radicem certam non habent, aut vestigiis ultro citroque impressis quae sequi non licet. Sed paulo post maligni isti humores in ulcus confluxerunt, atque occulto in viris aliquibus magnae dignitatis, veluti in partibus nobilibus sedes repererunt. Quorum praecipui erant Guilielmus Stanleius hospitii regis camerarius, dominus Fitzwalterus, Simon Mountfortus, Thomas Thwaitus equites aurati, cum aliis. Hi in occulto coniurarunt, promittentes se ducis Richardi titulum promoturos. Nihilominus nemo coniuratorum parte fortuna suas periculo obiecit praeter duos, nempe Robertum Cliffordum equitem auratum et Guilielmum Barleium, qui duo in Flandriam traiecerunt, missi a coniuratis in Anglia, ut veritatem earum rerum quae in Flandria agitatae sunt diligenter inquirerent et explorarent, una cum bona pecuniae summa, sed sub conditione ne eam distraherent nisi illa quae ferebantur vera esse et sine fuco perspicerent. Adventus Roberti Cliffordi, quod ex magna familia oriundus et fama celebratus esset, gratus supra modum ducissae erat. quae postquam cum eo collocuta esset, eum in conspectum Perkini adduxit, cum quo sermones crebro conseruit. Adeo ut in fine (sive a ducissa adductus ut conatibus suis faveret, sive a Perkino ut fabulae crederet) rescripsit in Angliam se personam ducis Eboraci aeque nosse ac suam propriam, atque proculdubio adolescentem istum verum esse ducem. Hoc modo factum est ut omnia hic in Anglia ad defectionem et seditionem spectarent, et coniuratio foveri coepit mutuo tractatu inter Flandriam et Angliam.

7. Rex ex sua parte non dormiebat, verum arma sumere aut copias cogere adhuc intempestivum putabat, ne metum proderet aut idolo isti cultum nimium exhiberet. Attamen portus regni clausit, vel saltem ministros praefecit qui commeantes ultro citroque observarent et suspectos examini subiicerent. Quoad reliqua vero, fraudem fraude propellere elegit. Duo autem erant quae animo destinaverat: unum, ut imposturam Perkini omnium oculis subiiceret, alterum, ut coniuratos inter se comitteret. Ad impposituram convincendam, duae tantummodo patebant viae: prima, ut liquido appareret ducem Eboraci revera trucidatum fuisse, altera, ut sive mortuus esset sive vivus, Perkinum utcunque impostorem esse omnibus constaret. Quantum ad primam, ita se res habebat. Quatuor tantum erant testes qui ex notitia propria de nece ducis Eboraci affirmare poterant. Ii erant Iacobus Tirrellus, qui a rege Richardo mandata de ea re acceperat, Ioannes Dightonus et Milo Forrestus, servi Tirelli, carnifices ipsi, et capellanus turris Londinensis, qui eos sepelivit. Ex quibus quatuor Milo et sacerdos iam mortui erant. In vivis autem superant solum Tirrellus et Dightonus. Hos duos in turre incarcerari iussit rex, et stricte examinari de nece principum illorum innocentium. Qui duo confessionem exhibebant (ut rex ipse publicabat) per omnem consentientem, in hanc sententiam, nimirum regem Richardum primo mandata dedisse Brackenburio locumtenenti turris Londinensis ut principes interficeret, eum autem munus illud recusasse; itaque Richardum similia mandata Iacobo Tirrello renovasse, nempe ut claves turris a locumtenente reciperet in una noctem ad obeunda regis iussa specialia; Tirrellum igitur noctu se ad turrim contulisse una cum duobus servis praenominatis, quos ad facinus delegerat; Tirrellum ipsum in imo graduum mansisse et servis suis negotium commisisse ut illi homicidium patrarent; illos autem in lecto decumbentes principes suffocasse; quo facto, dominum suum vocasse ut corpora mortuorum nuda, quae idcirco exposuerant, viderat; postea vero principes in terram defossos sub gradibus fuisse, et acervum lapidum in fossam iniectum; quando vero ad Richardum regem Tirrellus retulisset mandatum suum iam peractum esse, eum magnas eidem gratias egisse, locum solummodo sepulturae eorum improbasse, quod vilis nimium esset, cum a

rege nati essent; unde nocte alia ex mandato regis per capellanum turris corpora eorum translata fuisse, et alio loco sepulta, qui (per mortem sacerdotis paulo post defuncti) penitus incognitus esset. Hanc examinationum earum fuisse summam in vulgus publicatum est. Rex tamen Henricus ipsarum examinationum et confessionum luce in nullis suis declarationibus quas edidit usus est, unde (probabile est) eas negotium reliquisse obscurum et perplexum. Quantum vero ad Iacobum Tirrellum, ei caput paulo post abscissum est in turre ipsa propter alia laesae maiestatis crimina. Ioannes autem Dightonus (qui, ut videbatur, ad regis votum optime locutus est) statim liber dimissus est, atque huius traditionis evulgandae principale erat organum. Itaque quanto hoc prius testimonium et probationis genus magis nudum et ieiunum apparebat, tanto maiorem adhibuit rex diligentiam in posteriore enucleando, de vita sclicet et vestigiis Perkini. Ad hunc finem in diversas partes, praecipue autem in Flandriam, nonnullos secretos et industrios exploratores misit, alios quasi ad Perkinum confugissent eique adhaerere constituissent, alios autem sub variis aliis praetextibus. Qui omnes speciales quasque circumstantias et eventus rimarentur circa Perkini parentes, natalia, persona, peregrinationes; ut verbo dicamus, qui diarium conficerent eius vitae et factorum. Hos exploratores suos liberaliter pecuniis instruxit, ut homines qui notitiam huiusmodi rerum haberent ad se traherent eosque remunerarentur, dans etiam eis in mandatis ut quae repererant sibi subinde significarent, et nihilominus in inquisitione pergerent. Et perpetuo evocante alium alio nuncio, novos homines adiunxit ubi negotii ratio hoc postulabat. Alios autem emisit cum interioribus mandatis et clariore consiliorum suorum participatione, qui in rebus quas interruptionem et dissipationem incoeptorum Perkini struebat operam navarent. His commissum est ut se in familiaritatem eorum qui a partibus Parkini stabant in Flandria penitus insinuarent, eoque modo expiscarentur quos iam socios et consiliorum participes illi sibi ascivissent, tam hic in Anglia quam foras, et quousque singuli eorum de se fidem aut pignus dedissent, quosque insuper tentare et allicere in animo haberent. Neque de personis tantummodo ut inquirerent, sed etiam de actionibus, spe, et machinamentis Perkini et coniuratorum, quantum fieri posset, si informarent. Hi exploratores pro fidelioribus habiti (aut saltem ex his aliqui) secretiora mandata receperunt, ut principales Perkini amicos et servos occulte ab eo abalienarent et averterent, proponendo et intimando eis quam futili et debili res eius niterentur fundamento, et quam prudente et potente cum rege illis res esset, eosque regi reconciliarent, venia promissa necnon praemiis prout mererentur. Ante alios autem omnes ut constantiam Roberti Cliffordi invaderent et subruerent, eumque ad reges partes, si possent, traherent, cum ille vir intima arcanorum adversae partes optime nosset, quique, si eas partes deseruisset, reliquos maxime deterrere et mutuis suspicionibus implere posset.

8. Mirum etiam quiddam traditur, regem nimurum sylva immani suspicionum circundatum et involutum, neque cui fidem haberet satis certum, cum confessoribus et capellanis complurium virorum primariorum secreto egisse, ut ex iis de consiliis adversariorum suorum edoceretur. Quintentiam, quo exploratoribus suis transmarinis plus fidei apud exteros conciliaret, regem saepius iussisse illos ipsos exploratores inter caeteros suos, pro more illis temporibus usitato, in templo divi Pauli nominatim diris devoveri. Isti autem utriusque generis exploratores officio suo tam diligenter perfuncti sunt, ut rex Perkini licet vivi anatomiam iam reciperet, et simul de plurimis in Anglia coniuratis bene informatus esse, atque alia insuper mysteria ei essent revelata. Robertus autem Cliffordus imprimis in regis partes attractus fuit, atque ad res regis promovendas iam factus est minister industrius et officiosus. Rex igitur (diligentiae suae proventum largum metens, et de plurimus rebus quas eum scire intererat ampliter informatus) per universum regnum relationes de impostura et praestigiis Perkini cum omnibus quae eo spectabant fuse satis et plene divulgavit et sparsit. Hoc autem fecit non per edictum

(quandoquidem examinationes nondum essent perfectae, ideoque magis et minus recipere possent), sed per famas aulicas, quae ut plurimum altius penetrant quam edicta typis excussa. Tempestivum quoque iam putavit legationem in Flandriam mittere ad archiducem Philippum, cum eo acturam ut Perkini causam desereret, ipsumque e territoriis suis dimittere vellet. In hac legatione usus est rex opera Edwardi Poyningi equitis aurati et Guilielmi Warhami, equitis item aurati et iuris canonici doctoris. Archidux tum in minore aetate erat, et a consiliariis suis regebatur. In quorum praesentia legati mandata sua declararunt et Warhamus in hunc modum locutus fertur:

9. "Domini mei, rex noster aegre admodum fert quod, cum Anglia et ducatus vester Burgundiae habiti sunt tamdiu instar mariti et uxoris, iam regio ista vestra veluti scena facta sit super quam vilis praestigiator partes regis Angliae ageret, non solum ad celsitudinis suae molestiam et dedecus, verum etiam in contumeliam et opporobrium quotquot sunt regum et principum. Adulteratio imaginis regis alicuius in moneta sua capitale omnium legum consensu iudicatur. Verum regis vivi imaginem in persona adulterare super omnia imposturarum crimina merito palmam fert, nisi forte excipi debeat impostura Mahometi alicuius aut Antichristi qui maiestatem divinam simularunt. Rex dominus noster melior de concilio hoc gravissimo ominatur quam ut credere possit aliquem ex vobis hac fabula captum esse (etsi fortasse passio alicuius personae particularis vos aliquatenus inflectere possit). Res ipsa per se tam est incredibilis ut testimionia omittam de morte ducis Richardi, quae rex instrumentis authenticis descripta habet (quoniam ea in potestate regis propria esse quispiam putare putare possit) res ipsa pro se loquatur. Rationi enim et argumentis nemo imperat. An fieri posse creditis ut Richardus Tertius animam suam damnare et nomen suum maculare tam nefando homicidio vellet absque tamen ullo rerum suam in melius profectu? Aut etiam existimare potestis homines sanguinarios (qui carnifices ei erant) in medio facinoris ad misericordiam conversos? Cum contra in feris ipsis, nec minus in hominibus ferinae naturae, primum sanguinis gustus eos magis in furorem agere et rabidosos reddere soleat? An nescitis tyrannorum ministros cruentos ad huiusmodi scelera perpetranda veluti cum laqueis in collo semper missos? Adeo ut, si mandata non perfecerint, certae morti addicti sint. Et putatis hosce sceleratos vitae propriae periculo alienam salutem redimere voluisse? Verum esto ut duci pepercerint, ubi gentium eum exponerent? Numnam in plateas Londini immitterent, ut vigiles scilicet eum prehenderent et coram aliquo ex iusticiariis pacis sisterent, unde omnia quae egerant per examinationem proderentur? An autem secreto eum servarent? Atque hoc certae multae curae, sumptus, et assidui periculi res fuisset. Verum (domini mei) in re non dubia argumentis utor non necessariis. Rex prudentia adeo abundat, necnon amicis fidelibus in partibus exteris, ut iam ducem Perkinum etiam a cunabulis pernoverit. Et quoniam magnus profecto est princeps, si apud vos inveniatur aliquis poeta idoneus, memorias ei suppeditare possit ad vitam eius conscribendam, introducendo eum veluti parallelum Lamberto Simnello, nunc uni ex regis accipitariis. Quamobrem (ut nihil apud dominationes vestras dissimulem) omnem admirationem certe superat ducissam Margaretam (ignoscite obsecro si eam nominem, cuius in regem odii nulla est caussa, nullus finis) iam seniorem, aetate qua mulieres aliae a puerperiis cessare solent, duo eiusmodi monstra peperisse, non novem aut decem mensium, sed annorum complurium partus. Cumque aliae matres naturales infantes pariant infirmos, quique seipsos attollere et iuvare nequeant, illa contra adolescentes proceros pariat, qui non multo postquam in lucem prodierint cum regibus potentibus praeliari possint. Domini mei, non libenter huic parti immoror. Utinam tandem ducissa ista gustare sibi in animum induceret gaudia quae Deus omnipotens manu benigna ei porrigit, intuendo neptem suam tanto in honore regnantem et tam numerosa sobole regia beatam, quam (si ei placeret) possit illa pro propria ducere. Regis certe postulatum archiduci et

dominationibus vestris iam a nobis exhibendum possit tale esse, ut, secuti regis Caroli exemplum, qui iampridem eum abegit, nebulonem istum e territoriis vestris eliminare velitis. Verum, quoniam rex maius quiddam expectare merito possit a foederato antiquo quam ab hoste nuper reconciliato, petit a vobis ut eum in manus suas tradatis, praestertim cum piratae et impostores huius generis pro communibus generis homani hostibus haberi debeant, nec iuris gentium praesidio inniti possint."

10. Post nonnihil temporis ad deliberandum interpositum, legati hoc breve responsum tulerunt: archiducem in Henrici gratiam nullatenus duci Eboraci praetenso auxilia aut favorem praestiturum, sed in omnibus amicitiam quae ei cum rege erat conservaturum. Quatenus vero ad ducissam dotariam, illam in terris dotis suae plenam habere potestatem, ideoque in manu archiducis non esse, quo minus re sua pro arbitruo suo utatur, eam impedire.

11. Rex post reditum legatorum neutiquam sibi hoc responso satisfactum esse iudicavit. Satis enim sciebat dotem matrimonialem nihil quod absoluti imperii esset (quale est copiarum administratio) secum transferre. Quin et legati disertis verbis ei retulerunt ducissam in concilio archiducis magna auctoritate pollere. Et quod utcunque archidux ad res Perkini connivere tantum simularet, secreto tamen eiusdem incoepta promoveret. Itaque (partim animum explere cupiens, partim rationibus politicis inductus) statim Burgundos omnes e regnis suis exulare iussit, tam homines quam merces ipsorum, mandans subditis suis (et nominatim mercatoribus vulgo vocatis adventurariis) qui Antuerpiae residebant ut statim domum redierunt, emporium (quod plerunque pannos Anglicos sequebatur) Caletum transferens, omne etiam commercium in futurum cum Burgundis interdicens. Hoc rex faciebat partim ut nihil honore suo indignum fieri permitteret, qui haud parum perstringi posset si quis ad coronam Angliae praetensor eum ex tam propinquo lacesserit, atque interim ipse cum natione in quae praetensor ille se ostentaret amicitiam non interrumperet. Sed simul prudentissimo consilio secum reputabat subditos Flandriae tanta lucra ex commercio Anglorum percipere ut, eo interdicto publico, cito taedo rerum Perkini affici possint, quodque tumultus Flandriae tam recentes et graves fuisset ut principi populum irritare intempestivum esset. Nihilominus archidux, quasi per talionem quandam, Anglos etiam e Flandria exulare iussit, in quo, si quis rem recte introspiciat, solummodo actum agebat.

12. Rex bene iam et certo informatus quod spes Perkini magis a coniuratis intra Angliam quam ab armis transmarinis penderent, iudicabat remedium mali eo optime applicari ubi fomes morbi erat. Itaque consultissimum existimavit in iudicum adducere praecipuos aliquos ex conuratis in Anglia, unde et malignos humores in Anglia expurgaret et spes in Flandria ebullientes redderet tepidiores. Iussit itaque apprehendi (eodem quasi temporis momento) Ioannem Ratcliffum dominum Fitzwaterum, Simonem Mountfortum, Thomam Thwaitum equites auratos, Guilielmum Daubeneum, Robertum Ratcliffum, Thomas Cressenorum, et Thomam Astwodum. Hi homines laesi maiestatis impetiti, convicti, et damni, quod Perkino adhaesissent eique auxilia policiti essent. Ex his dominus Fitzwaterus Caletum transvectus est ibique custoditus, spe etiam vitae ei facta donec paulo post (aut impatiens custodiae, aut astu proditus) cum custode suo de fuga egisset, unde statim decollatus est. At Simoni Mountforto, Roberto Ratcliffo, et Guilielmo Daubenio immediate post sententiam in eos prolatam capita abscissa sunt. Caeteris gratia facta est, tam clericis quam laicis, inter quos fuerunt duo fratres Domenicani necnon Guilielmus Worsleius ecclesiae D. Pauli decanus. Cleri autem examinationem quidem subierant sed in iudicium publicum adducti non fuerunt.

13. Camerarius hospitis regii illo sane tempore intactus permansit, sive quod rex humores varios simul movere metuerit, more medicorum prudentium qui caput ultimo loco expurgant, sive

quod Cliffordus (ex cuius literis plurima de coniuratis rex didicerat) hanc partem in adventum suum, ut rem maximi meriti reservavit, regi tamen interim significans suspicari se aliquos ex potentioribus huic coniurationi nomina dedisse, de qua re regi coram satisfacere in animo haberet.

14. In vigilia omnium sanctorum, decimo autem regis anno, filius regis secundogenitus Henricus dux Eboraci creatus est, et simul tam dux ipse quam alii complures nobiles, equites aurati, et generosi eminentiores in ordinem equitum de balneo pro ritu usitato cooptati sunt. Crastino epiphaniae, rex a palatio suo Westmonasterii (ubi festum nativitatis domini celebraverat) ad turrim Londinensem se contulit. Hoc fecit simul ac audisset Cliffordum (in cuius sinu aut capsula plurima Perkini arcana reposita erant) in Angliam appulisse. Mansio autem regis apud turrim eo consilio delecta est ut, si Cliffordus ullos ex potentioribus accusaret, possint illi sine suspicione aut strepitu, aut mandatis huc illuc mittendis, statim comprehendi, qum tam palatium quam carcer unica muri cinctura clauderentur. Post diem unum aut alterum elapsum convocavit concilium secretum et electum, atque Cliffordum ad conspectum suum admisit. Qui primo pedibus regis advolutus humillime eius veniam et gratiam imploravit, quam rex ei tunc non gravate concessit, etsi occulto antea securitatem de vita sua accepisset. Tum iussus ut quae sciret referret, inter complures alios (ex motu proprio, neutiquam interrogatus) Guilielmum Stanleium camerarium impetivit.

15. Rex ad nomen huius viri praenobilis visus est obstupescere, ac si de prodigio aliquo miro ac formidabili nuncium accepisset. Fieri non posse ut vir, qui eum tanto officio obligasset, quale fuit, vitam eius servasse, et coronam capiti imposuisse, vir qui tam splendida et copiosa fortuna frueretur favore eius, tam opibus quam honoribus auctus, vir qui etiam tam propinquo affinitatis gradu devinctus esset, cum frater eius germanus matri regis matrimonio iunctus esset, denique vir cuius fidei rex personam suam commiserat, eum constituendo camerarium suum, ut vir iste, adhuc apud regem gratia florens, nec ullo modo gravatus, nec etiam metu aliquo perculsus, sibi infidus esset. Cliffordus iussus est ut iterum atque iterum capita accusationis suae adversus Stanleium recenseret, admonitus subinde ut in re tam incredibili et quae tantum virum impeteret, veritatis limites nullo modo excederet. At rex, videns moderationem et constantiam eius in iis quae affarmabat asserendis absque haesitatione aliqua aut vacillatione, et cum iis protestatoinibus quae decebant, cum etiam testimonium suum vitae et animae suae periculo se defensurum recipiebat, eum semoveri iussit, et multum prius questus de fortuna sua apud consilium mandavit ut Stanleius in cubiculo eius proprio intra turrim quadratam, ubi prius manserat, custodiretur. Die autem sequente examinatus est Stanleius a consiliariis. In examinatione sua nihil fere eorum quae obiiciebantur negavit, neque delictum suum magnopere excusare aut extenuare conatus est. Ita ut (haud satis prudenter) dum culpam suam elevare speraret ingenue confitendo, ita rem in liquido ponebat ut ad condemnationem suam sufficeret. Opinio erat eum multum superioribus meritis suis confisum atque intercessioni fratris eius. Verum iis adiumentis praeponderabant complura quae contra eum faciebant, et in regis ingenio et animo praedominabantur. Primo, meritorum eius exuperantia: etiam regibus grata est meritorum mediocritas, quibus praemia paria esse possint. Deinde apprehensio potentiae eius: subiit enim regem ea cogitatio, ab eodem qui ipsum extulisset periculum sibi imminere ne rursus deiiceretur. Tertio, confiscationis magnae expectatio: etenim omnium regis subditorum Stanleius erat ditissimus, quod postea patuit, inventis in castello suo de Holt quadragina millibus mercarum in pecuniis signatis et vasis aureis et argenteis, praeter iocalia, supellectilem lautam, pecorum greges et armenta, et alia bona mobilia ingenti copia. Quod vero ad reditus attinet et terris et feudis, illi ad tria millia librarum antiqui census annuatim ascendabant, pro ratione temporum illorum res mira et fere inaudita. Postremo, temporis ipsius conditio: si enim rex a

metu quoad statum proprius plane immunis fuisset, verisimile est regem Stanleio vitae gratiam fuisse facturum. Verum impendente tam atrocis rebellionis tempestate, securitati suae consulere necesse habuit. Itaque post sex hebdomadarum spatium elapsum (quam moram rex honorifice interposuit, tam ut fratris intercessioni spatium daret quam ut palam fieret se non sine conflictu quodam animi ad hoc compulsum) altae proditionis condemnatus est, et statim post decapitatus.

16. Attamen usque ad hodiernum diem incertae memoriae est, tam crimen ipsum huius praenobilis personae propter quod morte mulctatus est, quam caussa defectionis suae a rege et infensi sui erga regem animi. Casus eius talis fuisse perhibetur, quod scilicet in colloquiis suis cum Roberto Cliffordo dixisset se, si exploratum sibi esset adolescentem illum verum fuisse Edwardi Quarti filium, nunquam contra eum arma gesturum. Casus iste videtur primo intuitu paulo durior, tam propter particulam conditionalem quam propter verba reliqua. Sed quantum ad clausulum illam conditionalem videntur iudices illius temporis (qui viri fuerunt in legibus apprime eruditi, quorum tres primarii a concilio sanctiori regi erant) censuisse periculosam admodum rem futuram si conditionalia admitterentur ad verba proditoria qualificanda. Fore enim ut cuivis liceret malitiam suam proferre, periculum vero vitare. Fuit autem casus ille non absimilis casui qui posterioribus temporibus emerserat Elisabethae Bartonae dictae sanctae virginis Cantii, quae dixerat si rex Henricus Catharinam repudiatam rursus ad se non recepisset, futurum ut a regno suo deiiceretur et mortem canis obiret. Possunt autem casus innumeri huius generis adduci. Quos (ut videtur) iudices illi gravissimi in memoriam revocantes noluerunt prorsus proditionibus cum clausula conditionali patrocinari. Quantum vero ad verba positiva illa, Stanleium nunquam contra regis Edwardi filium arma gesturum, etsi verba illa lene quidem sonarent, nihilominus hoc dixisse diserta et directa fuit oppugnatio et abnegatio tituli regis, sive per lineam Lancastrensem, sive per auctoritatam parlamenti. Quod proculdubio regem altius pupugit quam si Stanleius in acie hastam suam contra eum vibrasset. Si enim Stanleius eam opinionem defenderet, filium Edwardi aliquem titulo ad regnum regis titulo potiore inniti, cum ipse tanta auctoritate et gratia apud regem floreret, nihil aliud hoc fuit quam universae Angliae verbis praeire ut idem affirmarent. Itaque si quis temporum illorum conditionem recte introspiciat, verba illa ad vivum usque persecarunt. Verum scriptores nonnulli extra dubium rem ponunt. Aiunt enim Stanleium et promisso expresso et pecuniarum missarum pignore se Perkino obstrinxisse.

17. Iam vero, quantum ad caussam defectionis suae a rege, verum est regem in praelo de Bosworth, turmis hostium undique circumseptum, in extremo vitae suae periculo fuisse, cum Stanleius iste a fratre missus fuit cum tribus millibus armatorum ad regem eripiendum, quod tam fortiter et foeliciter praestitit, ut rex Richardus in eo loco occisus esset. Adeo ut vita mortalium maius beneficium accipere nequeat quam rex a manu Stanleii acceperat, cum quodammodo Christi beneficio simile quiddam esset, simul et servare et coronare. Pro quo tam insigni merito rex ei maximam gratiam habuit, eiumque consiliarium et camerarium suum constituit. Atque etiam (nonnihil contra ingenium suum) ad spolia illa ingentia praelii de Bosworth conniverat, quae universa fere in huius viri commodum cesserunt, adeo ut inde supra modum ditaretur. Attamen tanto merito inflatior sibi gratiam a rege relatam minime existimavit, saltem non ex mensura pressa et redundante, ut expectabat. Itaque ambitio eius in tantum exorbitavit et modum omnem excessit ut a rege se comitem Cestriae creari peteret. Qui honor cum semper ut appennagium principatus Walliae reputaaretur, et filio regis primogenito ex more cedere soleret, petitio illa non solum a rege repulsam tulit, sed etiam animum eius secreto offendit, cum ex hoc rex satis perspiceret cupiditates Stanleii immoderatas esse et cogitationes eius vastas et irregulares, atque beneficia priora regis ei sordescere, nec prout decuit aestimare.

Coepit itaque rex ei intra animum suum minus favere et, quemadmodum modicum fermenti totam massam corrumpere solet, regis sagacitas iam passioni suae ex nova offensa irritatae suggerere coepit Stanleium in praelio de Bosworth, licet satis celerikter advenisset ad vitam regis servandam, contra tamen satis diu moratum esse ut de vita rex periclitaretur. Nihilominus, cum nihil haberet accusatione in eum dignum, eum honoribus suis frui usque ad praecipitium istud extremum permisit.

18. Post eum factus est camerarius hospitii regis Aegidius dominus Daubenius, vir magnae prudentiae et fortitudinis, quae virtutes magis in eo enituerunt quod simul humanus fuerit et moderatus.

19. Invaluerat opinio quod Robertus Cliffordus (qui iam factus erat veluti delator regis) etiam ab initio fuisset emissarius et explorator regis, et quod in Flandriam confugisset non sine regis notitia et consensu. Verum hoc minus est probabile, tum quia nunquam mensuram illam gratiae apud regem recuperavit qua ante discessum suum fruebatur, tum

praecipue quia delatio eius circa Stanleium (quod ei pro maximo merito erat) minime processit ex iis quae in Flandria didicerat, sed ei res illa ante discessum suum ex Anglia innotuerat.

20. Supplicium Stanleii et caeterorum (praecipue vero Stanleii, qui robur fuerat partium) et defectio Cliffordi, qui omnium erat apud rebelles intimus, Perkini et coniuratorum incoepta miris modis turbavit, tam metum iniiciendo quam suspiciones et diffidentiam. Adeo ut iam instar arenae essent sine calce, male inter se cohaerentes, praecipue qui ex Anglis essent. Qui iam attoniti se mutuo oblique intuebatur incerte quis partibus suis fidus esset, quis secus. Sed existimabant plane regem, partim praemiis inescando, partim arte irretiendo, omnes qui alicuius essent pretii, in suas partes tracturum. Et revera factum est ut plurimi sigillatim recederent, alii post alios. Barleius (qui una cum Cliffordo missus fuerat) ex iis fuit qui diutissime in fide erga rebelles permansit, donec Perkinus fere attritus esset, attamen etiam regi ad extremum reconciliatus est. Sed ruina huius viri magni (Stanleii scilicet), quo tanta gratia et auctoritae (ut credebatur) apud regem floruerat, atque modus ipse quo rex negotium illud tractavit, unde liquido patebat inquisitionem occultam ei diu antequam in iudicium adductus fuisset incubuisse, simul et caussa propter quam supplicio affectus est, quae vix alia fuit quam quod affirmasset titulum familiae Eboracensis titulo familiae Lancastrensis fuisse potiorum, in quo casu omnes fere includebantur, saltem quoad opinionem internam, hae omnia (inquam) res fuerunt incredibilis terroris universis regis servis et subditis, adeo ut nemo fere tutum se reputaret. Quinetiam eo res processerat ut vix sermones inter se conserere homines auderent, sed universalis cunctos invaderent diffidentia. Ex quo factum st ut rex magis absolute certe sed minus tuto imperio frueretur. Nam sanguis in interiora fluens et vapores intus conclusi opprimunt et suffocant magis.

21. Hic orti sunt innumeri famosi libelli (qui libertatis sermonis cohibitae eruptiones sunt, et seditionum quasi femellae) infinita in regem et aliquos ex consiliariis suis intimis scandala et invectivas eiaculantes. Pro quibus componendis et spargendis, post multam et diligentem inquisitionem quinque tantum tenuis conditionis homines apprehensi sunt et morte mulctati.

22. Rex interea res Hiberniae non non neglexit. Is enim ager erat in quo fungi illi (qui nocte una se attollunt) maxime vigere solebant. Misit igitur ex Anglia (quo res suas in eo regno melius componeret et stabiliret) utriusque togae delegatos, priorem nempe de Lanthony, ut cancellarii munere ibi fungeretur, et Edwardum Poyningum equitum auratum, cum copiis militaribus et potestate imperatoria, atque una diploma dedit auctoritatem in eum conferens locumtenentis sui in regimine civili. In qua clausula erat ut etiam Kildariae comes, tunc Hiberniae deputatus, ei

pareret. Verum Hiberni agrestes (qui maxime deliquerant) more suo in sylvas et paludes fugerant, quique in pacato Hiberniae similis criminis conscii sibi erant ad eos se receperunt. Adeo ut Poyningus erga erraticos Hibernos erraticam quandam expeditionem suscipere compulsus fuerit, in qua propter montes et saltus parum profecit, quod (sive ex melancholia quadam suspiciosa quod res ei male successerunt, sive ut conatus suos ab infamia vindicaret) imputari prorsus voluit favori quo comes Kildariae secreto rebelles prosequebatur, levissima quaque suspicione locum habente in eum propter Kildariae comitem illum qui Lamberto Simnello adhaeserat et in praelio Stokensi occubuerat. Itaque comitem comprehendi iussit et in custodiam dari, eumque in Angliam misit, qui examine debito facto ita se purgavit ut in munus pristinum deputati Hiberniae restitutus fuerit. Sed Poyningus (quo meriti sui in rebus bellicis exilitatem actis pacis compensaret) parlamentum convocavit. In quo lex lata est illa memorabilis, quae etiam hodie Lex Poyningi vocatur, per quam statuta Angliae universa etiam in Hibernia recipi et obtinere sancitum est. Antea siquidem Hibernos minime obligabant, neque similiter ullum statutum in Anglia ordinatum post tempora illa, scilicet annum decimum regis, Hibernos obligat.

23. Circa hoc tempus coepit in rege notari inclinatio illa, quae postea a consiliariis et ministris pravis excitata et aucta macula plane facta est regiminis sui. Illa erat industria et artes pecunias a subditis suis emungendi per mulctas et forisfacturas ex legibus poenalibus, id quod hominum animos magis hoc tempore perculsit, quoniam facile erat cernere hoc in ingenio regis penitus insitum fuisse, cum nullae eum premerent rei pecuniariae angustiae, sed contra thesauro ubertim abundaret. Etenim pecunias a Gallo propter pacem nuper receperat, a subditis item eae, quae nomine benevolentiae collatae fuerant, solutae iam erant. His casualia amplissima ex confiscatione Stanleiana accesserant, praeter alia lucra diversa. Primus casus in hoc genere memorabilis fuit ille Guilielmi Capelli equitis aurati, aldermani civitatis Londinensis, qui vigore diversarum legum poenalium mulctatus est ad summam bis mille et septingentarum librarum, et pro mille sexingentis libris cum regi transegit. A quo tamen Capello diu post Empsonus novas pecunias extorquere annisus est, idque fecisset, nisi rex sub ipsum tempus mortuus est.

24. Aestate sequente rex ut matrem suam consolaretur, quam semper unice dilexit et reveritus est, atque ut fidem apud omnes faceret severitatem contra Stanleium (quam imposuit ei necessitas et ratio status) nihil prorsus amori suo erga Thomam fratrem eius detraxisse, profectus est ad Lathamam, ut cum matre et comite hilares aliquos ageret dies, ibique moram nonnullam fecit.

VII.

Durante adhuc hac regis profectione, Perkinus, videns tempus et moram quae (dum incoepta sua occulta fuissent, nec in lucem prodissent, et in Anglia satis prospere successisent) rebus suis conducebant, nunc vicissim, cum consilia sua patefacta essent, contra eum potius facere (propterea quod cum res in declivi positae sint, non facile sustinentur aut sistuntur absque novo impetu) constituit fortunam suam per novam in Angliam ipsam impressionem experiri, spem adhuc ponens in populi inclinatione et favore erga familiam Eboracensem. At corpus illud vulgi neutiquam similibus artibus tractari oportere ac personas eminentes iudicabat. Sed nullum aliud affectuum vulgi experimentum capi recte posse quam vexillo in campis expanso. Delegit autem ex locibus in quibus invasio fieri deberet oras Cantii.

2. Interea vero regis prudentia et providentia ad tale opinionis et famae culmen ascenderunt, ut quicquid prospere evenerat de industria et ex compositio ab eo factum esse existimaretur. Itaque creditum est etiam hunc particularem Perkini de Cantio invadendo conatum regi

praevisum et praecognitum fuisse. Ideoque, quo facilius Perkinum in Cantium alliceret, eum in partes septentrionales procul profectionem suscepisse, luctatorum more latus apertum Perkino ostendendo ut irrueret et incaute deiiceretur, cum rex eam Cantii provinciam iam antea sibi fidam et erga se bene animatam effecisset.

3. Perkinus autem eo tempore colluviem quandam ex omnibus nationibus collegerat, nec numero certe nec animis aut fortitudine contemnendam, sed qui tali essent ingenio et fortuna ut non minus amicis quam hostibus essent formidabiles, cum plurimi eorum exleges erant et facinorosi, quique ex rapto vivere solerent. Hos in naves imposuit, iisque comitatus Sandwicum et Dealam oppida provinciae Cantii circa mensem Iulii appulit.

4. Illic ancoras iecit, atque ut animos plebis tentaret aliquos ex suis in littus exposuit, multa iactando de copiis quae praesto essent statim subsecuturis. At populus Cantii (cum satis perspexissent in copiis Perkini neminem comparare ex Anglis melioris notae, sed exteros tantum eosque infimae conditionis homines ac fere latrones, longe magis idoneos ad oras maritimas depopulandas quam ad regnum domino suo recuperandum) ad primarios Cantii viros se contulerunt, studium suum et fidem versus regem professi et operam suam ultro offerentes, et praecipi sibi petentes quibus modis regi maxime utiles esse possint. Primarii illi viri, consilio inter se habito, iusserunt ut copiae nonnullae numero haud exiguo se circa littora ostenderent, aliquaeque ex ipsis copias Perkinianas signis allicerent tanquam se cum illis coniuncturae, aliique nonnulli a littore se in interiora recipere et aufugure simularent, quo Perkinum ad homines suos in terram exponendos animarent. At Perkinus (qui in partibus regis agendis iam peritus, aut fortasse a Friono secretario instructus, didicerat milites imperio parentes primo stare, postea ordine incedere, rebelles contra confuse omnia agere et miscere), omnia sedate et sine tumultu agi observans, rem in duriorem partem interprebatur. Itaque, quo erat ingenio subdolo, pedem e navi movere noluit priusquam omnia in tuta videret. Quamobrem copiae regis animadvertentes se plures allicere non posse quam eos qui primo in terram expositi fuerant, rebelles statim adortae sunt et consciderunt priusquam in naves se recipere potuissent. Qua pugna (praeter occisos et eos qui fuga se eripuerunt) capti sunt circiter centum quinquagenta homines, quos omnes (quoniam rex iudicabat morem illum paucos ad terrorem reliquorum supplicio afficiendi melioris notae hominibus competere, verum faecem populi protinus internecioni dandam, praesertim in principio rebellionis, simulque animo prospiciens copias Perkini posthac ex colluvie et sentina hominum proiectorum compositas iri) in patibulo suspendi iussit ad maiorem terrorem eiusmodo nebulonibus incudiendum. Omnes Londinum perducti sunt funibus utrinque alligati, ut equi in plaustro, et morte affecti, alii Londini et Wappingi, alii circa oras maritimas Cantii, Sussexiae, et Norfolciae, ut loco signorum nauticorum et lanternarum essent, quae Perkini asseclas a littoribus Angliae absterrere possent. Rex, cum primum de rebellium in Cantium impressione certior factus fuisset, profectionem suam abrumpere cogitavit, sed proximo die, nuncio accepto quod partim devicti, partim fugati fuissent, iter suum continuavit, et Richardum Guildfordum equitem auratum in Cantium misit. Qui populum convocans eos (ex parte regis) laudibus cumulavit quod non solum in fide permansissent, sed operam suam tam prompte et prudenter praestitissent, atque universis gratias egit, praemia etiam aliquibus privatim pollicitus.

5. Decimo sexto Novembris, anno autem regis undecimo, electio servientium ad legem in aedibus episcopi Elisensis celebrata est, qua novem in eum ordinem cooptati fuerint. Rex solennitatem illam praesentia propria et reginae suae honoravit, utpote princeps qui semper Iureconsultos ornare et decorare consueverat, id agens, ut subidos legibus suis, leges autem iureconsultis regeret et flecteret.

6. Hoc etiam anno foedus iniit rex cum principibus Italis pro defensione Italiae contra Gallos. Carolus enim regnum Neapolitanumm subiugaverat et paulo post amiserat, quasi per somnium foelix. Universam longitudinem Italiae pervaserat, nusquam arma expertus. Adeo ut verum esset quod Alexander papa dicere solutus est, Gallos in Italiam venisse cum creta in manibus qua diversoria sua notarent, potius quam cum armis quibus pugnarent. Etiam ipso regno Neapolitano universo potitus est gladium vix stringendo. Verum statim post, tot et tantos errores cumulavit ut iis nulla fortuna, licet optima, par esse posset. Barones Neapolitanos partium Angeovinarum minime demeruit, sed praemia sua pro arbitrui quorundam famulorum suorum qui lucra captabant dispersit. Italiam universam contra se excitavit, eo quod Ostiam cepisset et tenuisset, et libertatem Pisanorum protexisset, quae suspicionem omnibus iniecerunt ambitionem eius ultra regnum Neapolitanum extendere. Nimis propere amicitiam cum Ludovico Sforza dirupit, qui revera claviger fuit, Gallumque introduxit et exclusit. Nonnullas etiam belli reliquas in regno Neapolitano adhuc fumantes extinguere neglexit. Postremo, quia Italiam sine oppositione pervaserat, arma Italorum nimis despicire coepit, unde regnum Neapolitanum Italorum copiis minus instructum reliquit. Ita ut, paulo post reditum eius universum regnum ad Ferdinandum iuniorem defecerit et Gallos expulerit. Nihilominus Carolus cum ingentibus minis et magno copiarum apparatu novam expeditionem in Italiam destinebat. Itaque ad instantiam statuum Italiae complurium (et maxime papae Alexandri) foedus ictum est inter eundem Alexandrum papam, Maximilianum Romanorum regem, Henricum regem Angliae, Ferdinandum et Isabellam reges Hispaniarum (ita enim in tractatu orginali nomina principum illorum constanter collocantur), Augustinum Bardicum ducem Venetiarum, et Ludovicum Sforzam ducem Medliolani, pro communi defensione statuum suorum singulorum. In quo tractatu, licet nomen Ferdinandi iunioris ut partis principalis non fuisset insertum, nihilominus regnum Neapolitanum proculdubio erat inclusum tanquam feodum ecclesiae Romanae.

7. Mortua etiam est hoc anno Cecilia ducissa Eboraci, Edwardi Quarti mater, apud castrum suum de Barkhamsted, aetate extrema. Quaeque eo vitam produxerat donec vidisset tres principes ex sobole sua coronatos, quatuor autem trucidatos. Sepulta est apud Foderinghamiam iuxta ducem maritum suum.

8. Hoc etiam anno rex comitia ordinum convocavit, in quibus complures leges latae fuerunt naturae magis privatae et vulgaris quam ut historiae lectorem detinere mereantur. Atque merito quis suspicari possit ex iis quae postea secuta sunt, regem, sicut in salubribus legibus ordinandis praecelleret, ita in secreto apud se constituisse ex legibus suis fructum percipere, non minus ad colligendas pecunias quam ad corrigendos mores, atque in hunc finem eas in maius accumulasse.

9. Lex principalis quae his comitiis perlata est fuit mirae cuiusdam naturae, iusta potius secundum aequitatem naturalem quam ex norma iuris, et magnanima magis quam cauta. Statuit haec lex ut nemo qui regis partes tunc de facto regnantis secutus fuerat propter eiusmodi crimen unquam impeteretur aut condemnaretur, vel processu legis vel actum parlamenti. Atque insuper, si tale aliquod actum parlamenti condemnatorium fieri post contigisset, irritum et invalidum prorsus foret. Ista constitutio in hoc fundabatur, quod rationibus status magnopere conveniret ut subditi de iure regni mimime inquirerent, atque rursus conscientiae leges hoc postularent ut (quicunque belli exitus foret) subditi obedientiae suae poenas non darent. Genius huius legis pius et nobilis certe fuit, cum id in bello statueret quod David in peste a Deo petiit, qui dixit “Si peccavi, percute me; istae autem oves quid fecerunt?” Simul occulto sapiebat ista lex providentiam et prudentiam quandam profundam. Nam omnem occasionem sustulit cur subditi in regis titulum curiose inquiererent, cum ipsorum securitate, quaecunque esset belli fortuna, cautum iam esset. Praeterea, non potuit non corda et amorem subditorum sibi

conciliare, quoniam magis videbatur prospicere illis quam regi ipsi. Attamen interea milites haec lex exuebat et exolvebat magno illo vinculo et calcari necessitatis (quae illis alias incumbebat) pugnandi, et non nisi parta victoria abscedendi, quandoquidem vitae militum et fortunae in tuto essent sive fortiter pugnarent sive terga verterent. Verum quoad partem legis secundam, vis ipsius plane vana fuit et illusioria, cum scilicet per statutum praecens statutum aliquod futurum frustrari posse quis cogitet. Absoluta enim et suprema potestas seipsam constringere non potest, neque, quod natura revocabile est, figi potest, non magis quam si quis testamento suo declaraverit quod si testamentum novum conderet illud irritum esse. Et quantum ad casum acti parlamenti, memorabile prorsus accessit exemplum temporibus Henrici Octavi, qui se durante minore aetate filii sui mortem obire posse praevidens statutum condi fecit, ut nullum statutum durante minore aetate regis latum regem aut successores eius teneret, nisi a rege, postquam ad plenam aetatem pervenisset, sub sigillo magno Angliae confirmatum foret. Verum primum statutum quod tempore regis Edwardi Sexti tunc minoris inactitatum fuit illud prius actum prorus rescidit. Verum res quae non sent peremptoriae ad obligandum possint tamen esse commodae pro tempore ad satisfaciendum populo.

10. Lata est etiam lex in adminiculum et firmamentum contributionis eius quae dicta est benevolentia. Quae sancivit ut pecuniae summa in quam aliquis consenserat, neque tamen soluta esset, legis processu exigeretur. Quod statutum, sicut pecuniarum detentarum solutionem acceleravit, ita rei ipsi auctoritatem addidit. Lata autem lex est (ut praetendebatur) ad instantiam ipsorum qui diam antea solvissent.

11. His etiam comitiis lata est lex illa bona quae breve de attincti vocatum introduxit, per quod iudicia iuratorum (quae veredicta vocantur) falsa rescindi posint, quae ante illud tempus evangelii cuiusdam instar erant, atque plane irrevocabilia. Ad caussas capitales haec lex se non extendit, tam quia plerumque regis nomine eae caussae agunatur quam quia illae (si per viam indictamenti, quod regis nomine semper procedit, tractentur) duplici veredicto transiguntur, nimirum eorum qui inquirunt et quorum qui quaestionem terminant. Unde fit ut non duodecim viri tantum, sed viginti quatuor viri de re pronuncient. Verum (ut videntur) non fuit id solum in caussa, quod a capitalia lex non extendretur. Ista enim ratio, ubi caussa capitalis a parte gravata peragitur, non tenet. Sed illud in primis in considerationem venerat, ne forte iuratores in caussis capitalibus timidius se gererent, si obnoxii essent novis litibus et periculis, ubi favor vitae contra eos faceret. Neque enim extenditur ista lex ad litem aliquam infra valorem quadraginta librarum, quia in litibus tam exigui valoris superaturae essent impensae summam principalem si retractarentur.

12. Lex alia sancita est contra ingratitudinem foeminarum quae a maritis suis aut maritorum suorum parentibus aut cognatis ad terras promotae eas alienarent, in praeiudicium et exhaeredationem haeredum aut eorum ad quos post mortem ipsarum terrae illae redire deberent. Hic malo remedium porrigebat lex, ut scilicet liceret haeredibus et caeteris in terrarum possessionem nomine forisfacturae, non expectata morte mulieris, continuo venire.

13. Lata est etiam illa lex charitatis plena, ut scilicet homines egeni lege agentes admitterentur in forma pauperis, hoc est, ut nihil solvant advocatis, procuratoribus, aut scribis. Unde tamen factum est ut homines egeni, sicut lege experiri melius possent, ita ad alios litibus vexandos promptiores essent. Fuerunt et aliae iisdem comitiis leges introductae bonae et sanae, ut prius dictum est, sed more nostro eas excerpimus quae naturae sunt minime vulgaris.

14. Rex interim, licet comitiorum negotiis incumberet tanquam in plena pace, viderique vellet consilia Perkini (qui iam in Flandriam redierat) veluti floraliae quaedam despectui habere, tamen

regis prudentissimi constitutionem nactus (foris animosi, intra providi) mandavit ut phari ad oras maritimas vigiliis custodirentur, et plures etiam phari erigerentur ubi nimium inter se distarent. Et diligenter observabat ubi tandem nimbus iste erraticus erupturus foret. Sed Perkinus, a suis monitus ut ignem suum (qui hactenus tantum in viridi ligno despasceret) vivum servaret follibus veluti assiduis, iterum in Hiberniam navigavit, unde prius propter spes praebitas a Gallis, potius quam propter aliquod impedimentum aut tepeditatem quam in illo populo expertus esset, discesserat. Verum tempus ipsum, cum regis ipsius diligentia et Poyningi prudente administratione ita res Hiberniae composita erat ut nihil reliquum fieret Perkino praeter turbulentos impetus sylvestrium et nudorum hominum, itaque qui res eius curabant consilium ei dederunt ut a rege Scotorum auxilia peteret, principe iuvene et animoso, et populo suo ac proceribus acceptissimo, et erga regem Henricum male affecto. Hoc etiam ipso tempore tam Maximilianus rex quam Carolus coeperunt a rege Henrico averso animo esse, alter in malam partem accipiens prohibitionem commercii cum Flandria, alter regi iam diffidens propter foedus nuper ictum cum Italis. Itaque praeter auxilia aperta ducissae Burgundae, quae tanquam velis et remis contendebat ut Perkini conatus promoverentur, non deerant secreti quidem favores a Maximiliano et Carolo. Adeo ut occultis literis et nunciis res eius regi Scotiae commendasse putentur.

15. Perkinus igitur, huiusmodi fiducia fultus in Scotiam adveniens cum comitatu decente, a rege Scotiae (ad hoc antea bene praeparato) honorifice exceptus est, et paulo post adventum suum ad regis conspectum admissus ritu solenni. Etenim rex eum excepit in camera praesentiali, astantibus multis ex proceribus Scotiae. Perkinus autem cum satis splendido comitatu, tam eorum quos ipse adduxerat quam eorum quos rex ei advorsum miserat, ingressus est cubiculum ibi rex assiderat, et ad regem accedens, seque aliquantum incurvans eum amplexurus, retro se aliquot passus recepit, atque voce clara (ut a praesentibus omnibus exaudiretur) tali declaratione usus est:

16. “Rex excelse et potens, celsitudo vestra, et proceres hi vestri qui asdunt, benigne (si placet) aures praebeatis tragicae narrationi adolescentis qui iure debuerat pilam regni in manu sua gestare, sed fortunae iniquitate factus est ipse pila de calamitate in calamitatem, et de regione in regionem iactatus. Conspicitis ance oculos vestros positam Plantagenistae effigiem, qui a gynecaeo abreptus fuit in asylum, ab asyli in dirum carcerem, a carcere in manum cruenti carnificis, atque ab eius manu expositus in desertum. Sic enim orbem terrarum nobis vocare par est. Ita ut ille, qui in spem et ius regni potentis natus est, ne palmam quidem terrae in qua pedem possideat praeter in qua pedem sistat possideat, praeter eam in qua nunc stat, regio vestro favore admissus. Edwardus Quartus, nuper Angliae rex (quod celsitudinem vestram fugere non potest), duos reliquit filios, Edwardum principem et Richardum ducem Eboraci, utrunque aetate tenera. Primogenitus in regnum patris successit, Edwardus Quintus dicatus. Verum Richardus dux Glocestriae patruus eorum crudelis, primo per ambitionem regnum, deinde nepotum sanguinem ad status sui securitatem sitiens, cuidam scelerato et sibi (ut putabat) fido mandavit ut utrunque iugularet. Verum carnifex ille, qui ad hoc facinus missus est, postquam Edwardum primogenitum crudeliter trucidasset, motus est, partim compunctione quadam, partim aliis modis (de quibus silemus) ut Richardum iuniorem filium servaverit, tyranno tamen referens se iussa eius in utroque interficiendo executum. Isti relationi a tyranno fides adhibita est, eademque publicis declarationibus est confirmata. Ita ut generalis invaluerit opinio utrunque sublatum fuisse, etsi veritas fere semper quosdam igniculos habeat, qui passim volant donec tempore suo manifestetur et emicet, quod etiam in hoc negotio contigit. Verum Deus omnipotens omniaque disponens, qui leonum ora obturavit parvumque Ioam conservavit a tyrannide Athaliae cum regis liberos neci mandasset, atque etiam Isaacum liberavit in ipso

temporis ariticulo in quo manus ad eum iugulandum extensa est, fratrem iuniorem conservavit. Ille enim ego, qui coram adsum, verus sum Richardus dux Eboraci, infelicis principis Edwardi Quinti frater legitimusque haeres masculus inclyti illius regis Edwardi Quarti nuper Angliae regis. Quod ad modum emissionis meae e turri attinet, consentaneum est ut silentio praetermittatur, aut saltem relatione secretiore tradatur, quoniam nonnullorum adhuc superstitum interesse possit, atque etiam memoria aliquorum qui iam facto functi sunt. Satis sit memorasse me matrem eo tempore in vivis habuisse, reginam illam quidem, quaeque indies mandatum a tyranno de nece filiorum expectaverat. Hoc modo, aetete mea adhuc tenera, summa Dei misericordia e Londino migrans in partes transmarinas occulto transvectus fui, ubi qui mei curam habebat (utrum novis timoribus, aut animi inconstantia, aut aliorum artibus et sollicitatione adductus novit Deus) subito me deseruit. Unde huc illuc errare et tenues conditiones subire compulsus sum ad vitam sustentandam. Quare diversis passionibus distractus, ex altera parte metu ne re res palam fieret, tyrannique insidiis rursus exponerer, ex altera parte dolore et indignatione quod ignotus in tam vili et abiecta vitae conditione degerem, decrevi mecum mortem tyranni opperiri, et tunc me in manus sororis meae, quae proximi haeres esset, committere. Verum interea evenit ut quidam Henricus Tidderus, filius Edmundi Tidderi comitis Richmondiae, e Gallia appelleret in Angliam atque modis subtilibus et turpibus coronam Angliae acquireret, quae iure mihi debebatur. Adeo ut res meae non proveherentur in melius, sed tantum tyrannum mutarent. Henricus iste, hostis meus infensissimus et capitalis, quamprimum me vivere intellexerat, omnis viis et modis perniciem meam machinari caepit. Nam capitalis ille hostis meus non solum me falso et impudenter criminatus est, quod persona ficta et supposititia essem, mihi nomina imponens contumeliosa ut mundo illuderet, verumetiam ut reditus meus in Angliam prohiberetur, amplas obtulit pecuniarum summas quibus principes apud quos receptus fueram, aut saltem eorum ministros, corrumperet. Quinetiam importune cum quibusdam ex famulis meis interioribus egit ut veneno vel alio modo me a medio tolleret, cum aliis autem ut a caussa mea iusta desciscerent atque ex servitio meo abscederent, quemadmodum Robertus Cliffordus et alii a Tiddero seducti fecerunt. Ita ut quivis animi compos facile perspicere posset Henrici isti, se dicenti regem Angliae, non opus fuisse tantas pecuniarum largitiones et impensas profundere, neque tam indefesso labore et sollicitudine necem meam et ruinam moliri, si eiusmodi ficta persona fuissem. Verum caussae meae iustitia, tam liquido apparens, Christianissimum regem Carolum necnon nobilissimam heroinam ducissam dotariam Burgundiae, amitam meam charissimam, permovit ut non solum caussam meam probarent, sed etiam auxiliis benigne iuvarent. Verum (ut videtur) numini coelesti compla et (ad bonum commune insulae huius universae, quo haec regna potentissima Angliae et Scotiae melius et arctius amicitiae foedere ex tanto merito conglutinarentur) collocationem mei in solio avorum meorum regnum Angliae armis et auxiliis celsitudinis vestrae reservare. Neque hae primae visae sunt quibus rex Scotiae reges Angliae regno exutos restituit, sicut recente memoria factum est in persona Henrici Sexti. Itaque, cum celsitudo vestra iam pridem specimen egregium ediderit se nulla virtute regia progenitoribus suis esse inferiorem, ego, afflictus et calamatosus princeps, veluti divino nutu monitus ad vos accesi, meque fortunasque meas in manus vestras regias trado, opem vestram implorans qua in regnum meum Angliae restituar, fideliter vobis pollicitus me erga celsitudinem vestram non aliter affectum iri quam si frater vester essem germanus, atque post regni mei adeptionem grate omnia pro viribus meis praestiturum, quae tanta me obligatione exsolvere possint.”

17. Postquam Perkinus hanc declarationem suam finiverat, rex Iacobus generose et prudenter respondit, quisquis tandem ille fuerit, fore ut eum nunquam poeniteret quod se in manus eius tradidisset. Atque ab illo tempore, etsi non deessent qui persuadere ei conarentur haec omnia

meras esse praestigias, tamen, sive Perkini blandis obsequiis captus, sive in gratiam magnorum illorum principum exterorum, sive promptus ad arripiendam belli contra Henricum occasionem, eum excepit in omnibus, ac si verus fuisset dux Eboracensis, caussamque eius suscepit, atque (quo magis fidem faceret se pro magno principe eum habere, minime autem pro persona ficta) consensit ut dux iste Perkinus in matrimonium diceret dominam Catharinam Gordonam, praenobilem foeminam, comitis Huntleii filiam regique ipse sanguine coniunctam, virginemque in flore aetatis, eximilae formae et virtutis.

18. Non diu post, rex Scotiae in persona propria, Perkinum secum ducens, Northumbriam exercitu magno invasit, licet ex limitaneis quos subito coegerat maxima ex parte conflato. Perkinus autum, pro suffitu quodam in locis ad quae venerat, promulgare fecit edictum, in tenorem sequentium, sub nomine Richardi Quarti Angliae regis:

19. "Placuit Deo omnipotenti (qui potentes de solio eorum deiicit et humiles attolit, neque spes iustorum in exitu perire sinit) nobis tandem benigne indulsisse ut armatos nos, subiditis nostris Angliae ostenderemus. Verum absit ut eorum damnum aut nocumentum cogitemus, aut bello illos impetere in animo habeamus, aliter quam ut illos nobiscum una a tyrannide et oppressione vindicemus. Etenim capitalis hostis noster Henricus Tidderus, falsus coronae Angliae usurpator (quae iure naturali et haereditario ad nos devoluta est) satis sibi conscius de iure nostro indibutato (cum simus verus Richardus Quartus Angliae rex, utpote haeres masculus inclyti et gloriosi Edwardi Quarti nuper regis Angliae) non solum regno nostro nos deiecit, sed omnibus modis pravis et sceleratis nos prodere et vita privare conatus est. Attamen si tyrannis eius ad personam tantummodo nostram se extenderet (etsi sanguis noster regius iniuriarum sensum adaugeat), minus dolore afficeremur. Verum Tidderus iste, qui se de tyranno excidio iactat, nihil aliud fere ab introitu in regnum suum malefico usurpatum exercet et executus est praeter tyrannidem, et tyrannidis artes et facinora.

20. "Richardus enim patruus noster impius, etsi regnandi cupiditas eum occoacaverit, tamen in alis rebus et actis suis (ut verus Plantagenista) generosi animi fuit, et honoroem gentis Anglicae adamavit, atque procerum et populi sui solatia et commoda procuravit. Verum capitalis iste hostis noster (pro generis sui ignobilitate) honorem gentis Anglicae conculcavit, foederatos nostros charissimos vendendo et mercaturuam quandam sanguinis et fortunarum nobilium et aliorum subditorum nostrorum exercendo per bella ficta et paces ignominiosas, non alium in finem quam ut arcas suas thesauris imperet. Neque dissimile extitit odiosum suum regimen et malae versationes domo. Primo enim (ut caussam suam iniustissimam crudelitate muniret) plures ex nobilibus regni quos suspectos habebat sibique infensos atrocissime necare iussit, veluti charissimum consanguineum nostrum Guilielmum Stanleium camerarium, Simonem Mountfortum, Robertum Ratcliffum, Guilielmum Dawbeneium, Humpredum Staffordum, et complures alios praeter eos qui vitas suas immani pretio redemerunt, ex quibus haud pauci iam in asylis degunt. Etiam diu in carcere detinuit, et ahduc detinet, excellentissimum et praecharissimum consanguinem nostrum Edwardum filium et haeredem patrui nostri ducis Clarentiae, et alios, eos possessionibus eorum spolians in eum finem, unt opibus destitui nobis in caussa nostra iustissima pro ligeantia et fidelitate ipsorum auxiliari non possint. Etiam per vim et minas aliquas ex sororibus nostras, necnon sororem praedicti consanguinei nostri comitis Warwici atque complures alias praenobilis foeminas sanguinis regii, nuptas dedit nullis ex cognatis et amicis suis, humilis conditionis hominibus. Atque, sepositis nobilibus quibus patria sua cordi est, nullos circa habet quibus fidit praeter Foxum episcopum, Smithum, Braium, Lovellum, Oliverum Kingum, Davidem Audoenum, Risleium, Turbervillum, Tilerum, Cholmleium,

Empsonum, Iacobum Hobartum, Ioannem Cuttum, Garthum, Henricum Wiatum, et huiusmodi alios villanos et terrae filios, qui callidis inventis et

expilatione populi praecipua extiterunt instrumenta consiliarii et caussae malorum et calamitatum quae nunc ubique regnant in Anglia.

21. "Nos in memoriam revocantes praemissa, necnon immania et execrabilia malefica assidue perpetrata per hostem istum nostrum capitalem eiusque complices violando libertates et immunitates sanctae nostrae matris ecclesiae sub praetextibus mundanis et quae hominem mere animalem sapiunt, non sine summa omnipotentis Dei indignatione, cui accedunt multiplices proditiones, infanda murdra, homicidia, latrocinia, concussiones, extortiones, perpetuae populi expilationes per decimas, tributa, tallagia, benevolentias, et alias a lege prohibitas impositiones et graves exactiones, cum multis aliis factis odiosis quae ruinam et desolationem regno in propinquo minantur, gratia divini fulti atque ope et auxilio illustrium procerum regii nostri sanguinis, adhibitis etiam aliorum hominum prudentium consiliis, providebimus in posterum atque ut rempublicam ordinabimus, ut merces regni nostri nativae maximo cum lucro impendantur, commercia regni cum partibus exteris ita administrentur, ut in maius emolumentum cedant subditis nostris, et omnes illae (quas recensuimus) decimae, tributa, tallagia, benevolentiae, impositiones, et graves exactiones penitus aboleantur et in desuetudinem veniant, neque unquam posthac resuscitentur, nisi in allis casibus in quibus inclyti progenitores nostri reges Angliae ab antiquo subsidia et collationes subditorum et fidorum ligeorum recipere consueverunt.

22. "Atque ulterius ex gratia et clementia nostra per praesentes simul promulgamus et promittimus omnibus subditis nostris plenam et gratuitam remissionem et condonationum omnium praeteritorum delictorum et offensarum cuiuscunque generis contra personam aut coronam nostram in adhaerendo hosti illi nostri capitali a quo satis scimus eo fuisse seductos, si infra tempus conveniens se nobis submittant. Quantum vero ad eos qui cum primis nobis se aggregaverint in defensionem et auxlium iuris nostri, eos tam ampliter sentire faciemus regiam nostram gratiam et munificentiam ut in magnum solatium cessurum sit, tam illis ipsis quam suis, et durante ipsorum vita et post mortem suam. Atque insuper, omnibus viis et mediis quae Deus in manus nostras dederit ita sceptra tractabimus ut omnibus hominum gradibus et ordinibus solatia et beneficia praestemus, immunitates sanctae ecclesiae illaesas conservando, honores, privilegia, et praeeminentias nobilitatis nostrae pro dignitate natalium eorum a contemptu et vilipendio vindicando. Item iuga solvemus subditis nostris universis onerum et gravaminum omnigenium. Civitatibus quoque nostris, burgis et oppidis, chartas suas et libertates confirmabimus et amplificabimus etiam si merebuntur. Denique in omnibus rebus subditis nostris occasionem praebebimus existimandi foelix illud et clementissimum Edwardi incylti patris nostri posteribus viae suiae annis regimen in nobis revixisse.

23. "Quoniam vero mors aut captivitas praedicti hostis nostri capitalis multae sanguinis effusione parcere possit aliter proculdubio secuturae, si terrore aut promissis compures ex subiditis nostris in partes suas contra nos pertraxerit, quod protinus evitare cupimus (etsi pro certo informemur praedictum hostem nostrum decrevisse iamque in procinctu esse quo e regno aufugiat, magnis thesauris coronae nostrae in exteras partes iamdudum transmissis ut copiosius vitam in exilio sustentare possit) per praesentes edicimus si quis hostem illum nostrum ceperit aut afflixerit (qualiscunque demum fuerint conditionis qui hoc fecerit) eam remuneratum iri mille libris pecuniae in manus suas statim numerandis, atque insuper centum mercis redituum per annum sibi et haeredibus suis concedendis in perpetuum, praeterquam quod Deo et omnibus subditis bonis rem gratiam faciet eiusmodi tyrannum tollendo.

24. “Postremo omnibus notum facimus Deumque omnipotentem testamur, cum Deus cor charissimi consanguinei nostri regis Scotiae excitaverit quo huic caussae nostrae iustissimae in propria persona sua adesset, hoc ab eo factum esse absque alio pacto et promissio, aut etiam postulato, in praeiudicium coronae aut subditorum nostorum, sed contra, fida data ex parte dicti consanguinei nostri se, quandocunquem nos invenerit satis virium habere ad hostem nostrum debellandum (quod speramus brevi futurum) confestim pacifice in regnum suum reversurum, gloria tantum tam egregii incoepti contentum, uno cum vero et fido nostro amore et amicitia. Quam (gratia divina aspirante) ita semper dispensabimus et fovebimus, ut magno solatio futura sit utriusque regni subditis.”

25. Verum edictum Perkini populum Angliae parum permovit, neque gratior erat eius adventus propter consortium illius cum quo venerat. Itaque rex Scotiae animadvertens neminem ad Perkinum venire, neque alicubi in favorem caussae eius se armare, bellum in incursionem vertit, et provinciam Northumbriae gladio et incendiis vastavit et diripuit. Verum postquam audisset copias contra se venire, neque volens homines suos spoliis onustos et graves deprehendi, in Scotiam cum praeda ampla rediit, incoepti prosecutionem in aliud tempus differens. Traditum est Perkinum personam principis probe imitantem, cum videret Scotos regionem illam depopulantes, queribundum ad regem accessisse eumque obsecrasse ne bellum in eum modum reretur. Sibi enim nullam coronam tam charam esse ut eam patriae suae sanguine et ruina redimere vellet. Cui rex Scotiae fere per ironiam respondit se multum vereri quod de re non sua sollicitudinem susciperet, quodque ipse nimis providus villicus hosti futurus est, si regionem in usus eius servasset.

26. Per hoc tempus, annum scilicet regis undecimum, interruptio commercii inter Anglos et Flandros coepit mercatores utriusque nationis graviter pungere. Maiorem igitur in modum commoti omnem lapidem moverunt ut principes suos respective flecterent ad commercium illud denuo aperiendum. Qua in re tempus iis favit. Coeperunt enim iam archidux et consiliarii sui cernere Perkinum erronem et cosmopolitam inventum iri, quodque puerorum esset circa pupas rixari. Quin et rex ipse Henricus post impressionas illas Perkini in Cantium et Northumbriam factas et frustratas Perkini negotium minus aestimare coepit. Adeo ut, aliquo consilio status eius rationem habere consentaneum non putaverit. Verum quod eum maxime movit illud fuit, quod cum rex esset thesauri et opum appetentissimus, pati non potuerit commercium tanquam apostrophia languescere, aut ullam manere obstructionem in vena porta per quam sanguis ille flueret. Attamen maiestatem suam eo usque tuebatur ut se rogari primum vellet. Quinetiam mercatores qui adventurarii dicebantur (quorum societas tunc opulentia floruit, et magno locupletum numero et bonis contributionibus corroborata erat) nihil humile fecerunt, sed nativas regni merces coemerunt, etsi in manibus suis veluti mortuae iacerent, exportatione cessante. Tandem Londini convenere delegati ex utraque parte qui de negotio tractarent. Ex parte regis Foxius episcopus privati sigilli custos, vicecomes Wellensis, Kendallus prior Sancti Ioannis, Warrhamus custos rotulorum, qui in regis gratia et bona opinione indies magnopere proficiebat, Urswicus qui in omnibus fere negotiis adhibitus est, et Risleius. Ex parte archiducis dominus Beverus admirallius eius, dominus Verunsellus praeses Flandriae, et alii. Hi tractatum ad exitum perduxerunt tam de amicitia quam de commercio inter regem et archiducem, articulos complectentem tum status tum commercii et liberae piscationis. Hic est ille tractatus quam Belgae in hodiernum diem vocant Intercursum Magnum, tam quia omnibus numeris suis is esset absolutus quam tractatus praecedentes tertii et quarti annorum regis, praecipue vero ad discrimen alterius tractus qui secutus est anno vicesimo primo regis, quem Intercursum Malum vocant. In hoc tractatu continebantur articulus expressus ne alteruter princeps alterius rebelles reciperet in hunc tenorem, “Ut si alter ex principibus a foederatio suo rebellem aliquem

suum sibi tradi petiisset, statim foederatus ille eum e territoriis suis edicto iuberet. Cui nisi rebellis intra quindecim dies paruisset, statim pro proscripto esset." Verum in isto articulo Perkinus nominatus non est, nec fortasse inclusus, quia rebellis non erat. Sed tamen per hoc alae eius succisae erant quatenus ad sequaces suos ex Anglia. Quin insuper in tractu disertis verbis insertum erat ut haec prohibitio ad territoria ducissae viduae extenderet. Post commercium redintegratum, mercatores Angli in sedem suam Antuerpiae redierunt, ubi solenni processione et insigni laetitia excepti sunt.

27. Hyeme sequente, nimirum anno duodecimo regis, rex comitia sua iterum convocavit. In quibus maiorem in modum questus est de malitia regis Scotiae et de crudeli ac praedatorio bello quo Angliam invaserat. Regem illum, qui foedere sibi iunctus esset, et nulla re a se provocatus, tanto erga se odio arsisse ut faeces Perkini intoxicationis epotaret, quos iam caeteri omnes ubique abiecerant et despexerant. Cumque vidisset supra vires suas esse ut regi noceret, arma sua in inermes et imparatos vertisse, spoliando et depopulando agros contra iura et pacis et belli. Orationem autem suam se non posse absque honoris sui iactura et subditorum suorum periculo (quibus protectionem debebat) iniurias illas inultas pati. comitia quid rex sibi vellet satis intellexerunt, eique subsidium concesserunt, limitatum certe, sed tamen amplissimum, ad summam videlicet centum et viginti mille librarum, una cum quindecimis duabus. Bella enim regis Henrici ei semper fuerunt instar minerae cuiusdam admirabilis, quae ferrum habebat in summo, aurum vero et argentum in fundo. His comitiis (quia anno superiore tantum temporis in ferendis legibus impensum fuit, atque etiam quia haec comitia ob Scotiae bellum solummodo convocata erant) nulla leges memoria dia\gnae sancitae sunt praeter unam, quae perlata est ad instantatiam mercatorum adventurariorum per Angliam sparsorum contra mercatores adventurarios Londinenses propter monopolium quoddam et exactiones novas mercibus impositas. Quod, ut videtur, a Londinensibus factum st ut sibi paulum subvenirent post dura tempora quae sustinuerunt ob defectum exportationis. Verum novitates illae a parlamento sublatae sunt.

28. Sed regi fatale erat pro pecuniis suis dimicare. Etsi enim pugnam cum hostibus exteris devitaret, tamen semper pugnare compulsus est cum rebellibus domi. Quamprimum enim coepit subsidium exigi in provincia Cornibiae, populus confestim murmura et verba odiosa iactare coepit, cum Cornubienses genus hominum essent animis obstinatum, corporis compage et viribus robustissimum, quique duriter in terra sterili degerent. Quinetiam complures ex iis (si necessitas postularet) sub terra vivere poterant, cum stannarii essent. Illi immaniter frendebant rem esse prorsus non tolerabilem, ut propter pusillos motus Scotiae cito dissipatos ipsi ad pulverem usque exactionibus permolerentur. Quin et vociferabantur solutiones eiusmodi iis competere qui haberent quod solvere possent, quique vivebant ociose. Se vero panem quem in sudore vultus parassant plane comesturos, neque quenquam eum ipsis erupturum. Quemadmodum autem accidit ut cum aestus populorum saevire incipiant, non desint plerunque venti turbidi qui eos maiorem in modum exagitent, ita populus iste in duos incidit antesignanos et rebelliones faces. Alter erat nomine Michael Iosephus, faber ferrarius es villa Bodmini, nebulo audax et loquax, et qui infimorum sermonibus celebrari gestiebat. Alter erat Thomas Flammockus iureconsultus, qui multum apud vicinos suos poterat, quia scilicet cum de iure consuleretur legem ab eorum parte stare fere semper responderet. Iste sciolus erudite loqui volebat, quasi modum tenerent quo rebellio possit iniri absque violatione pacis. Populum autem magno cum supercilio edocuit subsidia in hoc praesenti casu iure concedi non potuisse, hoc est, propter bella Scotiae (quia lex aliud excogitaverat remedium, nimirum servitium scutagii, pro huiusmodi expeditionibus), multo minus cum rebus satis pacatis bellum tantum praetextebatur ad expilandum populum. Itaque consentaneum esse ut neutiquam starent tanquam oves coram

tonsore, sed se armarent et tela irriperent. Ita tamen, ut nulli creaturae nocumentum infligerent, sed tantum regi petitionem valida manu porrigerent, ut eiusmodi graves exactiones revocaret, atque eos qui consilii eius auctores fuerant aut suasores supplicio afficeret, quo caeteris metus incuteretur ne similia in tempus futurum auderent. Atque pro sua parte non videre se quomodo officio Anglorum fidelium et bonorum ligiorum satisfacere possent, nisi regem a tam perniciosis consiliariis liberarent, qui tam ipsum quam populum suum protinus eversuri essent. Innuebant cardinalem Mortonum et Reginaldum Braium, qui regi umbrellae in huiusmodi rebus erant.

29. Postquam istu duo, Flammockus et faber ferrarius, garrulitate sua, partim publice partim secreto aures populi implessent, et animus vulgi inclinatos et promptos ad consilia sua invenissent, se pro ductoribus populo offerebant donec alii viri eminentioris gradus a partibus suis se declararent, quod brevi fore dixerunt. Se vero nihil aliud quam servos ipsorum futuros in periculis tantum primos. Minime vero dubitare quin fines extreme occidentales et orientales Angliae in tam iusta caussa concursuri sint, quidquie universa ista (si quis recte rem intelligeret) pro regis servitio et bono facerent. Populus huiusmodi seditiosis sermonibus instigatus arma sumpsit (plurimis eorum arcus et sagittas, et falces, atque huiusmodi agrestium tela gestantibus) et continuo sub imperio ductorum suorum (quod imperium in huiusmodi casibus semper tenetur ad bene placitum populi) e Cornubia per Devoniam usque ad oppidum Tauntoni in provincia Sommersettensi perrexerunt sine ulla caede, violentia, aut praeda. Apud Tauntonam autem oestro percito unum ex exactoribus subsidii rigidioribus, qui appellatus est praepositus Perni, trucidarunt. Inde profecti sunt Wellesiam, ubi baro Audleius (cum quo ductores rebellium consilia antea secreto miscuerant), vir nobilis ex antiqua prosapia sed ingenio turbido et in ruinam propriam aspirante, secum illis coniunxit, atque ab illis laetis clamoribus pro imperatore ipsorum agnitus fuit, animos iam novos sumentibus ipsis, cum senserint se ab uno ex proceribus duci. Dominus Audleius Wellesia Salisburiam, Salisburia Wintoniam eos duxit. Inde stultus populus (qui scilicet ductores suos ducebat) omnino in Cantium duci volebat, secum fingentes populum Cantii sibi haesurum, insulsissimo prorsus consilio, cum Cantiani nuper magnam fidelitatem et animi promptitudinem erga regem ostendissent. Verum fatuus ille populus audierat Flammockum dicere Cantium nunquam fuisse subiugatum, atque Cantianos fuisse homines inter Anglos in libertate asserenda accerrimos. Atque his frivolis sermonibus magna de iis sibi promiserant in caussa quam pro libertate subditorum susceptam credi volebant. Sed cum in Cantium venissent, provincia illa adeo bene composita ereat et sedata, tam recenti regis erga eos comitate, quam auctoritate et existimatione comitis Cantii, barnonis Abergavennii, et baronis Cobhami, ut ne unus quidem sive ex eminentioribus sive ex inferioribus ad eos accederet. Quod haud parum terruit et fregit multos ex iis qui minus erant contumaces. Adeo ut ab exercitu aufugerint et domum redierint. Verum pertinaciores, quique se promptissimos in caussa declaverint persistebant et superbiebant potius quam animos submittebant. Quemadmodum enim illud nonnihil eos terrebat, quod nemo se iis adiungeret, ita et spiritus addebat quod copiae regis minime eos invaserant, cum ab occidentali ad orientalem extremitatem Angliae pertransissent. Itaque profectionem suam continuarunt, et castrametati sunt super Blackheath inter Grenovicum et Elthamam, minantes se aut cum rege praelium conserturos (iam enim fluctus se altius quam ad Mortonum aut Braium extulerunt) aut Londinum in conspectu eius capturos, sperantes se in urbe inventuros non minus formidinis quam opulentiae.

30. Sed ut ad regem revertamur, cum primum certior factus esset de insurrectione Cornubiensium propter levationem subsidii, maiorem in modum commotus est, non rei ipsius ergo, sed propter aliorum periculorum quae eodem tempore ei impendebant concursum. Metuebat enim ne bellum e Scotia, rebellio illa ex Cornubia, et coniuratio Perkini eiusque sequacium simul in eum ingruerent, satis gnarus periculosam esse eam monarchiae triplicitatem,

cum bellum externum, rebellio intestina, et competitor titularis simul impenderent. Attamen occasio eum ex parte invenit paratum. Simulac enim comitia soluta fuissent, rex potentem exercitum coegerat quo Scotiae bellum inferret. Quin et rex Scotiae Iacobus similiter magnas copias instruxerat, vel quo regnum suum defenderet vel quo regnum Angliae iterum invaderet. Verum regis Henrici copiae non solum praeparatae erant sed plane in procinctu sub ducto Daubeneii camerarii sui. Sed audita rebellione Cornubiae, rex eas copias apud se tenuit ad praesidium suum proprium. Attamen interea Comitem Surriae in partes boreales celeriter misit ad defensionem et rober earum regionum, si forte Scoti aliquid molirentur. Verum quoad modum suum cum rebellibus procedendi, is longe diversus erat a praecedente sua consuetudine et practica, quae semper fuit cum magna alacritate et celeritate coniuncta. Solebat enim eis sine mora resistere, aut etiam eos adoriri. Hoc ei prius in more fuerat, verum nunc, praeterquam quod erat aetate provectior minusque periculorum appetens propter diutinam fruitionem regni, tempus eius generis fuit ut varia periculorum facies, diversae naturae, et a partibus diversis, eum in hoc consilium adduceret ad vires suas unitas conservandas in sede et centro regni, secundum vetus illud Indorum emblema in rebus tam tumidis, manum in medium vesicae imponere, ut neutrum latus insurgeret. Praeterea nulla ei incumbebat necessitas propter quam ab huius consilio decederet. Neque enim rebelles regiones depopulabantur, quo casu parum ei honorificum fuisset populo non succurrere. Neque ex altera parte eorum copiae ulla accessione augebantur quae eum moveret ut properaret et rem praecipitaret antequam in vires nimias excrescerent. Postremo et status et belli rationes ab hoc constare videbantur, quia motus populares plerunque magis furiosi sunt in principio. Atque insuper, hoc modo eos plus in arcto habebat et magis sibi obnoxios, cum longe a patria sua remoti essent, ideoque fieri non poterat ut domum se recipereunt et motus fortasse renovarent.

31. Cum igitur rebelles (ut dictum est) super collem de Blackeheath castrametati essent, unde circumspicere possent urbem Londini et pulcherrimam vallem circumiacentem, rex secum reputans plurimum honoris sui interesse ut, quo magis in iis adoriendis rem hactenus distulisset, eo citius praelium consereret, ne cunctatio illa ex aliqua tepiditate, sed ex prudentia et opportuna temporis electione provenisse videatur, decrevit omni mora seposita cum iis congredi, hocque nihilominus ea cum providentia et circumspectione ut parum fortunae relinqueret. Cumque amplissimas copias coegisset quo magis omnia accidentia in ordinem redigeret, eaque veluti superior regeret, illas trifariam divisit. Atque exercitus primus a comite Oxoniae ut generali, cui subessent comites Essexiae et Suffolciae, ducebatur. His datum est in mandatis ut cum turmis aliquot equitum, et peditum cohortibus, et tormentorum firmo apparatu collem circumirent ubi rebelles castrametati fuerunt, seque ultra eos sisterent, omnesque collis fimbrias et declivia obsisterent praeter ea quae versus Londinum patebant, ut ferae istae tanquam indagine clauderentur. Secundum exercitum (qui maxime in pugnam venturus esset, in cuius manu fortuna praelii eius dei maxime sita foret) domino camerario attribuit, cui praeceperat ut a fronte rebelles invaderet, ex ea parte quae Londinum prospiciebat. Tertium exercitum, maximum certe et instructissimum, circa se retinuit, ut in omnes eventus paratus esset, vel ad pugnam instaurandam vel ad victoriam consummendam, atque interim ut urbs in securo esset. Atque in eum finem castrametatus est in campis S. Georgii, ut se medium poneret inter rebelles et urbem. Civitas autem Londini, praecipue sub initiis cum rebelles tam prope castrametatos cerneret, magno tumultu egit, ut fieri solet in opulentis et populosis civitatibus (praesertim iis quae regionum suarum tanquam reginae sint) quae raro admodum ex fenestris aut turribus ipsarum hostilem exercitum vident. Verum quod maxime eos pupugit illud erat, quod cum incondita turba rem habituri essent, cum qua nulla erat compositionis, aut conditionum, aut legitimi alicuius tractatus spes, si opus esset, sed quae in rapinas et praedam

ruitura videbatur. Etsi enim audiissent rebelles in itinere suo se pacate et modeste gessisse, tamen male metuebant hoc ipsorum temperamentum non diu duraturum, sed potius hoc ipsum eos acuere posse ad spolia in fine captanda. Itaque populus Londinensis perpetuo huc illuc cursitabat, alii ad portas, alii ad muros, alii ad littora fluvii, sibi ubique metus et pannicos terrores iniiciendo. Nihilominus praetor civitatis Tatus, necnon Shauus et Haddonus vicecomites, officio strenue et fortiter functi sunt in populo armando et instruendo. Quibus rex adiunxit nonnullos ex viris militaribus qui cives consilio et opera iuvarent. Verum haud multo post, cum intellexissent cives regem ita rem administrare ut necesse foret rebelles ter victores evadere antequam ad civitatem appropinquarent, quodque personam suam propriam inter eos et rebelles mediam stitisset, quodque cura maior esset rebelles circumcludendi ne aliquis eorum effugeret, quam quod de victoria in ipsos omnino dubitatio subesset, tumultuari desisterunt et se in tuto esse credebant. Eo magis, quod magnam fiduciam habuerunt in tribus ductoribus, comitibus Oxoniae et Essexiae, et Daubeneio, qui omnes celebrati et gratiosi fuerunt apud populum. Quantum vero ad Iasparum ducem Bedfordiae (quem rex bellis suis praeficere solebat), tunc temporis aegrotabat, neque diu superstes fuit.

32. Dies praelii insecuti fuit vicesimus secundus Iunii et dies Saturni (quem diem hebdomade rex pro fausto ducebat), etsi rex qua potuerat arte falsum diem in vulgus iecerat, ac si in animo haberet rebelles proximo die Lunae invadere, quo magis eos imparatos et ordinibus solutos deprehenderet. Nobiles illi, quibus ea pars belli assignata erat ut collem circumsepirent, aliquot ante dies in locis opportunis se stiterunt rebelles intercepturi. Tempora autem pomeridiano, die paulum declinante (quod factum est ut rebelles certius crederent se eo die non conflicturos) Daubeneius contra eos copias duxit. Ac primo cohortes aliquot a ponte Detfordiensi retro re recipere compulit, licet fortissime et acerrime pugnasserit. Sed cum numerus eorum haud magnus esset, se ad aciem ipsam quae in colle morabatur receperunt. At exercitus rebellium, audito quod copiae regis iam adessent, ordines suos instruebat, sed non sine magna confusione. Verum neque copias, ut ratio belli postulabat, in primo collis ascensu versus pontem collocaverunt, quae iis subsidio essent quae pontem custodirent, neque exercitum suum promoverunt ad acclivia collis, ubi iniquo loco a regis copiis pugnam conseri necessum fuisset, sed in planitie collis procul instruxerunt. Ita ut Daubeneius collem ascenderet, et aequo loco se sisteret antequam ei resisteretur. Daubeneius eos ferociter admodum adortus est, ita ut fortuna eius dei periclitaretur. Etenim cum fronte copiarum suarum oblitus salutis suae temere dimicaret, a rebellibus captus est, sed statim ereptus. Rebelles pugnam in breve tempus sustinebant, neque ignave rem gesserunt. Sed cum male armati essent et sub ducibus imperitis, neque ab equitatu aut tormentis instructi, absque difficultate magna devicti et in fugam coniecti sunt. Quantum vero ad tres illos ductores suos, Audleium scilicet, fabrum ferrarium, et Flammockum (ut fere popularium motuum auctores ignavi sunt et semifortes) illi se vivos capi sustinuerunt. Numerus occisorum ex parte rebellium fuit circa bis mille hominum, cum totus eorum exercitus numerum sedecim millium (ut dictum est) complesset. Reliqui plerique omnes capti sunt, cum collis undiquaque regis copiis obsessus esset. Ex regis parte trecenti circiter occubuerunt, plurimi eorum sagittis confixi. Quae sagittae,kut fama ferebat, longitudinis erant virgae scissoriae. Tam potentibus scilicet arcubus Cornubienses usi sunt.

33. Victoria in hunc modum parta, rex complures equites banarettos creavit, tam in colli de Blackheath ubi locumtenens eius praelio vicerat (quo ipse equo vectus est ut ceremoniam illam praesens praestaret) quam in campis Georgianis, ubi ipse castrametatus fuerat. Quantum vero ad munificentiam aut donativa, edixit ut omnia praelio captorum bona iis, qui illos ceperant, cederent, sive in specie, sive per viam redemptionis. Honores et munificentiam severitas et supplicia secuta sunt. Baro Audleius a carcere de Porta Nova ad collem turris ductus est in tunica

papyracea insignis suis depicta, insignibus autem reversis et tunica lacerata, ibique decapitatus est. Flammockus et faber ferrarius ad furcas de Tiburne super crates tracti, suspensi, et deartuati sunt, fabro etiam super cratem, ut ex verbis eius nonnullis perspicere licebat, gestiente se temporibus futuris memorabilem fore. Rex paulo ante constituerant Flammockum et fabrum in Cornubiam remittere, ut ibi in maiorem terrorem supplicio afficerentur. Sed certior factus provinciam illam adhuc intumescere, secunda usus cogitatione populum neutiquam irritare consultius putabat. Reliquis omnibus edicto rex veniam largitus est, cuius diplomata sub magno sigillo procurare poterat qui vellet. Ita ut, excepto sanguine quem praelium hauserat, rex sibi satisfieri passus sit trium tantummodo hominum supplicio ad tantae rebellionis expiationem.

34. Erat prefecto res mira regis illa inaequalitas et alternatio in infligendis suppliciis et spargendis gratiis, ac primo quidum intuitu rem quis forte aut casu guberari putaret. Verum si magis a prope introspiciat, reperiet magna ratione factum fuisse, maiore fortasse quam post tantum temporis intervallum notari iam queat. Motu Cantanio (cum

manipulus tantum rebellium esset) ad numerum centum et quinquaginta morte mulctati sunt, at in hac rebellione tam numerosa homines tres tantum, sive illud in caussa fuerat quod rex <se> satisfactum in parte putaret sanguine in acie effuso, sive quod in caussa populari severius agere inconsultum arbitraretur, sive quod populi istius innocentia quaedam (cum longitudinem Angliae emensi essent, vere absque maleficio vel praeda) cor regis aliquantum emollisset et ad misericordiam flexisset, sive denique quod res magni discriminis putaret rebellionem ex lascivia et rebellionem ex inopia.

VIII.

Post Cornubienses devictos venit Caleto ad regem honorifica legatio a rege Galliae, quae Caletum accesserat ante mensem. Ibique propter perturbationes regni remanserat, sed honorifice admodum et impensis regis Henrici excepta.

2. Rex sub primum eorum ad Caletum adventum ad eos misit, rogans ut ibi paulisper manerent donec fumus pusillus qui in regno suo excitatus est dissiparetur. Quod propediem fore non dubitaret, more suo illud contemnens, cui nihilominus serio incumbebat.

3. Legatio ista negotium alicuius magni momenti non ferebat, sed tantum procrastinationem petebat diei ad solutionem pecuniarum praefixi, una cum aliis quibusdam particularibus quae ad limitaneos spectabant. Et revera nihil aliud fuit ista legatio quam blanditiae ad regem comitate deliniendum ut amice erga Gallum affectus esset. Sed nihil in ea tractatum est ad praeiudicium foederis cum Italis icti.

4. Verum durante tempore profectionis Cornubensium versus Londinum, rex Scotiae (bene de rebus Anglicis informatus, certusque sibi bellum instare ab Anglis quamprimum illae turbae consedissent) opportunitatem non amisit, sed regem satis implicatum credens fines Angliae iterum cum exercitu ingressus est. Atque ipse praesens castellum Norhami obsedit cum parte tantum copiarum, reliquis ad agros depopulandos immisis. Verum Foxus episcopus Dunelmensis (vir prudens, quique per praesentia ad futura acri iudicio penetrare pterat) hoc ipsum praevidens, castrumm illud suum Norhami tormentis atque apparatu bellico omnigeno instruxerat et muniverat. Quinetiam praesidium militum fortissimorum magno numero in eo collocaverat, magis quam pro castri magnitudines, expectans potius insultum acrem quam obsidionem longam. Populum praeterea regionis cum pecoribus et bonis suis in loca tuta et praerupta se recipere antea iusserat, et equis citatis ad comitem Surriae (qui in provincia Eboracensi non procul aberat) literas misit ut celeriter subveniret. Ita ut rex Scotiae et incoepto suo contra

castellum intercideret et militibus praedam satis ieiunam compararet. Ac postquam intellexerat comitem Surriae magnis copias adventare, in Scotiam rediit. Comes, cum castrum liberatum et hostem retrocessisse comperisset, in Scotiam celeriter perrexit, sperans se regem Scotiae assecuturum ut praelio cum eo decertaret. Verum cum tarde venisset, castrum Atoni (quod inter Barwicum et Edinburgum pro munitissimo habebatur) obsedit, illudque intra paucos dies cepit. Sed paulo post, rege Scotiae in interiora regni sui se recipiente, cumque tempestas anni esset praeter modum procellosa et aspera, comes in Angliam reversus est. Adeo ut summa expeditionum utrinque nihil aliud esset quam castrum captum et castrum oppugnatum. Sicque res gestae nec copiarum viribus nec odiorum fervori nec expectationis magnitudini respondebant.

5. Inter hos tumultus et intestinos et externos, ex Hispania in Angliam venit Petrus Hialas (nonnulli eum Eliam dixerunt). Sane praecursor fuit faelicitatis qua hodie Anglia fruitur. Legatio enim eius inducias inter Angliam et Scotiam induxit; induciae pacem; pax matrimonium; matrimonium vero regnorum unionem. Hialas ister vir prudens fuit atque (pro ratione temporum illorum) non ineruditus. Fuit autem a Ferdinando et Isabella regibus Hispaniae missus ad regem Henricum ut tractaret de nuptiis inter Catharinam filiam eorum secundogenitam et Arthurum principem. Tractatus iste dexteritate legati non segniter promotus, quin et fere ad maturitatem perductus fuit. Verum contigit interim ut colloquio quodam quod ei cum rege circa negotium Hispaniense intercessit, rex (cui proprium erat in sinus legatorum principum exterorum illabi, si viri ipsi ei placuissent, ita ut haud raro de negotiis propriis cum illis deliberare soleret, quin et eorum nonnunquam opera uti) obiter inciderit in sermones de rebus componendis cum Scotia. Etenim rex naturaliter sterilia illa cum Scotis bella non amabat, etsi commodum interdum e fama eorum eliceret. Neque defuerunt ei in concilio Scotiae qui parata erant regi suo vicissim persuadere ut eandem viam iniret et bellum cum Anglia finiret, amorem patriae praetexentes, sed secreto rebus Henrici faventes. Solummodo spiritus nimis altos gerebat Henricus quam ut primus pacis mentionem facere sustineret. Ex altera parte, affinem talem comparaverat, Ferdinandum scilicet Arragoniae, qualem optare poterat. Postquam enim ille rex certus iam matrimonii conficiendi personam fraterni affinis in se suscepisset, non dubitabat (Hispanica cum gravitate) regi in rebus suis propriis consilia praebere. Rex quoque ex altera parte sui non immemor, sed aliorum mores in rem suam vertere consuetus, usus est hoc quo diximus Arragoniensis ingenio ad negotia quae Henricus ipse aut se minus decere aut apud alios minus grata fore cognoverat. Itaque libenter assensit ut Hialas (tanquam in re ex motu proprio nata) de concordia cum Scoto tractaret, eamque ob caussam in Scotiam proficisceretur. Hialas negotium suscepit atque ad regem profectus, postquam multa arte id effecisset ut rex Iacobus ad consilia saniora propenderet, scripsit ad regem Henricum se minime dubitare quin pax facile coalescere et coagmentari possit, si rex aliquem ex consiliariis suis prudentem et moderatum ad regem Scotiae de conditionibus pacis tractandis mitteret. Itaque rex episcopum Foxum (tunc apud castrum suum Norhami manentem) misit ut cum Hiala colloqueretur, atque post uterque cum delegatis regis Scotiae tractarent. Delegati utrinque convenerunt. Sed post multas disceptationes de conditionibus pacis, m odo ab uno ex regibus, modo ab altero propositis, de pace quidem concludere nequiverunt. Praecipua caussa propter quam transigi non potuit de pace fuit regis Henrici postulatum ut Perkinus in manus suas traderetur tanquam regum omnium contumelia et persona iure gentium non privilegiata. Rex Scotiae ex altera parte hoc facere constanter recusavit, dicens se pro sua parte de titulo Perkini iudicem non esse competentem, verum se eum recepisse ut supplicem, protexisse ut profugum, cum sanguinea sua desponsasse, atque armis suis iuvasse, cum crederet eum verum principem fuisse. Itaque nunc prorsus non posse salvo suo honore ita dissuere et quoddammodo mendacii arguere omnia

ante a se dicta et acta essent, ut eum in manus hostium traderet. Episcopus similiter (qui mandata quaedem a rege superba acceperat saltem in fronte eorum, etsi in pede inserta fuisset clausula mollior, quae omnia ad episcopi arbitrium reiiceret, etiam disertis verbis praecipiens ut nullo modo pacis spem abrumperet), postquam traditio Perkini ei denegata fuisset, alterum articulum quem in mandatis habebat proposuit. Ille fuit ut rex Scotiae cum rege Henrico apud Novum Castrum congredi et in colloquium venire vellet. Hoc ubi regi Scotiae relatum est, respondit se pacem tractare velle, non emendicare. Episcopus etiam (ut ei insuper erat in mandatis) restitutionem urgebat spoliorum per Scotos captorum, vel saltem compensationem eorum. Verum delegati Scotiae responderunt ea esse instar aquae in terram effusae, quae recolligi non posset, quodque subditi Henrici facilius possent damna illa tolerare quam rex Scotiae ea persolvere. Attamen in fine (ut homines moderati et rationi non recalcitrantes) recessum potius quendam ad tempus fecerunt quam tractratum interruperunt, et inducias pro certis mensibus consenserunt. Sed rex Scotiae, etsi iudicium suum formaliter de Perkino retractare recusasset, quod tantis pignoribus obstrinxeret, tamen intra secreta animi sui frequentibus Anglorum quos circa se habebat sermonibus et aliis diversis relationibus motus, coepit eum pro impostore ducere. Quamobrem honorifice certe et more regio eum ad se vocavit, et beneficia sua et favores in eum collatos recensuit: quod consanguineam ei in matrimonium dedisset, quodque potentem et opulentem regem bello offensivo in caussa eius per spatium duorum annorum lacessisset. Imo etiam, quod pacem honorificam ultro oblatam, si eum dedere voluisset, omnino reiecisset, quodque etiam nobiles et populum suum non mediocriter, dum promisissis suis erga eum stare vellet, offendisset, quos diutius sibi infensos persistere tutum sibi non esset. Itaque monuit ut fortunis suis consuleret et locum exilio suo magis opportunum deligeret, simul inquiens illum negare non posse, quin Angli prius quam Scoti eum deseruissent, cum facto bis experimento nemo Anglus ad eum accessisset. Nihilominus se, quod sub primum adventum eius dixerat confirmaturum, nimirum eum poenitentiam minime acturum quod in manus suas se commisisset, quandoquidem eum minime ablegare protinus consitituisset, sed navibus et pecuniis adiuvare ut quo vellet tuto transportaretur. Perkinus nihil omnino de theatrali suo fastigio descendens paucis respondit se satis videre tempus suum adhuc non venisse, sed quacunque tandem fortuna usus foret, se honorifice et sentire de rege et loqui non destiturum. Itaque a rege dimissus de Flandria amplius non cogitavit, utpote loco minus tuto post tractatum cum archiduce superiore anno conclusum, sed uxore, et amicis, et servis qui eum deserere nolebant comitatus in Hiberniam traiecit.

6. Hoc anno, duodecimo scilicet regis, Alexander papa (qui maxime solitus est amare eos principes qui remotiores erant, et cum quibus minimum ei intercederet negotii) grato animo recolens regis ad foedus Italorum acceesionem propter defensionem Italiae, eum gladio consecrato et pileo quem vocant manutentionis per nuncium suum remundratus est. Idem ante eum fecerat papa Innocentius, sed minus cum solennitate et gloria recepta sunt. Etenim rex nunc mandavit maiori et aldermannis civitatis ut oratori papae ad pedem pontis Londinensis fierent, atque plateae universae inter pontem et palatium episcopi Londinensis (ubi rex tunc hospitabatur) civium fraternitatibus in sagulis suis vestitis utrinque clauderentur. Quin et ipse rex die crastino (in quem incederat festum omnium Sanctorum), magna stipante caterva praelatorum, procerum, et aulicorum, solenni cum processione ad aedem D. Pauli perrexit, insignibus illis gladii et pilei ante se gestatis. Et processione illa finita, rege in choro sedente, archiepiscopus Cantuariensis super gradus ante chorum stans longum habuit orationem, amplitudinem et sublimitatem honoris illius extollens quo papa per haec ornamenta et insignia benedictionis regem decoravit, etiam quam raro, quamque eminentium meritorum

contemplatione illa concedi consuessent. Denique praecipua regis acta et merita recensuit, quibus papa motus eum tali honore dignatus esset.

7. Usque ad hoc tempus rebellio Cornubiensis (de qua iam diximus) mihil affine habere visa est cum rebus gestis Perkini, nisi forte quod edictum Perkini promisso innuisset se exactiones et tributa deinceps aboliturum, eoque effecisset ut interdum erga illum non pessime animati essent. Iam vero bullae hae frequenti agitatione concurrere coeperunt, ut in superficie aquarum facere solent. Regis clementia rebelles Cornubienses, postquam domum rediissent sine poena dimissi, verum (ut diximus) solidi unius aut duorum pretio redempti, magis animaverat quam sanaverat. Adeo ut apud vicinos et populares suos iactare non dubitarent regem in iis ignoscendis prudenter sibi consuluisse, quoniam satis sciebat sibi paucos subditos in Anglia reliquos fore, si omnes suspendisset qui cum iis sensissent. Atque alii alios acuentes motum renovare coeperunt. Quidam autem ex iis astutiores clam ad Perkinum in Hiberniam miserunt, qui ei intimarent se, si ad illos venisset, ei praesto futuros.

8. Cum Perkinus hunc nuncium accepisset, coepit iterum se erigere, et cum consiliariis suis rem communicavit, ex quibus tres plurimum apud eum poterant, Hernus sercorum propola, qui obaeratus profugerat, Skeltonus scissor, et Astleius notarius. Etenim Frionus secretarius discesserat. Hi apud eum disserebant illum magnopere errasse cum in Cantium, et iterum cum in Scotiam profectus esset, quandoquidem locus alter tam prope Londinum esset et quasi sub oculis regis, alter autem locus nationis esset populo Angliae tam invisae ut quamvis eum summa benevolentia complexi

fuissent Angli, nunquam tamen ei ita comitato adhaerere vellent. Verum si fortuna in tantum arrisisset ut in principio motus Cornubiensis adesse ei contigisset, ante hoc tempus eum Westmonasterii coronatum iri. Reges enim istos (ut ipse iam satis expertus esset) principes calamitosos pro calceamentis vendere nihil pensi habere. Eius vero rationes postulare ut se totum populo committeret. Itaque ei consilium dederunt ut cum qua poterat festinatione in Cornubiam traiiceret. Quod et fecit, secum ducens quatuor naviculas quae circiter centum et viginti milites vehebant. Mense Septembris appulit ad oram Whitsandi, et continuo Bodminum, oppidum fabri ferrarii de quo ante diximus, profectus est, quo ad eum confluxerunt circiter tria millia agrestium. Illic novum edictum promulgavit, populum bellis promissis demulcens, et favorem eorum invectivis in regem et regimen suum prensans. Et ut fit in fumo, qui cum in altissimum pervenit se perdit, magnifice admodum de seipso loquebatur. Consiliarii eius ante omnia eum moverunt ut in potestatem suam redigeret oppidum aliquod opulentum et munitum, quo et milites suos dulcedine praedae devinciret et homines perditos et sine lare undiquaque simili spe lucri alliceret; et rursus ut copiis suis oppidum illud praesidio et receptui esset, si forte in acie aliquid adversi contigisset. Itaque animos sumentes processerunt et Exoniam obsidione cinxerunt, urbem in illis partibus tam munitionibus quam opulentia florentissimam.

9. Circa Exoniam castrametati vi primo abstinuerunt, sed assiduis clamoribus et vociferationibus instabant ut oppidanos terrerent. Praeterea populum sub muris stantes saepe interpellabant ut se illis adiungerent, dicentes regem Richardum illud oppidum Londini aemulum effecturum, si primum in suas partes descendissent. Sed pro sua insulsitate viros nullos delectos ad eos miserunt qui animos eorum tentarent, et qui cum iis tractarent. Cives Exonienses ex sua parte subditos se fidos et fortes praestiterunt. Neque inter eos erat tumultus aut dissensio ulla, sed unanimi consensu se ad defensionem oppidi compararunt. Nam viderunt rebelles adhuc non tantis viribus pollere ut ab iis metuere deberent, ac rursus sperebant, antequam numerus rebellium augeri possit, sibi a rege auxilia submissa fore. Atque utcunque eventus foret, extremum malorum putabant se illi famelicae et inconditae turbae permittere. Quare cum res

oppidi bene ordinassent, nihilominus nuncios diversos de muris per funibus clam demiserunt (ut si unus interciperetur alius evaderet) qui regem de statu urbis certiorem facerent, eiusque auxilia implorarent. Similiter et Perkinus metuebat sibi ab auxiliis a rege celeriter mittendis, ideoque constituit ultimas suas vires experiri ad oppidum expugnandum. Quamobrem admotis scalis ad muros in diversis locis simul insultum fecit in unam ex portis. Cum autem nec tormenta nec machinae ei suppeterent, et comperiens se arietatione truncorum ligneorum parum proficere, cumque etiam per clavas aut rostra ferrea ac per alia similia instrumenta quae praesto erant <nihil perfecisset>, nihil ei reliquum fuisset nisi ut ex portis unam incenderet. Illam rem adortus est, ut portam incenderet. At cives, periculum praevidentes, priusquam porta integra flamma corripi et consumi posset, portam ipsam ex interiore parte et spacii nonnihil adiacentis fascibus ligneis obstruxerunt. Quos similiter incenderunt, eo pacto ignem igne propulsantes. Atque interea propere aggeres terrae congesserunt cum fossis profundis, ut loco muri et portae essent. Quantum vero ad aggressiones per scalas, eae tam perperam a rebellibus cesserunt, ut non sine iactura hominum ducentorum a maenis pulsi essent.

10. Rex, cum de obsidione Exoniae per Perkinum nuncium accepisset, lusu rem exceipt, aiens ad eos qui circa eum erant regem nebulonem in Angliam occidentalem appulisse, seque iam tandem in spe esse honore conspectus eius fruendi, quod hactenus facere nequiverat. Atque revera praesentibus aulicis facile constabat regem magnopere laetari ob nuncium de Perkini in Anglicum solum adventu, ubi nulla ei spes erat per terram elabendi, sperans iam se liberatum in posterum iri secretis illis convulsionibus quae diu cor eius obsederant et interdum somnos suos in medio faelicitatis abruperant. Itaque, quo omnium animos et studia accenderet, cunctis quibus poterat modis palam fecit eos qui nunc alacriter ei adessent, ut finem his perturbationibus imponerent, non minus ei gratos et acceptos futuros quam ii qui hora diei undecima accesserant, qui tamen integrae diei mercedem acceperunt. Itaque nunc, velut sub finem ludi, complures simul in scaena astantes spectare erat. Camerarium suum, et baronem Brookum, et Ricium Thomasium equitem auratum cum expeditis militibus Exoniam misit ad oppidum obsidione liberandum, et una ad famam spargendam de celeri suo adventu cum copiis regiis. Comes Devoniae et filius suus cum Carois, et Fulfordiis, et aliis eiusdem provinciae viris eminentibus (non accersiti, sed audientes regem huic expeditioni tanto animi impetu incumbere) cum turmis et cohoritibus quas conscripserant festinabant ut primi urbi Exoniae auxiliarentur et regis ipsius copias praeverterent. Dux etiam Buckinghamiae cum multis viribus fortibus et primariis arma sumpserant, neque ipse adventum regis aut camerarii profectionem opperiens, sed corpus quoddam copiarum ex sese conficiens quo meritum suum extolleret, regi significans se paratum atque in armis esse, et eius mandata expectare. Ita ut, iuxta adagium, in descensu omnes Sancti manum admoverent.

11. Perkinus hos armorum sonitus et tonitrua audiens, et tantas undiquaque copias illi minari, obsidionem suam solvit, et Tauntoniam profectus est, iam tum incipiens alterum oculum, instar strabonum, in coronam, alterum in asylum flectere, etsi Cornubienses, instar metallorum saepe igitorum et vicissim extinctorum, facti essent obstinati, et potius frangi quam flecti sustinerunt, iurantes et voventes se nunquam eum, usquam ad ultimam sanguinus guttam, deserturos. Copias habebat circa se cum ab Exonia discederet fere septem millium hominum. Multi enim ad eum, postquam ad Exoniae oppugnationem se comparasset confluxerant, tum proter tanti incoepti famam, tum etiam ut ex spoliis participarent, etsi sub obsidionis solutione nonnulli dilapsi essent. Cum autem ad Tauntoniam appropinquasset metum egregie dissimulavit, atque diem integrum absumpsit in praeparandis iis quae ad praelium necessaria futura essent. Verum circa mediam noctem cum sexaginta equitibus aufugit ad Bewleium in Nova Forresta, ubi ipse cum nonnullis ex comitibus suis nomina dederunt in asylum. Cornubienses autem suos in

quamcunque fortunae aleam exposuit. Hoc tamen modo eos a votis suis solutos reddidit, et solita sua scilicet misericordia regali usus est ut neutiquam praesens esse vellet cum sanguinis subditorum suorum effunderetur.

12. Rex, audita Perkini fuga, confestim equites quingentos expeditos misit qui eum comprehenderent antequam vel mare repeteret vel ad insulam illam exiguam (asylum scilicet) appelleret. Sed quatenus ad posterius ex his, tarde venerunt. Itaque quod potuerunt fecerunt, hoc est, asylum magno praesidio et vigilia diligentissima cinxerunt donec regis de ea re mandata accepissent. Quantum vero ad rebellos caeteros, illi (iam a duce suo destituti) se regis clementiae universos submiserunt. Rex autem, qui (medicorum more) phlebotomia uti solebat potius ad vitam conservandam quam eripiendam, neque unquam sanguinarius erat cum esset securus, postquam iam periculum transisse cerneret, omnibus tandem ignovit praeter paucos ex profligatissimis quos supplicio destinavit, ut clementia eius erga reliquos magis elucesceret. Missi sunt etiam quanta fieri poterat celeritate nonnulli equites ad Montem Sancti Michaelis in Cornubia, ubi Perkini uxor, domina Catharina Gordona, a marito suo relicta erat, quem in utraque fortuna unice semper dilexit, virtute nuptiali alias suas virtutes cumulans. Rex autem tanto diligentius ad eam mittere festinavit, nesciens utrum gravida ex Perkino forte esset, unde turbae istae in persona Perkini desiturae non videbantur. Cum illa ad regem perducta esset, traditum est eum illam non tantum misericorditer, sed etiam cum nonnullo amoris affectu excepisse, misericordia formae eius, qua erat singulari, decus addente. Itaque solatus eam (ut simul et aspectu suo et famae inserviret) ad reginam illam misit ut cum ea maneret, honorificos ei reditus assignans quibus dignitatem suam sustentaret. Quos etiam retinuit tam durante vita regis quam multos annos post. Nomen certe rosae albae (quod falso mariti sui titulo applicatum erat) verae suae pulchritudini remansit.

13. Rex profectionem suam nihilominus continuaavit, et magno cum iubilo et laetitia Exoniam ingressus est. Ibi civibus ingentes gratias egit, eosque miris laudibus cumulavit. Quinetiam gladium ipsum quo accinctus erat a latere suo solvit et maiori civitatis dedit, statuens ut semper postea coram maiore gestaretur. Ibi quoque e Cornubiensibus praecipuos aliquot supplico affici iussit, uti piacula quaedam quae cives pro formidinibus et molestiis ipsorum placerent. Apud Exoniam rex cum consilio suo deliberavit utrum Perkino, si sponte ex asylo exiret seque regiae clementiae submitteret, de vita sua securum reddere oporteret. Consiliarii autem inter se opinionibus discrepabant. Alii regi consilium dederunt ut vi eum ex asylo extraheret et morte mulctaret, utpote in causa necessitatis, quae ipso facto cum locis et rebus sacratis dispensat. Qua in re minime dubitabant quin rex papam facilem reperturus esset in facti sui ratihibitione, aut per viam declarationis, aut saltem per viam indulgentiae. Alii autem opinabantur postquam iam rex in portu navigaret et pericula omnia praetervolassent non opus esse regi novo scandalo aut invidia. Tertium genus erat eorum qui regem diserte praemonebant eum neque de imposturae certitudine mundo satisfacere posse, neque coniurationis latebras et anfractus penitus excutere, nisi Perkinum promissis vitae et veniae, et aliis modis suavibus, in manus suas pertraxisset. At nemo ex conciliariis erat qui non in praefatione sua regis fortunae magnopere indolere visus est, una cum indignatione quadam quod rex tantus et tam insigni prudentia et virtute praeditus tam diu et tam crebro idolis eiusmodi vexatus fuisset. Verum rex intulit Dei omnipotentis proprium esse ut idolis vexaretur, ideoque illud nullum ex amicis suis male habere debere, quodque ipse pro sua parte ea semper despexisset. Se tamen multo dolore affectum fuisse quod populo suo tantas calamitates inflixissent. Verum in fine deliberationis tertiae opinioni rex se adiecit, ideoque quosdam misit qui cum Perkino tractarent. Qui se captivum videns et ab omni spe destitutum, iam principes et populos, summos et infimos, expertus, quos infidos, meticulosos, aut infelices deprehenderat, laetanter conditionem accepit. Rex etiam dum

Exoniae moratus est commissarios deputavit baronem Darcium et alios, qui omnes qui Perkino aut Cornubiensibus, sive in praelio sive in fuga, adhaeserant pecuniis mulctarent.

14. Comissarii autem isti tanto cum rigore et severitate processerunt ut clementiam regis in parcendo sanguini multum obscurarent, quod thesauri sanguinem tam duriter emunxissent. Perkinus ad aulam regis adductus est, ad conspectum eius minime, etsi rex (quo curiositati suae satisfaceret) spectaverit eum interdum in transitu. Specie tenus iam liber Perkinus erat, sed secreto magna diligentia et cura custoditus, et et in comitatu regis Londinum proficisci iussus est. Verum sub primum hunc Perkini in scenam conscensum in persona sua nova, sycophantae scilicet et praestigiatoris, deposita persona sua priore quae erat principis, facile quivis existimare poterit quantae irrisioni et ludibrio expositus fuerit, non solum aulicorum verum etiam vulgi, qui circa eum ubique convolabant. Adeo ut quis coniicere posset ulula ubi esset ex congregatione avium, aliis irridentibus, mirantibus aliis, aliis execrantibus, aliis os eius et gestus curiose intuentibus ut materiam sermonum captarent, in tantum ut falsus ille honor quo tamdiu gavisus esset abunde repensus fuerit contemptu et contumelia. Quamprimum rex Londinum venit, etiam horum ludorum floralium civibus spectaculum et solatium exhibuit. Etenim Perkinus equo insidens lentis passibus (sed absque habitu aliquo ignominioso) perductus est per plateas de Cheapside et Cornhill ad turrim Londinensem, atque exinde revectus est ad Westmonasterium cum choro mille maledictionum et contumeliarum. Verum ad spectaculi ornatum maiorem secutus est parvo a Perkino intervallo unus ex intimis eius consiliariis qui faber ferrarius regi fuerat. Iste erro, cum Perkinus profugisset ad asylum, optavit potius habitum sacratum sumere quam loco sacrato se munire, atque vestitum eremitae induit, et illo habitu per regiones obambulabat donec detectus et deprehensus est. At praestigiator iste manibus pedibusque super equum vinctus fuit, neque cum Perkino rediit, sed paucis post diebus morte mulctatus est. Paulo post, cum Perkinus se quis esset melius cognovisset, stricte examinatus est, et capta eius confessione factum breve vel extractum earum rerum quas divulgari consentaneum foret, quod typis commissum et publicatum est. Qua in re rex famae suae minus consuluit. Quemadmodum enim narrationem continebat laboriosam particularium de Perkini patre et matre, et avo et avia, et avunculis et cognatis per nomina et cognomina sua, et in quibus locus sursum deorsum erraverat, ita parum aut nihil proferebat de consiliis eius, aut de iis cum quibus consilia communicasset. Neque ipsa ducissa Burgundiae (quam omnes noverint instar animae fuisse universi negotii) vel nominata est aut descripta, sed prorsus silentio praetermissa. Ita ut homines quod expectabant non reperientes multa desiderarent et maiore in dubio essent quam prius. Verum regi magis placebat vulgo non satisfacere quam grandium animos irritare. Neque enim eo tempore coniicere erat ex novis aliquibus examinationibus aut incarcerationibus aliquem alium, praeter eos qui iam pridem innotuerant, detectum aut accusatum fuisse, etsi regis animus abditus hoc ipsum in dubio diu reliquisset.

15. Circa hoc tempus noctu magnum coortum est incendium apud regis palatium de Shine prope cameras regis ipsius. Quo incendio magna pars aedium conflagravit, necnon multa lauta supellex absumpta est, id quod regi occasionem dedit usque a solo aedificandi nobilem illam structuram Richmondiae quae hodie cernitur.

16. Etiam paulo ante hoc tempus evenit accidens quoddam memorabile. Fuit quidam Sebastianus Gabatus patria Venetus, qui Bristoiae habitabat, vir cosmographiae et navigationis peritus. Iste vir, successum videns et fortasse fortunae Christophori Columbi aemulatus in illa fortunata expeditione versus zephyro-austrum ante sex annos facta, cogitavit secum etiam novas terras detegi possi versus zephyro-boream. Atque sane probabile est eius opinionem magis firmis et praegnantibus coniecturis fultam fuisse quam fuerat ea Columbi, cum enim duae

illae magnae insulae, veteris et novis orbis, sint versus septentriones ipsa fabrica latae et exporrectae, versus austrum acuminatae. Verisimile est illic primum innotuisse terras novas, ubi minore intervallo a veteribus disiunctae essent. Quin et memoria extabat aliquarum terrarum ad zephyro-boream ante discoopertarum et pro insulis habitarum, quae tamen revera essent pars continentis Americae borealis. Fieri autem possit ut aliqua notitia de hac re ad Columbum postea perveniens et ab eo suppressa (cupido fortasse ut in huiusmodi incoepto primus videretur) ei pro firmiore argumento fuerit ad credendum universum illud spatium ad occidentem Europae et Asiae pelagus perpetuum non fuisse, quam aut Seneca prophetia aut Platonis antiquitatus, aut currentium maris et ventorum a terra spirantium natura, et similae, quae, ut fama spargebatur, eum maxime moverunt. Etsi non sim nescius imputatum fuisse illud Columbi incoeptum fortuitae et tempestate actae navigationi (paulo ante) gubernatoris cuiusdam Hispani, qui in aedibus Columbi mortuus dicebatur. Gabatus autem iste, regi fidem faciens se insulam quandam mercibus pretiosis abundantem reperturum adduxit regem ut navem apud Bristoiam commeatu et nautis instrueret, pro ea insula detegenda. Quam navem regiam comitate sunt tres naviculae a mercatoribus Londinensibus missae mercibus quibusdam vilibus et levibus oneratae, quae essent commercio cum barbaris exercendo idoneae. Navigavit autem Gabatus (it ipse post reditum suum referebat, adducens etiam navigationis suae universae chartam) longe admodum versus occidentem qum quarta parte septentrionalis plagae iuxta boreale latus Terrae de Labrador usque dum ad latitudinem pervenisset sexaginta septem graduum cum dimidio, mare continuo reperiens apertum et pervium. Certum est etiam regis fortunae oblationem porrectam imperii illius amplissimi Indiae occidentalis. Neque tenuit ipse rex, sed mora fortuita res disturbata est. Etenim Christophorus Columbus a rege Portugalliae repulsam ferens (qui et occidentales et orientales Indias simul complecti consultum non putabat) Bartholomaeum Columbum fratrem suum ad Henricum regem nuncium misit, ut cum eo de suo incoepto negotiaretur. Contigit autem ut Bartholomaeus a piratis in mari captus fuisset, quo fortuito impedimeno detentus non nisi diu post ad regem pervenit, tam diu ut priusquam cum rege Henrico transegisset, expeditio illa a fratre suo Christophero suscepta esset. Quo pacto providentia divina Indiae occidentales coronae Castiliae, ut tunc, reservatae fuerunt. Attamen haec regem acuerunt ut non solum Gabati expeditionem promovereet, verum etiam postea decimo sexto anno regni sui, atque iterum decimo octavo, dova diplomata concederet ad terras adhuc incognitas detegendas et occupandas.

17. Hoc etiam anno, decimo quarto scilicet regis (admirabili Dei providentia, qui res ad beneplacitum suum flectit, et in minimis maxima suspendit), occurrit accidens quoddam leve ac etiam perversum quod magnos et foelices effectus post se traxit. Durantibus cum Scotia induciis, quidam iuvenes nobiles ex Scotia ad oppidum Norhami venerunt, ibique cum quibusdam ex familiaribus suis Anglis, se exhilararunt. Cumque in otio essent, interdum ex oppido deambularant et castellum curiose spectarunt. Quidam autem ex praesidiariis castelli, cum hoc bis aut ter animadvertissent, cumque animos adhuc exucleratos gererent ex hostilitate quae paulo ante intercesserant, eos pro exploratibus aut habebant aut calumniabantur. Unde iurgia inter eos orta sunt, et a iurgiis manus conserebant. Adeo ut complures ex utraque parte vulnerati esset, Scotis, verisimile erat, cum in oppido essent peregrini, duriores partes sustenentibus. Quinetiam nonnulli ex iis interfecti sunt, reliquis citato gradu in Scotiam redeuntibus. Haec res postquam inter custodes limitaneos ex utraque parte tractata est, nec finis controversiae impositus, rex Scotiae in suam contumeliam factam esse interpretatus est, et fecialem ad regem Henricum misit qui huius iniuriae reparationem postularet cum protestatione eum alias bellum denunciaturum. Rex autem (qui fortunae aleam saepius expertus est, et ad pacem inclinabat) respondit quod hactenus factum esset prorsus contra voluntatem suam, et sine consensu aut

notitia contigisse. Verum si praesidiarii in culpa fuissent, se in eos severe animadversurum atque inducias in omnibus conservaturum. Verum hoc responsum regi Scotiae dilatio quaedam visa est, ut querela interposito spacio elanguesceret. Itaque eum magis irritavit quam placavit. At episcopus Foxus a rege audiens quod rex Scotiae adhuc exaestuaret et impatiens esset, turbatus occasionem rupturae induciarum a suis hominibus ortam esse, quamplures humiles et deprecatorias literas ad regem Scotiae misit quibus eum placeret. Unde rex Iacobus, episcopi mollibus et blandis literis delinitus, ad eum rescripsit se licet haud parum literis suis tribuerit, tamen plenam satisfactionem non recipere posse nisi cum eo colloqueretur, tam circa praesentis controversiae compositionem quam circa res alias quae ad bonum utriusque regni spectarent. Episcopus mandata a rege accipiens in Scotiam profectus est. Convenerunt apud Melrosse abbatiam Cisterciorum, ubi rex tum morabatur. Rex primo disertis verbis episcopo significavit quam inique tulerat insolentem illam rupturam induciarum ab hominibus eius apud castrum de Norhamo factam. Quibus Foxus respondit tam humiliter et tam blande, ut instar olei esset vulneri infusi, unde sanari coepit. Atque hoc factum est rege et concilio suo praesentibus. Postea rex cum episcopo collocutus est solus, atque intima animi sui expromsit, dicendo temporarias istas inducias et paces cito conclusas cito etiam ruptas esse solere. Se autem arctiorem cum rege Angliae amicitiam capere, ideoque si rex Henricus promogenitam suam filiam dominam Margaretam in matrimonium ei dare vellet, ita demum nodum fore indissolubilem. Se satis nosse quantum episcopus auctoritate et gratia apud regem suum merito possit. Itaque si ipse huic rei studiose incumbere vellet, se minime dubitare quin pro voto suo successura esset. Episcopus sobrie respondit quod se potius faelicem quam dignum reputaret, qui in tali negotio minister esset, operam vero suam libentissime colluturam. Episcopus igitur ad regem Henricum reversus, quaeque acta essent referens regemque propensum et fere cupidum inveniens, regi consilium dedit ut primum pacem stabiliret, deinde tractatum matrimonii gradiatim consummaret. Pax itaque facile conclusa, quae paulo ante natalem domini promulgata est decimo quarto regis anno, duratura in vitam amborum regum simul aut eorum superstitis, et annum unum deinceps. In hac pace continebatur articulus ut nullus Anglus Scotiam aut Scotus Angliam ingrederetur nisi cum literis commendatoriis suis regis. Hoc primo intuitu videri posset eo spectare ut familiaritas inter nationes abrumperetur, sed factum est ad limitaneos coercendos, qui dissidiorum causa esse consueverant.

18. Hoc etiam anno natus est regi filius tertius, Edmundus nominatus, qui paulo post obiit. Circa idem fere tempus allatus quoque est nuncius de morte Caroli regis Galli, cuius nomine celebratae sunt exequiae solennes et regiae.

19. Nec multum temporis intercessit quin Perkinus (qui ex argento vivo compositus erat, quod non facile contineri aut incarcerari potest) turbare coepit. Etenim custodibus delusis se in fugam dedit et versus mare properavit. Verum statim omnes anguli excussi, tamque sedula facta est inquisitio, ut redire compulsus esset, et ad domum de Bethleem, dictam prioratum de Shine (qui asyli privilegio gaudebat) confugere, seque priori illius monasterii in manus tradere. Prior iste pro sancto admodum viro habitus est, quem omnes eo tempore multum reverebantur. Ille ad regem accessit, et pro vita tantum Perkini deprecatus est, eum alias regis arbitrio relinquens. Multi apud regem ardentius etiam quam antea institerunt ut rex eum sine mora ex asylo abriperet et suspenderet. Verum rex (qui elati erat animi, neque odisse quenquam poterat quem despiceret) iusset ut nebulo ex asylo extraheretur et in cippis poneretur. Atque ita vitam eius prioris precibus largitus Perkinum educi fecit. Et intra duos aut tres dies super pegma in area palatii Westmonasteriensis erectum, compedibus vinctus et cippo clausus, per integrum diem sedit. Dieque sequente similiter cum eo ad crucem de Cheapside actum est. Atque in utroque loco confessionem suam (de qua supra mentionem fecimus) perlegit. Exinde autem in turrim

Londinensem perductus est. Verum (ut paulo ante notavimus) rex talem societatem cum fortuna inierat ut nemo distinguere possit quae actiones fortunae, quae autem regis industriae, deberentur. Creditum enim est ubique Perkinum proditum fuisse, eumque non sine regis notitia tenuisset, regemque hoc fecisse ut caussam haberet eum morte mulctandi et finem illis rebus imponendi. Verum hoc minus probabile est, quandoquidem iidem ministri qui eum in fuga sua observabant etiam ab asylo intercludere potuissent.

20. Verum fatale erat ut hedera ista serpens Plantagenistae veram Plantagenistae arborem necaret. Perkinus enim haud diu post se in gratiam et favorem custodum suorum, servorum Ioannis Digbeii equitis aurati praefecti turtis, numero quatuor (Strangwaii, Blewetti, Astwoodi, et Rogeri Longi) insinuaverat, atque nebulones istos promissorum montibus corrumpere annisus est ut carcere se eximeret. Sed satis gnarus fortunam suam tam contemptibilem redditam ut nullius spes pascere possit (spe autem perficienda res erat, nam praemia deerant), apud se vastum et tragicum facinus machinatus est. Illud fuit ut in societatem consiliorum suorum Edwardum Plantagenistam comitem Warwici, tum in turre detentum, pertraheret, quem taedium diuturnae incarcerationis et recurrentes subinde metus mortis ita emolliverant ut ad quamlibet impressionem de libertate sua recuperanda recipiendam aptus esset. Hunc principem iuvenem, arbitrabatur Perkinus, servos illos quos supra memoravimus officiose reverituros, licet ipse iis despicatui esset. Itaque postquam per nuncium unum aut alterum per aliquos ex illis servis comitis consensum degustasset, constitutum inter eos fuit ut quatuor hi dominum suum praefectum turris noctu secreto obtruncarent, et pecunias et bona eiusdem praefecti quae commodi exportari possent eriperent, clavesque turris caperent, et Perkinum cum comite statum emitterent. Atque in hac quoque re regis praealta prudentia eum gravi individia onerabat, Perkinum ei tantum instar escae fuisse ad comitem captandum. Atque eodem temporis momento dum coniuratio ista iniretur (quasi etiam illud ipsum regis industria effectum esset) in fatis erat ut adulterinus quidam comes Warwici prodieret, calcearii filius cui nomen erat Radulphus Wilfordus. Adolescens autem edoctus et instructus erat a fratre quodam Augustiano, Patricio dicto. Uterque horum a partibus Suffolciae in Cantium pervenerunt, ubi non solum clam et per susurros rumores spargebant Wilfordum istum verum comitem Warwici esse, verumetiam frater ille populum ad credendum propensiorem expertus impudentissime conciones de ea re ad populum habuit, eosque ut in auxilium suum properarent hortatus est, unde uterque comprehensus est et supposititius comes morte affectus, frater autem perpetuo carceri damnatus. Hoc vero opportune admodum accidit ad repraesentandum periculum quod regi a comite Warwici imminebat, et ad velandam regis severitatem quae secuta est. Eaque ipsa opportunitas, accedente vesania fratris qui tantam proditionem antequam ullas nacta esset vires publicare esset ausus, quin et eiusdem fratris vitae condonatio (cuius tamen revera nihil aliud in causa fuit quam ordinis ui privilegium), denique misericordia vulgi (quae si gurgite rapido fluat, semper coenam invidiae et scandale excitat), effecerunt ut ubique potius sermone hominum iactatum quam plane creditum esset omnia artificio regis instructa fuisse. Sed utcunque hoc fuerit, Perkinus (qui iam tertio contra gratiam peccarat) tandem in iudicium adductus est apud Westmonasterium, et coram commissarris de audiendo et terminando impetitus de diversus proditionis commissis et perpetratis post eius in Angliam adventum (ita enim iudices consuluerunt, quoniam extraneus esset) denique condemnatus est, et intra paucos dies apud Tiburne capitali supplicio affectus. Ubi rursus confessionem illam suam perlegit, et verum esse iam sub ipsam mortem agnovit. Atque is exitus fuit basilisci huius, qui potis erat eos necare qui eum primi non aspexissent. Fabula erat certe ex huius generis fabulis quae memorantur longissima, et alium fortasse finem sortita esset nisi res incidisset in regem prudentem, animosum, et fortunatum.

21. Quantum vero ad tres Perkini consiliarios, ii se asylarios registrari fecerunt, cum Perkinus id ipsum fecisset. Verum, sive quod iis ignotum esset, sive quod intra privilegium se continuissent, in iudicium minime adducti sunt. Una cum Perkino suspensi sunt maior civitatis de Corke in Hibernia et filius eius, qui proditionum Perkini inter praecipuos fautores fuerant. Paulo post, similiter morti adiudicati sunt octo alii propter coniurationem factam in turre, quorum quatuor praefecti turris servi erant. Et statim post, in iudicium adductus coram comite Oxoniae (seneschallo magno Angliae ea vice facto) infelix ille princeps comes Warwici, non propter conatum e turre evadendi (hoc enim peractum non est, atque etiam, cum incarceratio propter proditionem minime fuisset, evasio pro proditionis crimine lege haberi non debuit), sed propter coniurationem cum Perkino initam seditiones in regno excitandi et regem destruendi. Comes autem Warwici accusationem confessione sua firmavit, et paulo post apud collem turris decapitatus est.

22. Sic etiam finivit non solum nobilis istius et vere commiserabilis personae comitis Warwici, primogeniti ducis Clarentiae, tragoesia, verum etiam stirps et linea mascula Plantagenistarum, quae tanto cum splendore et gloria floruerat usque a temporibus celeberrimae memoriae regis Henrici Secundi regis Angliae. Fuerat autem haec stirps saepe sanguine proprio intincta. Manet autem adhuc progenies illa, sed in alias familias tam imperiales quam nobiles transplantata. Verum nec crimine reatus nec rationes status invidiam extinguere poterant quae regi ob executionem incumbebant. Itaque consultum putabat rex invidiam istam ex Anglia exportare, eamque in novum suum affinem Ferdinandum regem Hispaniarum exonerare. Regibus enim istis duobus vel solo nutu se mutuo intelligentibus, res ita se habuit ut literae ex Hispania reperirentur atque ostenderentur quibus inter alios sermones circa tractatum matrimonii, Ferdinandus ad regem Henricum disertis verbis scripserat se securitatem nullam de liberorum regis in regnum succesione videre quamdiu comes Warwici in vivis esset, seque filiam suam in manifesta pericula et turbas mittere haud libenter sustenturum. Verum hoc facto, etsi rex aliquatenus invidiam a se ipso amoliretur, tamen non animadvertit se simul maledictionem quandam et omen infaustum nuptiis ipsis impingere. Quod quidem eventu ita completum est, ut princeps Arthurus uxore sua ad breve tempus potiretur, atque ipsa principissa Catharina (foemina tristis et religiosa) diu post, cum regis Henrici Octavi dea repudianda consilium ei primum nunciatum est, diceret se quidem culpa vacare, sed hoc iusto iudicio Dei factum esse, quod nuptiae suae in sanguine fundatae fuissent, intelligendo sanguinem comitis Warwici.

IX.

OC anno, regis decimo quinto, magna grassata est pestis tam Londini quam in aliis regni partibus. Itaque rex post loca crebro mutata (sive ut a contagione tutior esset, sive ut occasionem colloquii cum archiduce praeberet, sive ob untrunque) Caletum cum regina sua transfretavit. Postquem rex Caletum venisset, archidux statim ad eum honorificam legationem misit, tam ut de adventu regis in eas partes gratularetur quam ut significaret se praesto esse (si regi placeret) praesentia sua obsequium ei deferre. Sed simul legati regi intimarunt ut locum congressus designaret extra aliquod munitum oppidum aut castellum, quoniam hoc regi Galliae simili occasione denegasset. Quamvis autem (ut aiebat) non exiguum discrimen inter illos duos reges agnosceret, tamen ab exemplo se metuere ne forte illud ipsum a rege quopiam in posterum, cui minus quam regi Henrico fideret, postularetur. Rex comitatem archiducis sibi gratam esse, excusationem autem probatam esse ostendit, et locum ad aedem Sancti Petri extra Caletum colloquio designavit. Simul etiam archiducem legatis a se missis honoravit. Hi fuerunt baro de Sancto Ioanne et unus ex secretariis regis, quos archidux eo honore excepit ut ad missam celebrandam Sancti Audomari profectus medius inter baronem de Sancto Ioanne a dextra et secretarium a sinistra equitaret.

Die ad colloquium assignato rex equo vectus ad nonnullum ab aede Sancti Petri intervallum in occursum archiducis perrexit. Cum appropinquasset, archidux propere de equo descendit, et ad stapedem regis tenendum se obtulit. Id rex nullo modo permittere voluit, sed cum et ipse ab equo descendisset, magnis cum amoris indiciis se mutuo complexi sunt, atque in locum in templo ad hoc ornatum ad longum tempus collocuti sunt, non solum tractantes de foederum praeteritorum confirmatione et commerciorum libertate, sed etiam de nuptiis reciprocis inter Henricum ducem Eboraci filium regis secundogenitum et archiducis filiam, et rursus inter Carloum archiducis filium primogenitum et Mariam filiam secundogenitam regis. Verum gemmulae istae immaturarum nuptiarum nihil aliud erant quam vota quaedam principum amicorum et aurae benevolentiae, etsi alterum matrimonium postea tractatu conclusum, sed minime consummatum, fuerit. Verum toto illo tempore quo principes isti inter se conversebantur in suburbiis Caletis, mira fuit inter eos cordialis et intimi amoris demonstratio, praecipue ex parte archiducis. Qui (praeterquam quod esset princeps humanissimus et moribus suavissimus), conscius sibi quam morose et parum amanter rex a consilio suo tractatus fuisset in negotio Perkini, omnibus modis contendit ut pristinum in regis benevolentia locum recuperaret. Atque insuper patris et soceri sui monitis perpetuo obsessus erat, qui (propter odium suum et suspiciones adversus regem Gallum) semper archiducis aures obtunderunt ut super amicitiam regis Angliae veluti anchoram iaceret. Hac data occasione eorum monita et praecepta exequi gaudebat, regem appellans patronum suum et patrem et protectorem (nam haec ipsa verba rex literis suis postera inseruit ad civitatem Londini missis, quibus humanitatem archiducis prolixe commendavit) cum aliis verbis honorificentissimis quae amorem suum et observantiam erga regem testarentur. Venerunt etiam Caletum ad regem praeses Picardiae et balivus Amieni a Ludovico rege Gallo missi, tam ut honorem ei exhiberent quam ut certiorem eum facerent de victoria sua et subiugatione ducatus Mediolanensis. Rex visus est sibi complacere in honoribus qui illi durante mora sua Caleti ab exteris exhibiti erant. Etenim Caleto fuse de iis scripsit ad maiorem et senatum Londinensem, quod (haud dubie) caussam multis sermonibus in urbe praebuit. Rex enim, etsi cives sibi conciliare non poterat modis ab Edwardo Quarto usitatis, tamen affabilitate et aliis favoribus regiis eos semper devinciebat seque illis multum dabat.

2. Hoc etiam anno mortuus est Ioannes Mortonus archiepiscopus Cantuarienses et cardinalis, summusque etiam Angliae cancellarius. Vir prudens erat et eloquens, sed ingenio asperio et impersio, regi acceptissimus sed nobilitati invisus, populo itidem odiosus. Neque ex benevolentia aliqua nomen eius omissum est in catalogo adulatorum regis quos edictum Perkini perstrinxit, sed eum nolerunt reliquis admiscere, quoniam imaginem et superscriptionem papae in se habuit, cardinalitus scilicet honore impressam. Regem sibi obstrinxerat consiliorum occultatione et diligentia, sed praecipue quod regi in fortuna sua minore fidum se praebuit, et simul quod (affectu suo secreto) invetera malitia non vacabat adversus familiam Eboracensem, sub qua calamitates nonnullas subierat. Quinetiam libenter invidiam a rege in se derivabat, etiam plus quam rex vellet. Rex enim subterfugia non quaerebat sed invidiae in os se obiicere solebat, et cupiditates suas aperte praeferre, id quod invidiam contra eum auxit sane sed minus audere effecit. Verum, quatenus ad duras illas regis exactiones, tempus postea prodidit episcopum istum regis ingenio obsequendo illi potius temperavisse. Sub Richardo Tertio custodiae commissus fuerat in domo ducis Buckinghamiae, quem ad defectionem a Richardo secreto impulit. Sed postquam dux negotio se implicaret episcopumque praecipuum sibi in tempestate gubernatorem navis fore sperasset, episcopus in scapham transiliverat et trans mare profugerat. Verum utcunque iste vir laudandus aut reprehendus occurrat, certe felicissimam

memoriam meritus est, eo quod principale fuerat instrumentum in coniunctione duarum rosarum. Grandaevus admodum mortuus est, sed corpore validus et animi facultatibus integris.

3. Anno sequente, qui fuit sextus decimus regis annusque domini millesimus quingentesimus, iubelaeum Romae celebratum est. Verum papa Alexander, quo impensis et periculo longi itineris ad Romam usque parceret, consultum putavit gratias eas spirituales per viam permutationis transferre ad eos qui certas pecuniae summas solvissent, cum minus grave esse eas in patria quemque sua recipere. Quo nomine in Angliam missus est Iasper Pons Hispanus, papae commissarius, meliore iudicio electus quam fuerant illi qui nonnullis annis post in Germaniam a Leone papa missi sunt. Etenim negotium magna cum prudentia et specie sanctitatis Pons iste gessit. Ita ut amplissimas pecuniarum summas intra hoc regnum Angliae in usum papae corrogaverit exiguo aut nullo scandalo. Opinio prava increbuerat regem pecuniae participasse. Verum apparet ex literis cardinalis Adriani regis pensionarii ad regem post aliquot annos missis hoc minus verum fuisse. Etenim cardinalis iste a rege adhibitus ut papae Iulio persuadere bullam dispensationis pro matrimonio inter Henricum principem et dominam Catharinam ineundo expedire, papamque in ea concedenda difficiliorem expertus, pro principali argumento merito regis erga eam sedem usus est quod pecuniae illae, quam Pons intra Angliam collegit ne denarium quidem tetigerat. Verum, quo clarius elucesceret (ad populo satisfaciendum) pecuniam istam sacram fuisse, idem nuncius breve regi a papa detulit, per quod rex excitatus et summonitus fuit ut in persona propria bello sacro contra Turcam interesset. Quoniam papa (ex collicitudine patris univeralis), quasi sub oculis cernens successus et progressus magni illius fidei hostis, multas consultationes in conclavi, praesentibus legatis principum exterorum, circa bellum sacrum et generalem principum Christianorum in Turcam expeditionem suscipiendam habuisset. In quibus consultationibus decretum fuisset ut Hungari, Poloni, et Boemi Thraciam bello invaderent, Galli et Hispani Graeciam, papa vero (promptus ad se immolandum pro caussa Christiana) in persona et comitatum regis Angliae, Venetorum, et aliorum statuum qui mari pollerent navigaret cum classe potentissima per mare Mediterraneum usque ad Constantinopolim. Quodque in hunc finem sanctitas sua nuncios ad omnes principes Christianos misisset, tam ut cessatio fieret omnium dissidiorum et querelarum inter se quam ut apparatus bellici et contributiones pecuniarum sine mora fierent ad sacra hoc incoeptum ad exitum perducendum.

4. Huic papali legatione rex (de animo et consiliis papae bene informatus) responsum dedit magis solenne quam serium significans. Nullum in terra principem seipso promptiorem aut obsequentiorem futurum, tam persona propria quam universis suis copiis et fortunis, ad bellum hoc sacrum ineundum. Verum tantam esse locorum distantiam ut nullae maritimae copiae a se apparandae et cogendae nisi duplici sumptu instrui possint et duplici etiam (ad minimum) mora quam posset fieri a regibus quorum territoria magis essent propinquo. Praeterea nec structuram navium suarum (cum nullas haberet triremes) neque experientiam nauarchorum et nautarum suorum illis maribus tam apte convenire posse quam nationum illarum. Itaque consultius facturam suam sanctitatem si ab uno ex regibus illis qui commodius posset impetraret ut se mari comitaretur. Quo pacto omnia et minore impendio et maiore celeritate confici possint. Quinetiam emulatio et divisio circa imperium exercitus quae inter duos reges, Gallum et Hispanum, intervenire fortasse possit, si uterque in bello terrestri super Graeciam procederet, prudenter evitaretur. Se vero pro sua parte auxiliis et pecuniis non defuturum. Nihilominus si uterque rex hoc facere recusaret, se potius quam sanctitas suas sola navigaret, quam primum posset eidem inserviturum, sub conditione tamen ut primo discordias omnes inter principes Christianos depositas et sedatas videret quemadmodum ipse ex sua parte nullis omnino

implicatus esset. Atque simul oppida aliqua munita ad littora Italiae in manus suas traderentur, quae hominibus suis et praesidio et receptui esse possint.

5. Cum hoc responso reversus est Iapar Pons neutiquam tristis. Attamen haec regis declaratio (utcunque superficialis) ei talem apud exteros existimationem peperit ut non diu post ab equitibus Rhodi electus esset ordinis illius protector, omnibus rebus in multiplicationem honoris cedentibus regi qui tantam obtinuerat famam prudentiae et in rebus civilibus peritiae.

6. His duobus posterioribus annis in iudicium vocati sunt quidam haeretici, quod tempore huius regis rarum admodum erat et, si aliquando contigerat, poenitentiis potius quam igne luebant. Rex (licet scholasticus non esset) tamen honorem sortitus est ut Cantuariae unum ex iis convinceret et ad sanitatem perduceret.

7. Hoc etiam anno, licet rex a spiritibus et illusionibus non esset vexatus, quos aspersione partim sanguinis partim aquae abegerat, attamen apparitionibus quibusdam inquietabatur, semper ab eadem regione se ostentibus, familia scilicet Eboracensi. Evenit ut comes Suffolciae, filius Elizabethae (sororis natu maioris Edwardi Quarti ex Ioanne duce Suffolciae secundo eius marito) et frater Ioannis comitis Lincolniae, qui apud praelium de Stoke occubuerat, vir iracundus et cholericus, hominem in irae fervore occideret, cuius criminis rex ei gratiam fecit. Verum aut ut ei nubem quandam infamiae impingeret, aut ut sensum gratiae suae maiorem incuteret, eum palam in iudicium produxit et diploma condonationis suae aperte allegare voluit. Hoc in comite illum effectum peperit quem similibus caussis in animus elatis parere consuevit, nimirum ut ignomina altius insideret quam gratia. Itaque infensus animi clam in Flandriam aufugit ad materteram suam ducissam Burgundiae. Rex hac re turbatus nonnihil est, sed prioribus periculis edoctus ut lenibus et tempestivis uteretur remediis, nunciis benignis ita eum emollivit (ducissa etiam Margareta tot in alchymia sua frustrationibus fatigata, ideoque a novis expermentis facta aliena, partim etiam non nihil dulcorata quod eius nominis in confessione Perkini nulla facta fuerat mentio) ut comes placatus rediret, regique reconciliaretur.

8. Principio anni sequentis, qui erat regis decimus septimus, domina Catharina, Ferdinandi et Isabellae regis et reginae Hispaniae filia quarta, Angliam appulit ad portum Plimmouthi, secundo die Octobris. Et decimo quarto Novembris insequentis principi Arthuro nupsit, matrimonio in templo D. Pauli solenniter celebrato. Princeps tunc annorum erat circiter quindecim, sponsa autem circiter octodecim. Modus eam in Angliam recipiendi, modus ingressus eius in Londinum, atque nuptiarum ipsarum celebritas magna et vera cum magnificentia peracta sunt, sive sumptus spectetur, sive splendor, sive ordo. Praecipuus vir qui universum apparatum curavit erat Foxus episcopus, qui non solum prudens erat consiliarius in negotiis tam belli quam pacis, verum etiam bonus praefectus operum, bonus itidem magistere caeremoniarum, denique omnia erat quae competerent parti activae et pertinerent ad servitium aulae aut status magni regis. Nuptiarum harum tractatus septem annorum opus erat, cuius partim caussa erat aetas tenera principum, praesertim ipsius Arthuri. Sed vera caussa suberat quod hi duo reges, prudentissimi scilicet et profundi iudicii, stabant diu alter in fortunam alterius intuentes, satis gnari tractum ipsum interea opinionem ubique creare arctae inter illos coniunctionis et amicitiae, quod ipsum untrinque utile erat rebus amborum regum, licet liberi adhuc manerent. Verum in fine cum utriusque regis fortuna indies magis prospera et secura evaderet, atque cum circumspectantes nullam invenirent conditionem meliorem, tractatum matrimonii concluserunt.

9. Summa dotis (quae in regem translata erat per viam renunciationis) sunt ducenta millia ducatorum. Quorum centum millia solvi debebant post decem dies a solennizatione matrimonii, altera vero centum millia aequis portionibus proximis duobus annis. Pars tamen poterat per

iocalia aut per vasa aurea et argentea repraesentari, et ratio inita est quo pacto iuste et indifferenter aestimarentur. Reditus autem principissae assignatus fuit tertia pars principatus Walliae, et ducatus Cornubiae, et comitatis Cestriae, postea per metas separanda. Verum si contigerit eam reginam Angliae fore, indefinitus relinquebatur, ita tamen ne minor foret quam ulla regina Angliae antehac frueretur.

10. In spectaculis et triumphalis nuptialibus multa ex astronomia desumpta sunt. Sponsa enim per Hesperum adumbrata est, princeps autem per Arcturum, sed et vetus rex Alphonsus (quin inter reges maximus fuerat astrologus, atque simul ex progenitoribus principissae) introductus est ut fortunam nuptiarum praediceret. Certe quisquis is fuerit qui istas nugas concinnaret ultra pedantium sapit. Sed pro certo ducas Arthurum illum regem Britannum ad fabulas usque celebrem, atque prosapiam principissae Catharinae a familia Lancastrensi extractam nullo modo oblivione praterita fuisse. Verum (ut videtur) non fausta res est fortunam ex astris petere. Nam princeps iste iuvenis (qui eo tempore in se trahebat non solum spes et affectus patriae suae, verum etiam oculos et expectationem exterorum) post paucos menses ieunte Aprilae apud castrum de Ludlow obiit, quo missus erat ut cum aula sua resideret tanquam princeps Walliae. Huius principis eo quod cito mortuus est, et quia in more patri erat liberos suos modice illustrare, exigua manet memoria. Illud tantum traditur, eum bonarum literarum studiosissimum fuisse et magnos in iis profectus fecisse, supra annos suos et supra consuetudinem principum magnorum.

11. Dubitatio quaedam temporibus sequentibus oborta est cum divortium Henrici Octavi et dominae Catharinae tantas turbas in orbe concitaverat, utrum Arthurus carnaliter cognovisset Catharinam uxorem suam, quo ista pars, de cognitione carnale, casui insereretur. Verum autem est Catharinam ipsam rem negasse, vel saltem advocatos illus ei rei

institisse, et ut firmamentum causae non contemnendum omitti noluisse, etsi plenitudo potestas papalis in dispendando quaestio fuisset primaria. Ista autem dubitatio per longum tempus duravit respectu duarum reginarum quae successerunt, Mariae et Elizabethae, quarum legitimationes erant inter se incompatibiles, etsi successio ipsarum vigore actus parlamenti stabilita fuisset. Tempora autem quae Maria regina legitimationi favebant, credi volebant nullum fuisse carnalem cognitionem, non quod videri vellent absolutae papae potestati quicquam derogare, vel eo casu dispensandi, sed honoris tantum causa atque ut casus magis esset favorabilis et mollius laberetur. E contra, tempora quae legitimationi reginae Elizabethae favebant (quae et longiora et recentiora fuerunt) contrarium defendebant. Illud certae memoriae est, intercessisse tempus semestre inter mortem principis Arthuri et creationem Henrici in principem Walliae, quod eo pertinere homines interprebantur quo spatium illud temporis in certo poneret utrum Catharina ex Arthuro gravida facta fuisset. Quin et Catharina ipsa novam a papa bullam procurari fecit ad matrimonium melius corroborandum cum clausula illa vel forsan cognitam quae in priore bulla comprehensa non erat. Datum etiam in evidentiis fuit dum caussa divortii tractaretur scomma quoddam facetum, nimirum quod Arthurus mane cum e lecto principissae surrexisset potum postulasset praeter consuetudinem suam. Cumque generosus quidam e cubiculo suo qui potum ei porrigeret subridet remque notasset, princeps iocans ad eum dixisset se in medio Hispaniae, quae calida esset regio, fuisse, iter autem suum sitibundum eum reddidisse, quodque si adolescens ille e tam calido climate venisset potum avidius hausisset. Quinetiam princeps fuerat annorum circiter sexdecim, cum mortuus est, et corpore sanus et robustus.

12. Februario sequente Henricus dux Eboraci factus est princeps Walliae, et comes Cestriae et Flintae; etenim ducatus Cornubiae statuto ad eum devolutus est. At rex ingenio tenax et non libenter reditus novis, si alibi nupsisset Henricus, assignaturus, sed praecipue propter affectum,

quo et natura et propter rationes politicas Ferdinandum prosecutus est, affinitas prioris continuandi cupidus a principe obtinuit (etsi non absque aliqua reluctatione, qualis ea aetate, quae duodecumum annum nondum complevit, esse poterat) ut cum principissa Catharina contraheretur, secreta Dei providentia ordinante ut nuptiae illae magnorum eventuum et mutationum caussa existerent.

13. Eodem anno celebratae sunt nuptiae Iacobi regis Scotiae cum Margareta filia Henrici primogenita, quae per procuratorem contractae sunt et apud crucem Divi Pauli publicatae, vicesimo quinto Ianuarii, et hymnus Te Deum solenniter ibi cantatus est. Verum hoc certum est, laetitiam civium Londinensium, per sonitum capanarum, ignes exultationis, et huiusmodi plebis suffimenta monstratam, maiorem fusse quam quis expectare in animum induxisset cum tam gravia et recentia inter nationes odia extitissent, praesertim Londini, quod tam longe fuerat a sensu periculorum et molestiarum ex bellis praecedentibus. Ideoque vere attribui poterat secreto augurio et inspirationi (quae saepenumero influit non tantum in corda regum, verumetiam in pulsas et venas populorum) de faelicitate ex eo coniugio temporibus futuris secutura. Matrimonium hoc mense Augusti sequentis consummatum fuit apud Edinburgum. Rex filiam suam usque ad oppidum de Colliweston comitatus est, ibique eam curiae et famulitio comitis Northumbriae commisit. Qui magno cum comitatu virorum et foeminarum nobilium eam in Scotiam ad maritum suum perduxit.

14. Hoc matrimonium per tres fere annos tractatum est, a temporibus scilicet quo rex Scotiae cum episcopo Foxo arcanum animi sui communicasset. Summa dotis a rege Henrico data fuit decem mille librarum. Reditus autem annui a rege Scotiae in sustentationem uxoris suae assignati fuerunt bis mille librarum post mortem Iacobi, et mille librarum in praesenti. Traditur cum de hoc matrimonio deliberaretur regem concilio suo sanctiori negotium remisisse. Quosdam vero ex concilio usos consiliariorum liberatate (rege tum praesente) supposuisse si duo regis filii sine haredibus masculis defuncti essent, regnum Angliae ad lineam Scotiae devolutum iri, quod monarchiae Anglorum praeiudicio esse possit. Cui obiectioni rex ipse nihil moratus respondit, si id contigerit Scotiam accessionis loco Angliae futurum, non Angliam Scotiae. Maius enim regnum minus ad se tracturum, ideoque unionem istam tutiorem futurum quam fuerat illa Franciae. Hoc responsum regis instar oraculi habitum est, et silentium de ea re secutum.

15. Annus idem fatalis erat tam funeribus quam nuptiis, idque aequali temperamento. Gaudia enim et festa nuptiarum duarum compensata erant luctibus et funeribus principis Arthuri (de quo iam diximus) et reginae Elizabethae, quae ex puerperio mortua est apud turrim, infante non diu superstite. Mortuus est etiam eodem anno Reginaldus Braius eques auratus, qui notatus est maiorem habuisse apud regem consulendi libertatem quam aliquis alius consiliarius. Verum id genus libertatis erat quod adulationem redderet magis sapidam. Attamen plus iusto ex invidia participavit circa regis exactiones.

16. Hoc tempore status regis fuit florentissimus, amicitiis Scotiae munitus, Hispaniae roboratus, Burgundiae ditatus, universae turbae intestinae siluerunt, atque omnis belli strepitus (tanquam tonitru ex longinquo) in Italiam delatus. Itaque natura, quae saepenumero vinculis fortunae feliciter constringitur et fraenatur, coepit praevalere et praedominari effroenis in animo regis, affectus suos et cogitationes (tanquam gurgite forti) impellendo ad corrogandos et accumulandos thesauros. Sicut autem reges multo facilius ministros et instrumenta inveniunt qui cupiditatibus eorum inserviant quam qui rebus suis et honori, nactus est duos ministros ex voto suo, aut etiam ultra votum suum, Empsonum et Dudleium (quos populus aestimabat pro sanguisugis suis et expilatoribus) ambos audaces et famae contemptores, quique ex domini sui

mulctura haud parum ad se ipsi trahebant. Dudleius bona familia ortus fuit, vir eloquens et qui negotia aspera bonis verbis condire poterat. Sed Empsonus, qui filius fuit rudiarii, factum semper urgebat deque eo triumphabat, missis aliis quibuscunque respectibus tanquam inanibus. Hi duo, scientia iuris periti, authoritate consiliarii (quemadmodum corruptio rerum optimarum est pessima) legem et iustitiam in absynthium et rapinam verterunt. Primo enim, mos illis erat efficere ut plurimi ex subditis diversorum criminum rei peragerentur, atque eousque iuxta formam legis procedere cum vero billae impetitionis, quae vim tantum accusationes, non decisionis, habebant, verae repertae fuerint, statim eos custodiae tradere. Neque tamen caussam iuridica via prosequebantur, aut eos tempore convenienti ad se defendendum producebant, sed in carcere languere permittebant, et diversis artificiis et terroribus plurimas ab illis mulctas et redemptiones extorquebant, quas compositiones et mitigationes vocabant.

17. Quinetiam usu audaciores facti tandem tam contemptim et incuriose processerunt ut ne dimidiam illam partem (de qua diximus) faciei iusticiae retinerent ut per viam indictamenti procederent, sed praecepta sua et missivae passim volitabant ad homines comprehendendos et coram seipsis et aliis in aedibus suis privatis, colore scilicet commissionis suae, sistendos, ibique via quadam iusticiae summariae et irregulari per examinationem solam, absque duodecim virorum iudicio, caussas terminabant, potestatem sibi assumentes in his iustitiae latebris tam caussas coronae quam controversias civiles dirimendi.

18. Praeterea mos illis erat terras et reditus subditorum tenuris foedalibus (quae in capite vocantur) onerare et captivare falsas inquisitiones procurando, atque inde custodias et matrimonia minorum captando, atque etiam liberaturas, primas seisinas, et mulctas pro alienationibus (huiusmodi tenurarum fructus scilicet) exigendo, recusantes sub variis praetextibus et procrastinationibus subditos admittere ad tales falsas inquisitiones iuxta normam legis evincendas. Quinetiam pupillis regis cum ad maiorem aetatem pervenissent non licebat restitutionem terrarum suarum obtinere nisi immanes pecuniarum summas persolverent. Rursos mos illis erat subditos informationibus de intrusione in terras regias vexare calumniis et praetextibus vix probabilibus.

19. Cum vero subditos ob caussas aliquas civiles exleges fieri contigisset, eos chartam condonationis suae de more procurare non passi sunt nisi magnas et intolerabiles pecuniarum summas dedissent, rigori legis innisi, quae utlegatorum bona fisco applicat. Quinetiam de proprio addebat, absque aliquo omnino iuris adminiculo, regi nomine mulctae in casu utlegationis dimidiam partem terrarum et redituum subditorum deberi, durante spacio duorum annorum integrorum. Etiam cum duodecemviris et iuratoribus grandioribus minaciter agere solebant, eosque compellere ut quod sibi libitum esset renunciarent. Quod si minus fecissent, in quaestionem eos adducere, incarcerare, et mulctare consueverunt.

20. Has cum multis aliis oppressiones et concussiones exercebant, oblivione potius sepeliendas quam memoriae tradendas, tam sicut accipitres domestici pro domino sui quam sicut accipitres sylvestres pro seipsis praedantes in tantum ut opes amplissimas sibi comparaverint. Praecipuum autem eorum flagellum erat forisfacturae exactae super leges poenales, in quibus processibus nilli pepercerunt neque eminentioris ordinis neque inferioris, neque distinguendo num lex possibilis fuerit an impossibilis, in usu aut obsoleta, sed statuta omnia tam antiqua quam nova tanquam rastris percurrendo, etsi complura ex illis magis in terrorem condita esset quam ut summo iure ageretur. Habebant autem semper circa se catervam de latorum, calumniatorum, et iuratorum pragmaticorum, ita ut quidvis pro arbitruo suo veredicto exhiberi et confirmari efficerent, sive de facto, sive de valore.

21. Manet etiam in hodiernum diem narratio regem quodam tempore fuisse a comite Oxoniae (qui praecipuus ei erat servus tam bello quam pace) magnifice et sumptuose exceptum apud castrum suum de Heveningham. Sub discessu autem regis stabant servi comitis ordine decente, tunicis suis famulitiis cum insignibus comitis utrunque latus regis praetereuntis claudentes. Rex comitem ad se vocavit, et dixit, “Domine mi, multa audiveram de hospitalitate tua, eam autem video fama esse maiorem. Isti generosi et probi homines quos ab utraque manu aspicio sunt certe servi tui domestici, nonne?” Comes autem subridens respondit, “Si placet celsitudine vestrae, hoc opes meae non ferrent. Sunt certe illi plerique famuli extraordinii suis viventes impensis qui hoc tempore venerunt ut familiam meam decorarent, praecipue autem ut celsitudinem vestram spectarent.” Rex ad haec paulum subsiliit et dixit, “Medius fidius (domine me) de lauto et splendido apparatu quo me excepisti gratias ago, sed pati minime possum leges meas sub conspectu meo violari. Procurator meus tecum aget.” Atque simul traditur comitem eo nomine cum procuratore regis non minoris quam triginta mille ducatorum et amplius transegisse. Atque ut regis incredibilis diligentia in eiusmodi rebus manifestius appareat, memini me multis abhinc annis vidisse librum rationum Empsoni, cuius singulas fere paginas rex propria manu subsignavit, et in aliquibus licis postillae erant etiam ex manu regis. In quo libro fuit memoriola ista Empsoni: Item receptae (a tali) quinque mercae propter condonationem A. B. impertrandam, et si condonatio non concedatur, pecunia est rependenda nisi eidem alias satisfactum fuerit. In margine autem huius memoriolae per manum regis propriam apposita sunt haec verba, alias satisfactum. Cuius ideo potius mentionem facio quod in rege magnam parsimoniam ostendit, sed tamen cum iustitia coniunctam. Itaque pusillae istae arenulae et granula auri et argenti (ut videtur) haud parum fecerunt ad mirabilem illam struem thesauri constituendam.

22. Verum interea (ne rex obdormisceret) comes Suffolciae in nuptiis Arthuri propter spendidas vestes et alios sumptus obaeratus, animum iterum adiicit ut fieret eques erraticus et in regionibus exteris nova facinora experiretur, unde cum fratre suo in Flandriam rurus aufugit. Quod animos ei addidit fuit proculdubio universalis murmur populi contra regimen Henrici. Cumque esset vir levis et temerarius, cogitavit ille vapores quosque in tempestates versos iri. Neque defuit ei factio nonnulla intra regnum. Etenim murmur populi etiam in nobilibus novarum rerum studium excitat, idque rursus caput aliquod seditionis evocat. Rex ad solitas artes fugiens Robertum Cursonum equitem auratum, castelli de Hammes praefectum (tum trans mare degentem, ideoque minus suspectum cui cum rege consilia misceret), praefecturam suam deserere iussit, seque servum comitis profiteri. Eques iste postquam in arcana comitis se sedulo insinuasset, atque ab eo explorasset in quibus fiduciam praecipue reponeret, regem de omnibus quam fieri potuit occultissime certiorem fecit, et nihilo minus eundem locum in confidentia comitis retinuit. Literis et nunciis a Cursono acceptis rex motus comprehendi iussit Guiliemum Courtneium comitem Devoniae, arctissima affinitate cum rege coniunctum (quippe qui in matrimonium duxerat dominum Catharinam Edwardi Quarti filiam), Guilielmum Polum comitis Soffolciae fratrem, Iacobum Tirrellum, et Ioannem Windhamum equites auratos, et nonnullos alios gradus inferioris homines, et in custodia habuit. Eodem quoque tempore comprehensi sunt Georgium baro Abergavennius et Thomas Greenus eques auratus, sed sicut ob leviorem suspitionem comprehensi erant, ita solutiore custodia habiti, et paulo post liberati restituti. Ex his comes Devoniae, qui cum sanguine familiae Eboracensis tam alto gradu commixtus erat, ideoque a rege metuebatur sane, licet omnino insons fuerit. Nihilominus tanquam illa persona quae pravorum consiliorum in aliis obiectum esse posset, in custodia turris detentus est durante vita regis. Guilielmus Polus similiter diu incarceratus fuit, etsi minus arcta custodia. Sed quantum ad Iacobum Tirrellum (contra quem sanguis principum innocentium Edwardi Quarti et fratris

eius sub altare clamabat), et Ioannem Windhamum, et alios inferiores, illi in iudicium adducti et supplicio affecti sunt, equites autem duo decollati. Nihilominus ut Cursono fides confirmaretur (qui, ut verisimile est, nondum omnes artes suas deprompserat, neque quae ab eo agenda erant perfecerat), publicata est apud crucem D. Pauli tempore executionum praedictarum bulla papalis excommunicationis et anathematis in comitem Suffolciae et Thomam Cursonum, et alios quosdam nominatim, ac generaliter in omnes fautores eiusdem comitis. In qua re fatendum certe est coelum ad terram nimis incurvatum fuisse, et religionem rationibus politicis. Verum haud diu post Cursonus (opportunitatem nactus) in Angliam venit, et simul in pristinam apud regem gratiam, sed maiore cum infamia apud populum. Cuius reditu comes haud parum territus est, seque videns spe omni destitutum (ducissa quoque Margareta tractu temporis et infoelicibus successibus facta tepidiore), post vagas quasdam peregrinationes in Gallia et Germania et pusilla quaedam incoepta, nihilo meliora quam ignes exulis missiles, defessus tandem in Flandriam in protectionem archiducis se demum recepit, qui per mortem Isabellae eo tempore rex Castiliae esset, in iure Ioannae uxoris suae.

23. Hoc anno (decimo nono scilicet regni sui) rex comitia ordinum convocavit. Facile autem coniicere erat quam absolutam potestatem se crederet rex habere apud ordinex suos ex hoc, quod Dudleius odiosus ille minister regis factus est prolocutor inferioris consessus. In hoc parliamento paucae admodum latae sunt leges memorabiles circa administrationem regni publicam. Quae vero latae fuerunt, regis, ut semper, prudentiae et artis imperandi imaginem impressam habuerunt.

24. Lata est lex qua irritae factae sunt omnes dimissiones aut concessiones regis adversus eos qui rite citati ad serviendum regi in bellis suis sive contra hostes sive contra rebelles non venirent, aut sine regis licentia discederunt, cum exceptione tamen quorundam virorum togatorum, ita tamen ut quisque stipendia regis a primo die profectionis suae usque ad reditum in domum suam reciperet. Simile statutum, quatenus ad concessiones officiorum civilium, ante ordinatum erat. Hoc vero sanctionem illam legis etiam ad terras extendebat. Certe per plurimas leges huius regis tempore conditas liquido apparet regem tutissimum iudicasse leges militares legibus parliamentariis roborare.

25. Alia lex condita est quae prohiberet importationem alicius manufacturae ex bysso vel simplicter vel cum mixtura alterius fili textae. Verum ad pannos integros sericos non extendebat (quoniam eo tempore ars huiusmodi manufacturas conficiendi in usu apud Anglos non erat), verum ad byssum textilem tantum veluti teniolarum, astrigmentorum, reticulorum, ligularum, et cingulorum, etc., quas manufacturas artifices Angliae satis callebant. Lex haec verae regulae nixa est, videlicet ubi materialia extera superflua sint, ibi manufacturae earum apud exteros prohibendas. Hoc etenim aut superfluitates illas arcebit, aut manufacturam lucrabitur.

26. Lata est etiam lex alia quae chartae regiae de peculiaribus carceribus revocarentur, illique muneri vicecomitis reannecterentur, peculiaribus scilicet et privilegiatis officiariis non minus ad interruptionem iustitiae facientibus quam locis privilegiatis.

27. Lata est insuper lex quae leges municipiorum restringeret, quae saepenumero impugnare solebant praerogativam regis, legem communem regni, et libertatem subditorum, huiusmodi municipiis et collegiis nihil aliud existentibus quam fraternitatibus in malo. Ordinatum igitur est ne huiusmodi leges peculiares executioni demandarentur, nisi recognitae fuissent et approbatae a cancellario et thesaurario Angliae ac duobus capitalibus iusticiariis sive eorum tribus, aut etiam a duobus iusticiariis itinerantibus in locis ubi municipium situm esset.

28. Lata est etiam lex alia quae hoc revera agebat, ut argentum regni in monetariam regis adduceretur. Ordinabat autem ut omnes nummi argentei tonsi aut diminuti in solutionibus pecuniarum minime reciperentur, ne grani quidem facta gratia, quam remedium vocant, sed tantum cum exceptione attritionis competentis, quae ob incertitudinem exceptio erat quasi illusoria. Adeo ut per consequentiam omnes nummos argenteos in monetariam regis iterum recudendos adduci necesse fuerit, unde rex propter novam cusionem fructum perciperet.

29. Ordinatum est etiam statutum prolixum contra mendicos et errones, in quo duae res occurrunt notatu dignae. Prima, comitiis displicuisse huiusmodi erronum incarcerationem, utpote quae populo sumptui esset carceres superoneraret, neque publicum exemplum quod in oculos hominum incurreret exhiberet. Altera, quod in statutis huius regis (neque enim hoc statutum anni decimi noni solum est in eo genere) semper copulantur erronum supplicia cum interdictis de alea aut chartis pictis et huiusmodi ludis illicitis a servis et plebeiis utendis, atque una de cauponulis sive cervisiariis supprimendis, cum haec fibrae sint unius radicis, atque ac si alterum absque caeteris extingui posse vana opinio esset.

30. Quod vero ad turbulentas hominum coitiones et illicta famulitia, vix fuit parlamentum tempore huius regis absque statuto aliquo contra eas lato, rege semper excubias quasdam agente contra magnatum potentiam et populares coetus.

31. Concessum etiam regi fuit eo parliamento subsidium pecuniarum tam a laicis quam a clero. Nihilominus ante finem anni exivit commissio ad benevolentiam generalem colligendam, etsi nullum esset bellum, nulli metus. Eodem quoque anno civitas Londini quinque millia mercarum regi dedit pro confirmatione immunitatum suam, res certe quae magis initiis regis conveniret quam temporibus ultimis. Neque paulum lucri regi accessit occasione statuti recentis de recudendis drachmis et semidrachmis, hodie solidos et monetam sex denariorum aequantibus. Quantum vero ad molendina Empsoni et Dudleii, illa etiam nunc magis quam unquam antea molebant. Ita ut res esset plane stupenda videre quot imbres aurei in regis thesauros simul descenderint. Nam primo solutiones posteriores dotis nuptialis ex Hispania in illud tempus incidebant; subsidium parliamentarium exigebatur; benevolentia colligebatur; adde commodum ex monetis recusis; immunitatum Londini remptiones; casualiae undique emergentia. Haec autem pecuniarum congeries eo magis fuit mirabilis quod rex eo tempore nullis omnino bellis aut motibus implicabatur, quin et unicum tantum filium habuit, filiam etiam unam innuptam. Praeterea rex is fuit qui prudentia excelleret, altosque itidem spiritus gereret, adeo ut gloriam ei ex divitiis petere opus non esset cum aliis rebus plurimus (nisi quod certum est avaritiam sibi materiam ambitionis semper proponere) eniteret. Ita ut unde tanta pecuniarum cupiditas regem obsiderit non facile quis habeat quod coniiciat. Forsitan amor filii hanc cogitationem animo suo suggessit se tam potens regnum et tantos thesauri tumulos relicturum ut filius arbiter fortunae propriae futurus esset.

32. Hoc etiam anno festum servientium ad legem celebratum fuit, quod fuit tempore regis huius secundum.

X.

Circa hoc tempus Isabella regina Castiliae decessit, foemina heroica ac ornamentum et sexui sui et temporum, quaeque magnitudinis regni Hispanica quae sectua est lapis angularis fuit. Hoc accidens, rex, non ut nova peregrina accepit, sed tanquam illud quod magnum haberet cum rebus suis consensum, idque duplici respectu praecipue. Nimirum tam propter exemplum quam propter consequentiam. Primo secum reputabat casum Ferdinandi Arragoniae post mortem Isabella eundum prorsus esse cum casu suo post mortem Elizabethae, casumque Ioannae

haeredis Castiliae convenire cum casu filii sui principis Henrici. Etenim si uterque rex regnum teneret in iure uxoris suae, descendabat utique ad haeredem, neque marito accrescebat. Et licet casus suus proprius magis quam ille Ferdinandi et ferro et membrana firmatus (hoc est, victoria in acie et actu parliamentario), nihilominus naturale illud ius sanguinis ita (etiam in animo viri prudentis) praeponderabat ut dubitationem iniiceret num reliquis duobus tuto et solide quis niti posset. Itaque diligentissime observabat quomodo cum rege Arragoniae actum foret in retentione regni Castiliae. Atque insuper, si forte retinuisset, utrum in iure proprio vel ut administrator bonorum filiae suae se illud tenere profiteretur. Secundo, animo volvebat statum Europae per hanc mortem conversionem quandam pati posse. Cum enim temporibus anteactis coniunctio sui ipsius cum Arragonia et Castilae (quae res una fuerant) amicitiaque Maximiliani et Philippi filius sui archiducis potentiam Gallarum longe superarunt, metuere iam coepit ne forte rex Gallus (qui in affectibus Philippi regis iuvenis Castiliae locum insignem obtinebat) et Philippus ipse iam Castiliae rex (cui inimicitiae intercedebant cum socero suo circa praesens regimen Castiliae), necnon et ipse Maximilianus Philippi pater (quo mobili esset ingenio, et de quo coniectura illa fere sola merito capi poterat, eum non diu eundum futurum qui paulo ante fuisset), hi tres potentissimi principes in arctum aliquam amicitiam et foedus inter se coirent. Quo facto, licet periculum minime sibi ab illis immineret, tamen amicitiae Arragoniae nudae relinqueretur. Unde fieret ut cum ipse prius velut arbite rerum Europae extitisset, iam potetaste minutus foret, et tanta coniunctione in ordinem redactus. Quin et rex Henricus (ut videtur) de nuptiis secundis coepit cogitare, et circumspicere quales conditiones matrimoniorum in Europa tunc se ostenderent. Inter alias audiverat de pulchritudine et moribus suavissimis reginae iuvenis Neapolitanae vidiuae Ferdinandi iunioris, tunc temporis matronali aetate, annorum circiter viginti septem. Per quas nuptias existimabat regnum Neapolitanum (de quo tam diu inter regem Arrgoniae et regem Gallum certatum ferat, quodque noviter tandem tranquillitatem sortitum est) posse saltem in parte deponi intra suas manus, qui pignus tam tuto tueri possit. Misit igitur tanquam legatos aut nuncios tres viros quibus multum fidebat, Franciscum Marsinum, Iacobum Braybrokum, et Ioannum Stilum, revera ad inquirendum potius quam negotiandum, idque super duas materias. Prima erat de persona et fortunis reginae iuvenis Neapolitanae, altera de omnibus rebus quae relationem quampiam habebant ad fortunam et consilia Ferdinandi. Cum autem ii commodissime observare possint qui ipse minime observantur, eos misit sub praetexitibus speciosis, tradens is in manus literas amoris et comitatis a Catharina principissa ad amitam suam et neptim, seniorem et iuniorem reginas Neapolis. Etiam commisit iis librum articulorum novorum circa pacem. Qui liber, licet antea datus fuisset doctori de Puebla legato Hispano in Anglia residenti, ab illo in Hispaniam mittendus, tamen visum est regi, quia plusculum temporis intercessarat ex quo nihil ab Hispania accepisset, ut illi nuncii, postquam duas illas reginas vitiasset, recta ad aulam Ferdinandi pergerent atque secum exemplar libri perferrent. Mandata circa reginam Neapolis iuniorem tam accurata erant et exquisita, cum articulos continerent adeo praecisos ut veluti tabulam quandam conficerent personae eius quoad complexionem, aspectum, lineamenti corporis, staturam, valetudinem, annos, mores, gestum, fortunas, ut si rex iuvenis fuisset eum quis facile amoribus deditum iudicaret. Cum vero aetate provectior esset, interpretari potius quis debeat eum proculdubio castum insigniter fuisse, utpote qui omnia in una foemina coniuncta desideraret quo affectus suos ab amoribus vagis contineret. Verum in his nuptiis rex cito refrixit postquam a legatis suis accepisset reginam istam iuvenem pulchris quidem et amplis reditibus in regno Neapolitano dotatam fuisse, quos integros recepit durante vita Frederici patrui sui, etiam durante tempore Ludovici regis Galli, intra cuius limites proventus illi iacebant. Verum postquam regnum ad regem Ferdinandum pervenisset omnes reditus regni exercitui et praesidiis assignatos fuisse, illam autem pensionem tantum aut exhibitionem ex arcis eius recipere.

2. Alteri inquisitionis parti relatione gravi et diligenti satisfactum est, quae regem plene informabat de praesenti statu regis Ferdinandi. Ex hac relatione regi constitit Ferdinandum regimen Castiliae retinere in iure administratoris filiae suae Ioannae, adminiculo etiam testamenti Isabellae reginae defunctae et partem ex consuetudine regni, ut Ferdinandus praetexuit. Quodque omnia mandata et chartae regiae expediebantur nomine Ioannae filiae suae, suique ipsius tanquam administratoris, nulla facta mentione Philippi mariti eius. Quodque rex Ferdinandus, licet nomine regis Castiliae abstineret, constitueret tamen apud se regnum tenere absoluta potestate absque reddendis rationibus.

3. Referebant etiam regem Ferdinandum se spe nonnulla pascere Philippum ei permissurum regimen Castiliae durante vita sua, quod Ferdinandus certe ei persuadere vehementer conatus est, tam opera consiliariorum quorundam ipsius Philippi quos Ferdinandus sibi devotos habuit, quam praecipue protestatione quod si Philippus in hoc non acquiesceret se iuvenem aliquam uxorem ducturum, unde eum successione in regna Arragoniae et Granadae privaret si forte ipsi filius natus foret, postremo intimando ei imperium Burgundorum ab Hispanis nullo modo toleratum iri antequam Philippus mora et tractu temporis factus esset tanquam Hispanus naturalis. Sed in iis omnibus rebus (etsi prudenter positis et captatis) Ferdinandus spe sua frustratus esset, nisi quod Pluto erga eum magis fuit propitius quam Pallas.

4. Eadem autem relatione legati, qui homines erant mediocris conditionis ideoque maiore apud regem libertate gaudebant, rem tetigerunt de qua tutum vix videbatur apud regem disserere. Etenim non dubitarunt regi apertis verbis narrare subditos Hispaniae, tam proceres quam populum, melius affectos esse erga partes Philippi (si modo uxorem secum in Hispaniam adduxisset) quam Ferdinandi, et caussam simul adiunxerunt quoniam Ferdinandus magis exactionibus gravaret, quae certe simul reprasesentata ipsissimum casum exprimebant inter regem et filium suum.

5. Complectebatur etiam ista relatio declarationem de propositione quadam matrimonii quam Amason Ferdinandi secretarius legatis intimavit (sed tanquam magnum secretum) inter Carolum principem Castiliae et Mariam filiam regis secundogenitam, regi pro certo referentes tractatum de matrimonio tunc agitatum inter principem praefatum et filiam regis Galli ruptum iri, filiamque Galli proculdubio nuptam iri Angolesmio, qui haeres erat apparens regni Galliae.

6. Etiam dispersum erat quidpiam de matrimonio Ferdinandi cum domina de Fois foemina nobili ex sanguine regio Galliae, quod postea certe completum est. Verum hoc referebant tanquam rem quam in Gallia perdidicerant, in Hispania autem silientio cohibitam.

7. Rex hac relatione, quae magnam suis rebus lucem praebebat, bene informatus et edoctus fuit quomodo se gereret inter Ferdinandum regem Arragoniae et Philippum generum eius regem Castiliae. Decrevit autem apud se omnem navare operam ut illi inter se bene congruerent. Sed utcunque hoc successit, moderatis consiliis et ad personam amici communis prae se ferendo neutrius amicitia se privare, ita tamen ut interiori affectu Ferdinandi rebus faveret, externis vero demonstrationibus et officiis Philippum magis demereretur. Sed ante omnia maxime delectatus est propositione matrimonii filiae suae Mariae cum principe Carolo, tum quod matrimonium esset inter omnia Europae Christianae celsissimum, tum quod ex utraque affinitate participaret.

8. Verum ad corroborandam affinitatem suam cum Philippo, venti colloquium ei detulerunt. Etenim Philippus hyemem potius eligens ut regem Arragoniae imparatum offenderet cum magna classe e Flandria in Hispaniam solvit mense Ianuarii, anno regis Henrici vicesimo primo. Coorta utem est dum navigaret atrox tempestas quae naves eius in diversas Angliae oras disiecit. Navis vero in qua rex et regina vehebantur (cum duabus aliis naviculis solis) lacerata et vix a

furore tempestatis elapsa Waimoutham appulit. Philippus ipse (utpote mari et navigationibus insuetus) defessus et aeger in terram prorsus ascendere voluit ut vires suas reficeret, licet consiliarii eius contrarium suaderent, moram metuentes cum res eius celeritatem potius requirerent.

9. Fama classis potentis ad Angliae littora visae populum arma sumere adegit. Thomas autem Trenchardus eques auratus cum copiis quas subito coegerat nesciens quid rei esset Waimoutham venit. Ubi re intellecta summa cum humilitate et humanitate regem et reginam ad aedes suas invitavit, statimque equites expeditos ad aulam misit. Paulo post supervenit Ioannes Carous eques auratus cum magno comitatu armatorum, qui simile obsequium rege Philippo praestitit. Philippus autem merito dubitans hos equites, utpote subditos, non ausurus eum absque notitia et licentia regis sui dimittere, eorum postulatis annuit donec ex aula mandata acciperent. Rex quamprimum nova de hoc eventu accepisset iussit statim ut comes Arundeliae suo nomine regem Castiliae visitaret atque ei significaret se, sicut dolebat de infortunio eius, ita laetari quod periculum maris evasisset, quodque sibi occasio daretur eum honore debito prosequendi, et ab eo petere ut ipse se quasi in suo esse regno existimaret, ipsumque regem Henricum qua poterat celeritate in eius amplexus festinare. Comes insigni cum magnificentia ad regem accessit cum turma splendida equitum trecentorum, et ad maiorem pompam noctu taedis accensis regem adiit. Philippus postquam comes mandata retulisset regis animum satis perspiciens, quo citius abiret equis citatis ad Henricum Windesoriae perrexit, regina sua parvis itineribus subsequente. Reges duo in occursu suo summis amoris et charitatis indiciis se mutuo exceperunt. Rex Castiliae urbane Henrico dixit se poenas iam solvere quod intra munitum oppidum Caleti ingredi refugisset, cum prius collocuti essent. Cui rex respondit muros et maria pro nihilo esse ubi corda aperta essent, quodque hic ad nihil aliud adesset quam ut honore afficeretur. Post unius aut alterius diei intromissionem otio et levamento datae, reges sermones de renovando tractatu contulerunt, allegante Henrico quod, licet persona Philippi eadem esset, tamen fortuna eius et status altius evecta essent. In quo casu tractatuum renovationes in more apud principes erant. Verum dum ista tractarentur, Henricus opportunum tempus deligens regemque Castiliae in interius cubiculum adducens ubi nemo praeter ipsos reges aderat, manuque leniter super brachium Philippi postita vultuque nonnihil ad serium composito, ei dixit, “Rex optime, tu ad oras meas salutem reperisti. Spero te minime permissurum ut ad oras tuas ego naufragrium faciam.” Quaesivit ab eo rex Castiliae quid sibi vellet in sermo. “Loquor (inquit rex Henricus) de temerario illo et cerebroso subdito meo comite Soffolciae, qui in ditione tua protectus est, et partes fatui iam arripit cum alii omnes eas fastidierint.” Rex Castiliae respondit, “Putarem (domine mi) felicitatem tuam supra tales cogitationes sitam, verum si hoc molestum tibi sit, finibus meis eum eiiciam.” Replicavit rex huiusmodo crabrones in nido proprio minus damni facere, atque pessimos esse cum circumvolitent. Se autem postulare ut in manus suas traderetur. Rex Castiliae hoc postulato nonnihil confusus et tanquam in se descendens dixit, “Hoc salvo honore meo facere non possum, minus etiam salvo honore tuo. Videberis enim me tanquam captivum habuisse.” Cui rex Henricus subito respondit, “Tum vero res peracta est. Ego enim illam honores mei iacturam perferam, quo honor tuus illibatus servetur.” Rex Castiliae, qui regem plurimi faciebat, non immemor etiam in quo loco esset, neque sciebat quanto usui amicitia regis ei esse posset quandoquidem ipse in regno Hispaniae novus esset, atque nec socero suo nec populo ipsi adhuc gratus, vultu sedatu dixit, “Legem tu quidem mihi imponis, ego itidem vicissim tibi. Habebis eum, sed honorem tuum obligabis te vitam ei minime ademptorum.” Rex Philippum amplexus dixit, “Assentior.” Addidit rex Castiliae, “Neque tibi displicebit, si ad eum mittam tali modo ut partim sponte redire possit.” Rex Henricus respondit regem Philippum rem bene disposuisse, seque, si ei placeret, in hoc

cooperaturum et nuncium ad comitem in eum finem missurum. Ambo reges separatim miserunt, atque interea conviviis et triumphis tempus protrahebant, rege hoc agente ut comes in eius potestate esset antequam Philippus discederet, rege etiam Castiliae in hoc conveniente ut res manifestius a se extorta putaretur. Rex itidem Henricus multis prudentibus et egregiis monitis et argumentis Philippo suadebat ut soceri sui consiliis se regeret, principis scilicet tanta prudentia, tanta experientia, tanta felicitate. Rex Castiliae (qui a Ferdinando animo alieno erat) respondet, quod si socer eius ei permitteret ut regna sua, sicut par erat, regeret, ipse etiam ab illo libenter regi vellet.

10. Confestim nuncii ab utroque rege missi sunt ad accersendum comitem Suffociae, qui blandis verbis facile incantatus fuit et in reditum suum libenter consentit, de vita sua securus et de libertate spem bonam habens. A Flandria Caletum adductus est, et inde Doroberniam appulit et, stipatus custodia conveniente, traditus et receptus in turrim Londinensem. Rex per hoc tempus regem Castiliae in fraternitatem periscelidis cooptavit, et reciproce filius eius Henricus princeps in ordinem aurei velleris admissus est. Et paulo post Philippus cum regina sua, rege comitante, ad urbem Londini venit, ubi excepti sunt omni magnificentia et apparatum quantum quidem temporis angustiae paterentur. Postquam autem comes Suffolciae ad turrim perductus esset (quod maxime Henricus expetebat) cessarunt triumphi, regesque mutuo sibi valedixerunt. Nihilominus durante mora Philippi in Anglia etiam conclusus est tractatus ille quem Belgae Intercursum Malum nominarunt, gerens datum apud Windesoriam, quoniam in eo continentur articuli nonnulli in favorem Anglorum potius quam Belgarum, praecipue quod articulus ille de libera Belgarum piscatione, qui in tractatu priore anno regis undecimo insertus erat, in hoc altero omissus est et minime confirmatus, omnibus quoque articulis qui ad priores tractatus confirmandos pertinernet praecise et caute limitatis, ut ad negotium commiercii tantum, nec ad alia extenderent.

11. Observatum est eandem tempestatem quae Philippum in oras Angliae compulerat etiam aquilam auratam de spira templi D. Pauli deiecisse. Inter cadendum autem impegit in signum aquilae nigrae quod in coemiterio erat, illudque confregit et in terram coniecit, quod erat profecto mira quaedam et praeceps accipitris in alitem advolatio. Hoc interpretabatur populus mali ominis loco in familiam imperialem, quod etiam impletum est in Philippo imperatoris filio, non solum in infortunio illo tempestatis, sed et in iis quae secuta sunt. Philippus enim Hispaniam ingressus et regni Castiliae possessionem sine vi adeptus (adeo ut Ferdinandus, qui tam magnifice antea loquebatur, non sine difficultate ad colloquium generi sui admissus esset), paulo post morbo correptus est et diem suum obiit. Eo tamen ipso intervallo notatum est a prudentioribus quos si diutius vixisset Philippus, socer eius ita apud eum se insinuaturus fuisset ut, si minus in affectibus eius, at certe in consiliis et regimine magna apud eum auctoritate valiturus esset. Morte Philippi universum regnum Hispaniae ad Ferdinandum rediit statu pristino, praecipue per infirmitatem Ioannae filiae suae, quae maritum suum unice diligens (ex quo multos susceperat liberos), nec minus ab eo adamata (utcunque pater eius quo Philippo invidiam faceret apud populum Hispanae morose eum erge uxorem suam se gessise divulgaverat), mariti sui obitum impatienter ferebat, et inde in maniam plane cedidit. Cuius morbi curationi pater eius incuriose incumbere existimabatur, quo imperium in Castilia retineret. Ita ut, queamadmodum felicitas Caroli Octavi solita erat dici felicitas somnii, ita enim res adversae Ferdinandi somni res adversae dicerentur, utraque tam subito transierunt.

12. Circa hoc tempus regem cupiditas incessit introducendi in familiam Lancastriae honores coelestes, unde papae Iulio supplicavit ut regem Henricum Sextum pro sancto canonizaret, inter alia argumento usus quod de rege ipso in regnum successuro tam clare vaticinatus esset. Iulius

(pro more) rem cardinalibus quibusdam commisit, qui verificationem de sanctis eius operibus et miraculis examinarent. Verum res sub hac commissione extincta est. Generalis fuit opinio Iulium papam rem nimio pretio aestimasse, regemque noluisse eam tanti emere. Sed verisimilius est papam illum Iulium (qui honors sedis Romanae et actorum eius fuit studiosissimus), satis gnarum eundem Henricum ubique pro homine simplice et minus capaci habitum, metuisse ne honor is tali admissione vilesceret, nimirum si discrimen rite servatum non esset inter innocentes et sanctos.

13. Eodem autem anno tractari coepit matrimonium inter regum ipsum et dominam Margaretam ducissam dotariam Sabaudae, unicam Maximiliani imperatoris filiam et Philippi regis Castiliae sororem, foeminam prudentem et famae intergerrimae. Huius rei mentio aliqua facta est inter duos reges quando convenerant, sed paulo post in deliberationem denuo venit. In quo negotio pro tyrocinio rex opera utebatur capellani sui Thomae Wolsae, illius qui postea ad tanti praelati culmen ascendit. Matrimonium hoc tandem conclusum est sub conditionibus in regis favorem amplissimis, sed firmatum tantum per verba de futuro. Fieri potest ut rex in hoc matrimonium eo magis inclinaret quod indies audisset procedere matrimonium inter veterem affinem et amicum suum Ferdinandum Arragoniae et foeminam de Fois, unde rex ille regi Gallo adhaerere coepi, a quo semper antea fuisset alienus. Adeo fatale est regum amicitias intimas et arctissimas citius aut tardius conversionem rotae experiri. Imo traditio quaedam invaluit (non certe apud nos, verum in Hispania) metuisse Ferdinandum, postquam accepissit matrimonium inter Carolum principem Castiliae et Mariam regis Henrici filiam secundogenitam abque impedimento procedere (quod matrimonium licet a rege Ferdinando primo propositum, postea tamen opera Maximiliani et amicorum eius praecipue promotum et ad exitum perductum fuisset), ne forte rex Henricus ad regimen Castiliae aspiraret ut administrator durante minori aetate generi sui. Videbantur enim futuri tres eius regiminis competitores, Ferdianandus avus ex parte matris, Maximilianus avus ex parte patris, et rex Henricus principis adolescentis socer. Certe non absimile vero est regimen Henrici (secum principem adolescentem adducentis) magis gratum futurum fuisse Hispanis quam reliquorum duorum. Etenim proceres Castiliae, qui regem Arragoniae tam recenter expulerant in favorem regis Philippi et sensa anima sui tam aperte protulerant, non poterant non habere pro suspecto et inviso regem Ferdinandum. Maximiliani autem ambitus propter caussas plurimas vanus proculdubio fuisset. Verum hoc regis inceptum quod iactatur nobis quidem videtur (regis mores reputantibus et consilia tuta et solida, nec cum vastis aut periculosis cogitationibus commista) minus probabile, nisi forte cupiisset spirare calidum, quod pulmones affectos haberet. Hoc matrimonium cum Margareta de die in diem procrastinatum fuit propter infirmam regis valetudinem, qui iam vicesimo secundo anno regni sui coepit laborare morbo arthritico. Verum catarrhus simul in pulmones delatus eos tabe infecit, adeo ut ter in anno (quasi perodis certis), praecipue autem vere, magnas experiretur accessiones et labores phthisis. Attamen negotiis se quantum umquam alias impertitus est, ita tamen ut his infirmitatibus monitus magis serio de vita futura meditaretur et seipsum consecraret, potius quam Henricum Sextum, thesauris melius erogatis quam si dati essent papae Iulio. Etenim hoc anno maiores consuetis eleemosynas distribuit. Etiam incarceratos omnes circa civitatem Londini redemit qui detenti erant pro debitis aut foedis ad summam quadraginta solidorum aut infra. Accleravit etiam fundationes religiosas, et anno sequente (qui fuit regni sui vicesimus tertius) illam Savoiae perfecit. Quinetiam acerbas populi sui queremonias contra exactiones et oppressiones Dudleii et Empsoni et eorum sequacium audiens, partim per homines probos et devotos qui circa eum erant, partim per conciones publicas (concionatoribus in hac parte munere suo libere fungentibus), magna circa eas res poenitentia et conscientiae morsibus, ut pius princeps, tactus est. Nihilomonus Empsonus et Dudleius, et si non potuissent non audire de

regis in hac parte conscientiae scrupulis, tamen acsi regis anima et pecunia distinctis officiis attributae et assignatae essent ut nihil rei haberet una earum cum altera, nihilo lentius populum gravabant quam antea. Eodem enim anno vicesimo tertio crudelissime actum est cum Guilielmo Capello equite aurato iam secunda vice, praetextu quod se male gessisset in praetura sua Londinensi. Crimen autem non aliud erat quam quod in solutionibus quibusdam nummos aliquot adulterinos sciens accepisset, neque tamen de illis qui nummos adulterassent inquisitionem diligentem et exactam fecisset. Propter hoc crimen et alia quaedam ei imputata, condemnatus est in summa bis mille librarum, cumque vir esset animosus et prioribus vexationibus induratus, ne dodrantem quidem solvere voluit, et simul (ut videtur) verbis quibusdam contumacibus in eiusmodi prosecutiones invectus est. Unde turri commissus est ibique remansit usque ad mortem regis. Knesworthus quoque, nuper maior Londinensis, et uterque vicecomes eiusdem anni pro delictis quibusdam in administratione munerum suorum in iudicium adducti, incarcerati, et postea solutione mille et quadringintarum librarum redempti. Item Hawisus, unus ex aldermannis Londini, impetitus fuit, et dolore et anxietate animi antequam lis ad finem perducta esset mortuus. Laurentius etiam Ailmerus eques auratus, qui similiter maior Londinensis fuerat, et ambo eius vicecomites mulctam mille librarum subierunt. Laurentius autem, quod solvere mulctam recusavit, custodiae commissus est, ubi remansit usquedum Empsonus ipse loco eius incarceratus esset.

14. Minime mirum erat (cum delicta tam levia, mulctae tam graves essent) si thesauri regis reconditi quos moriens reliquit, quorumque pars maxima in locis occultis sub clave et custodia sua propria Rinchmondiae reposita erat, ascendissent ad summam quinque millionum et dimidiae aureorum, massam certe grandem pecuniae etiam pro ratione temporum praesentium.

15. Ultimum negotium status, quod regis huius felicitatem temporalem clausit, fuit conclusio gloriosissimum matrimonii inter filiam suam Mariam et Carolum principem Castiliae, postea imperatorem celeberrimum, utraque partae tenerae aetatis tunc existente. Qui tractatus consummatus erat per episcopum Foxum et alios regis delegatos Caleti anno proximo ante regis obitum. Qua affinitate (ut videtur) ita delectatus est et quasi raptus, ut in literis quas illa de re ad civitatem Londini scripsit (mandans ut omnia laetitiae et exultationis indicia exhiberent), gloriatur ac si muro aheneo regnum illud circumdedisset, cum generos sibi iam ascivisset regem Scotiae et principem Castiliae ac Burgundiae. Ita ut iam nihil videretur addi posse ad huius magni regis mundanam felicitatem usque ad summum fastigium evectum (sive quis intueatur excelsas illas liberorum suorum nuptias, sive famam eius longe lateque per orbem sparsam, sive divitias fidem fere superantes, sive successuum suorum perpetuam constantiam), praeter mortem opportunam quae eum ab aliquo fortunae impetu futuro subduceret. Qui certe (propter odia populi sui et titulum filii sui, tunc aetatem octodecim annorum implentis, principis certe audacis et liberalis, quique ipso aspectu et oris maiestate oculos populi in se trahebat) fortasse in eum irruere potuisset.

16. Ad coronandum etiam vitae suae exitium, aeque ac regni sui initium, opus pietatis et misericordiae edidit eximium et imitatione dignum. Nam condonationem generalem promulgavit qualis in coronatione regum concedi solet, ut certus novae coronationis in regno meliore. Quin et testimonio suo declaravit se velle, ut restitutio fieret earum summarum pecuniae quae ab officiariis suis iniuste extorta fuissent.

17. Hoc modo Salomon iste Anglorum (nam et Salomon ipse exactionibus populo suo gravis fuit), cum quinquaginta suos annos vixisset, atque viginti tres anno et octo menses regnasset, memoria integra et statu animae beatissimo in magna malacia morbi lenti ad coelum migravit

vicesimo secundo Aprilis anno salutis 1508 apud palatium suum Richmondiae, quod ipse exaedificaverat.

XI.

HIS King (to speak of him terms equal to his deserving) was one of the best sort of wonders; a wonder for wise men, He had parts (both in his virtues and his fortune) not so fit for a common-place as an observation. Certainly he was religious, both in his affection and observance. But as he could see clear (for those times) through superstition; so he would be blinded now and then by human policy. He advanced church-men. He was tender in the privilege of sanctuaries, though they wrought him much mischief. He built and endowed many religious foundations, besides his memorable hospital of the Savoy: and yet he was a great alms-giver in secret; which shewed that his works in public were dedicated rather to God's glory than his own. He professed always to love and seek peace; and it was his usual preface to his treaties, that when Christ came into the world peace was sung,and when he went ouf the world peace was bequeathed. And this virtue could not proceed out of fear or softness, for he was valiant and active; and therefore no doubt it was truly Christian and moral. Yet he knew the way to peace was not seem to be desirous to avoid wars. Therefore would he make offers and fames of wars, till he had mended the conditions of peace. It was also much, that one was so great a lover of peace should be so happy in war. For his arms, either in foreign or civil wars, were never infortunate; neither did he know what a disaster meant. The war of his coming in, and the rebellions of the Earl of Lincoln and the Lord Audley, were ended by victory. The wars of France and Scotland by peaces sought at his hands. That of Brittaine by accident of the Duke's death. The insurrection of the Lord Lovell, and that of Perkin at Exeter and in Kent, by flight of the rebels before they came to blows. So that his fortune of arms was still involate. The rather sure, for that in the quenching of the commotions of his subjects he ever went in person: sometimes reserving himself to back and second his lieutenants, but ever in action. And yet that was not merely forwardness, but partly distrust of others.

2. He did much maintain and countenance his laws; which (nevertheless) was no impediment to him to work his will. For it was so handled that neither prerogative nor profit went to diminution. And yet as he would sometimes strain up his laws to his prerogative, so would he also let down his prerogative to his Parliament. For mint and wars and martial discipline (things of absolute power) he would nevertheless bring to Parliament. Justice was well administered in his time, save where the King was party; save also that the counsel-table intermeddled too much with meum and tuum. For it was a very court of justice during his time; especially in the beginning. But in that part both of justice and policy which is the durable part, and cut as it were in brass or marble, which is the making of good laws, he did excel. And with his justice he was also a merciful prince: as in whose time there were but three of the nobility that suffered; the Earl of Warwick; the Lord Chamberlain; and the Lord Audley: though the first two were instead of numbers in the dislike and obloquy of the people. But there were never so great rebellions expiated with so little blood drawn by the hand of justice, as the two rebellions of Blackheath and Exeter. As for the severity used upon those which were taken in Kent, it was but upon a scum of people. His pardons went ever before and after his sword. But then he had withal a strange kind of interchanging of large and inexpected pardons with severe executions: which (his wisdom considered) could not be imputed to any inconstancy or inequality; but either to some reason which we do not know, or to a principle he had set unto himself, that he would vary, and try both ways in turn. But the less blood he drew the more he took of treasure: and as some construed it, he was the more sparing in the one that he might be the more pressing in

the other; for both would have been intolerable. Of nature assuredly he coveted to accumulate treasure; and was a little poor in admiring riches. The people (into whom there is infused for the preservation of monarchies a natural desire to discharge their princes, though it be with the unjust charge of their counsellors and ministers) did impute this unto Cardinal Morton and Sir Reignold Bray; who as it after appeared (as counsellors of ancient authority with him) did so second his humours, as neverthless they did temper them. Whereas Empson and Dudley that followed, being persons that had no reputation with him otherwise than by the servile following of his bent, did not give way only (as the first did) but shape him way to those extremities, for which himself was touched with remorse at his death; and which his successor renounced and sought to purge. This excess of his had at that time many glosses and interpretations. Some thought the continual rebellions wherewith he had been vexed had made him grow to hate his people: Some thought it was done to pull down their stomachs and to keep them low: Some, for that he would leave his son a golden fleece: Some suspected he had some high design upon foreign parts. But those perhaps shall come nearest the truth that fetch not their reasons so far off; but rather impute it to nature, age, peace, and a mind fixed upon no other ambition or pursuit: whereunto I should add, that having every day occasion to take notice of the necessities and shifts for money of other great Princes abroad, it did the better by comparison set off to him the felicity of full coffers. As to his expending of treasure, he never spared a charge which his affairs required: and in his buildings was magnificent; but his rewards were very limited. So that his liberality was rather upon his own state and memory than upon the deserts of others.

[3.] He was of an high mind, and loved his own will and his own way; as one that revered himself, and would reign indeed. Had he been a private man, he would have been termed proud: but in a wise Prince, it was but keeping of distance; which indeed he did towards all; not admitting any near or full approach either to his power or to his secrets. For he was governed by none. His mother he reverenced much, heard little. For any person agreeable to him for society (such as Hastings to King Edward the Fourth, or Charles Brandon after to Henry the Eighth,) he had none; except we should account for such persons Foxe and Bray and Empson, because they were so much with him. But it was but as the instrument is much with the workman. He had nothing in him of vain-glory, but yet kept state and majesty to the height; being sensible that majesty maketh the people bow, but vain-glory boweth to them.

4. To his confederates abroad he was constant and just; but not open. But rather such was his inquiry and such his closeness, as they stood in the light towards him, and he stood in the dark to them; yet without strangeness, but with a semblance of mutual communication of affairs. As for little envies or emulations upon foreign princes (which are frequent with many Kings), he had never any; but went substantially to his own business. Certain it is, that though his reputation was great at home, yet it was greater abroad. For foreigners that could not see the passges of affairs, but made their judgments upon the issues of them, noted that he was ever in strife and ever aloft. It grew also from the airs which the princes and states abroad received from their ambassadors and agents here; which were attending the court in great number; whom he did not only content with courtesy, reward, and privateness; but (upon such conferences as passed with them) put them in admiration to find his universal insight into the affairs of the world: which though he did such chiefly from themselves, yet that which he had gathered from them all seemed admirable to every one. So that they did write ever to their superiors in high terms concerning his wisdom and art of rule. Nay when they were returned, they did commonly maintain intelligence with him; such a dexterity he had to impropriate to himself all foreign instruments.

5. He was careful and liberal to obtain good intelligence from all parts abroad; wherein he did not only use his interest in the liegers [dipolomats] here, and his pensioners which he had both in the court of Rome and other the courts of Christendom, but the industry and vigilancy of his own ambassadors in foreign parts. For which purpose his instructions were ever extreme curious and articulate; and in them more articles touching inquisition than touching negotiation: requiring likewise from his ambassadors an answer, in particular distinct articles, respectively to his quetions.

6. As for his secret spials which he did employ both at home and abroad, by them to discover what practices and conspiracies were against him; surely his case required it; he had such moles perpetually working and casting to undermine him. Neither can it be reprehended; for if spials be lawful against lawful enemies, much more against conspirators and traitors. But indeed to give them credence by oaths and curses, that cannot be well maintained; for those are too holy vestments for a disguise. Yet surely there was this further good in his employing of these flies and familiars; that as the use of them was cause that many conspiracies were revealed, so the fame and suspicion of them kept (no doubt) many conspiracies from being attempted.

7. Towards his Queen he was nothing uxorious; nor scarce indulgent; but companiable and respective, and without jealousy. Towards his children he was full of paternal affection, careful of their education, aspiring to their high advancement, regular to see that they should not want of any due honour and respect; but not greatly willing to cast any popular lustre upon them.

8. To his counsel he did refer much, and sat oft in person; knowing it to be the way to assist his power and inform his judgment: in which respect also he was fairly patient of liberty both of advice and of vote, till himself were declared.

He kept a strait hand on his nobility, and chose rather to advance clergymen and lawyers, which were more obsequious to him, but had less interest in the people; which made for his absoluteness, but not his safety. Insomuch as I am persuaded it was one of the causes of his troublesome reign. For that his nobles, though they were loyal and obedient, yet did not cooperate with him, but let every man go his own way. He was not afraid of an able man, as Lewis the Eleventh was. But contrariwise he was served by the ablest men that then were to be found; without which his affairs could not have prospered as they did. For war, Bedford, Oxford, Surrey, Dawbeny, Brooke, Poynings. For other affairs, Morton, Foxe, Bray, the Prior of Lanthony, Warham, Urswick, Hussey, Frowick and others. Neither did he care how cunning they were that he did employ: for he thought himself to have the master-reach. And as he chose well, so held them up well. For it is a strange thing, that though he were a dark prince, and infinitely suspicious, and his times full of secret conspiracies and troubles; yet in twenty-four years reign he never put down or discomposed counsellor nor near servant, save only Stanley the Lord Chamberlain. As for the disposition of his subjects in general towards him, it stood thus with him; that of the three affections which naturally tie the hearts of the subjects to their sovereign, — love, fear, and reverence,— he had the last in height; the second in good measure; and so little of the first, as he was beholding to the other two.

9. He was a Prince, sad, serious, and full of thoughts and secret observations; and full of notes and memorials of his own hand, especially touching persons; as whom to employ, whom to reward, whom to inquire of, whom to beware of, what were the dependencies, what were the factions, and the like; keeping (as it were) a journal of his thoughts. There is to this day a merry tale; that his monkey (set on as was thought by one of his chamber) tore his principal note-book

all to pieces, when by chance it lay forth: whereat the court which liked not those pensive accounts was almost tickled with sport.

10. He was indeed full of apprehensions and suspicions. But as he did easily take them, so he did easily check them and master them; whereby they were not dangerous, but troubled himself more than others. It is true, his thoughts were so many, as they could not well always stand together; but that which did good one way, did hurt another. Neither did he at some times weigh them aright in their proportions. Certainly that rumour which did him so much mischief (that the Duke of York should be saved and alive) was (at the first) of his own nourishing, because he would have more reason not to reign in the right of his wife. [11.] He was affable, and both well and fair spoken; and would use strange sweetness and blandishments of words, where he desired to effect or persuade any thing that he took to heart. He was rather studious than learned; reading most books that were of any worth, in the French tongue. Yet he understood the Latin, as appeareth in that Cardinal Hadrian and others, who could very well have written French, did use to write to him in Latin.

12. For his pleasures, there is no news of them. And yet by his instructions to Marsin and Stile touching the Queen of Naples, it seemeth he could interrogate well touching beauty. He did by pleasures as great Princes do by banquets, come and look a little while upon them, and turn way. For never Prince was more wholly given to his affairs, nor in them more of himself: insomuch as in triumphs of justs [jousts] and tourneys and balls and masks (which they then called disguises) he was rather a princely and gentle spectator than seemed much to be delighted.

13. No doubt, in him as in all men (and most of all Kings) his fortune wrought upon his nature, and his nature upon his fortune. He attained to the crown, not only from a private fortune, which might endow him with moderation; but also from the fortune of an exiled man, which had quickened in him all seeds of observation and industry. And his times being rather prosperous than calm, had raised his confidence by success, but almost marred his nature by troubles. His wisdom, by often evading from perils, was turned rather into a dexterity to deliver himself from dangers when they pressed him, than into a providence to prevent and remove them afar off. And even in nature, the sight of his mind was like some sights of eyes; rather strong at hand than to carry afar off. For his wit increased upon the occasion; and so much the more if the occasion were sharpened by danger. Again, whether it were the shortness of his foresight, or the strength of his will, or the dazzling of his suspicions, or what it was; certain it is that the perpetual troubles of his fortunes (thre being no more matter out of which they grew) could not have been without some great defects and main errors in his nature, customs, and proceedings, which he had enough to do to save and help with a thousand little industries and watches. But those do best appear in the story itself. Yet take him with all his defects, if a man should compare him with the Kings his concurrents in France and Spain, he shall find him more politic than Lewis the Twelfth of France, and more entire and sincere than Ferdinando of Spain. But if you shall change Lewis the Twelfth for Lewis

the Eleveth, who lived a little before, then the consort is more perfect. For that Lewis the Eleventh, Ferdinando, and Henry, may be estemmed for the tres magi [three wise men] of kings of those ages. To conclude, if this King did no greater matters, it was long of himself [his responsibility]; for what he minded he compassed.

14. He was a comely personage, a little above just stature, well and straght limbed, but slender. His countenance was reverend, and a little like a churchman: and as it was not strange or dark,

so neither was it winning or pleasing, but as the face of one well disposed. But it was to the disadvantage of the painter, for it was best when he spake.

15. His worth may bear a tale or two, that may put upon him somewhat that may seem divine. When the Lady Margaret his mother had divers great suitors for marriage, she dreamed one night that one in the likeness of a bishop in pontifical habit did tender her Edmund Earl of Richmond (the King's father) for her husband. Neither had she ever any child but the King, though she had three husbands. One day when King Henry the Sixth (whose innocency gave him holiness) was washing his hands at a great feast, and cast his eye upon King Henry, then a young youth, he said, "This is the lad that shall posssess quietly that that we now strive for." But that that was truly divine in him, was that he had the fortune of a true Christian as well as of a great King, in living exercised and dying repentant. So as he had a happy warfare in both conflicts, both of sin and the cross.

16. He was born at Pembroke Castle, and lieth buried at Westminster, in one of the stateliest and daintiest monuments of Europe, both for the chapel and the sepulchre. So that he dwelleth more richly dead, in the monument of his tomb, than he did alive in Richmond or any of his palaces. I could wish he did the like in this monument of his fame.

Finis



PROF. DR. DARCY CARVALHO. FEAUSP. SAO PAULO. BRAZIL 2016. HISTORIA DE HENRIQUE SETIMO REI DA INGLATERRA. HISTORIA REGNI HENRICI SEPTIMI REGIS ANGLIAE. PRINTED IN THE BRITISH ORTHOGRAPHY OF LATIN FOR THE USE OF MODERN LATINISTS. STUDIES IN MEDIEVAL AND MODERN LATIN. NEO-LATIN. LATINITAS BRITANNICA: FRANCIS BACON (1561-1626).

Franciscus Bacon filius erat Nicolai Baconis clari viri publici Anglici, Domini Custodis Magni Sigilli (Lord Keeper of the Great Seal) regnante Elisabetha I. Franciscus Bacon seu Baconus de Verulamio (Francis Bacon, 1st Viscount St. Albans) fuit philosophus, pater empirismi et vir publicus Anglicus. Nativitas: 22 Ianuarii 1561; York House, Strand.Obitus: 9 Aprilis 1626, 19 Aprilis 1626; Highgate. Patria: Anglia. Ex Vicipaedia	

SOURCE

http://www.documentacatholicaomnia.eu/03d/sine-data,_Absens,_Historia_Regni_Henrici_Septimi_Regis_Angliae_(printed_1638),_LT.txt